

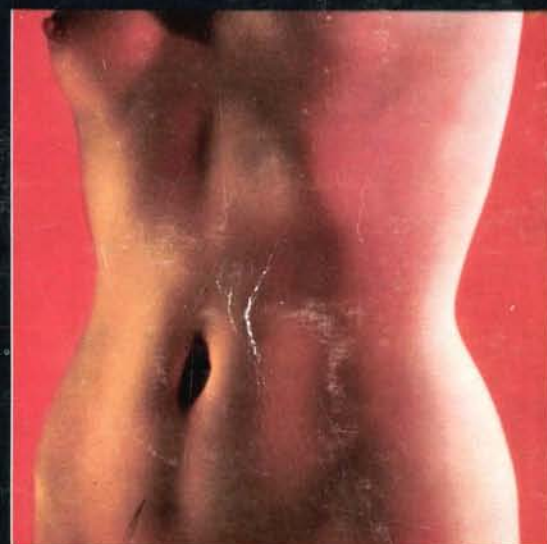
NOUVELLE SÉRIE

N° 10

FÉVRIER - MARS 1970 - 8,50 F

# LES FOLIES DU SEXE

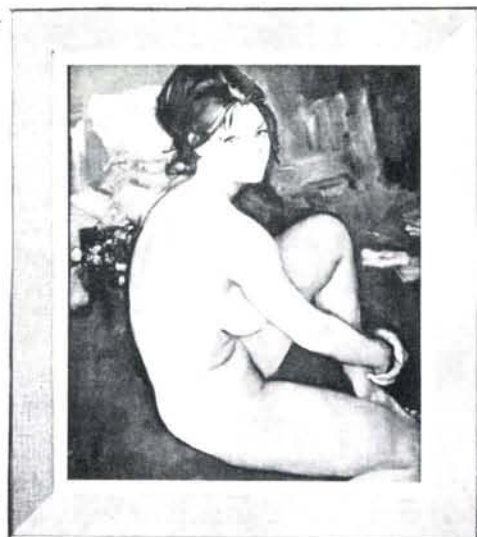
# LE GRAPOUILLOT



# LES PORNOCRATES



# UN NU...



BRENOT

"Sophie"

**...pour être un vrai nu  
doit révéler  
UN ETAT D'AME**

## les nus

vivants et colorés des meilleurs peintres de la Femme flamboient, dans un regard ou dans un sourire, de promesses et de désirs qui suscitent les pensées les plus évocatrices des plaisirs secrets.

### LEURS TABLEAUX

les plus beaux du monde, vous seront intégralement restitués dans leur splendeur originelle par les

### REPRODUCTIONS A.L.T. (PROCÉDÉ BREVETÉ)

*Pour votre joie de vivre  
accrochez-les à vos murs*

aussitôt animés d'une beauté singulière. Tout y est, l'aspect de la matière picturale, le relief, les nuances les plus subtiles.

#### FACILITÉS DE PAIEMENT

Luxeux album couleurs n° 47 C contre 2 F en timbres



**arts lettres et techniques**

S.A. au Capital de 200.000 F

61, rue de Vaugirard, PARIS VI<sup>e</sup>

Téléphone : 548.21.18 et 222.71.97 - Métro St-Placide ou Rennes

**LA GALERIE EST OUVERTE SANS INTERRUPTION**  
de 9 h 30 à 19 h (sauf dimanches et fêtes)

BON A DÉCOUPER OU A REPRODUIRE

Je désire recevoir gratuitement sans engagement de ma part votre album n° 47 C

NOM (en majuscules)

Adresse : Rue

N°

Ville

Départ

Profession

Date

Signature :

# PASSEPORT POUR YVES de Saint-Agnès L'EUROPE GALANTE

COPENHAGUE ♥ HAMBOURG ♥ GENEVE  
AMSTERDAM ♥ STOCKHOLM ♥ ANVERS  
VIENNE ♥ PRAGUE ♥ LONDRES ♥ ISTAMBUL

Un ouvrage de 180 pages donnant pour chaque ville les adresses de Restaurants, Cabarets et Night-Clubs - 12 F.

♥ ♥ ♥ ♥ ♥ ♥ ♥ ♥ ♥  
STOCK - 6, rue Casimir Delavigne Paris 6<sup>e</sup>

## LE CRAPOUILLOT

Nouvelle série n° 10

Société d'Editions Parisiennes Associées  
R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité  
49, avenue Marceau, Paris (16<sup>e</sup>). Tél. : 553-65-09

#### CONSEIL DE DIRECTION

Jean BOIZEAU  
Jean-François DEVAY  
Roland LAUDENBACH

#### REDACTEUR EN CHEF

Michel EBERHARDT

#### REALISATION TECHNIQUE

Guy PIAULT  
Pierre GATINIOL

#### Abonnements

5 numéros : FRANCE ..... 32 F

ETRANGER .... 35 F (Taxes aériennes en sus)

C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74

(Pour changement d'adresse, joindre 1 F et la dernière bande)

Imprimerie Lang Grandemange  
36 à 42, avenue Marc-Sangnier  
92 - VILLENEUVE-LA-GARENNE



Le directeur de la publication : J.-F. DEVAY  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1970

# Miroir de l'Histoire

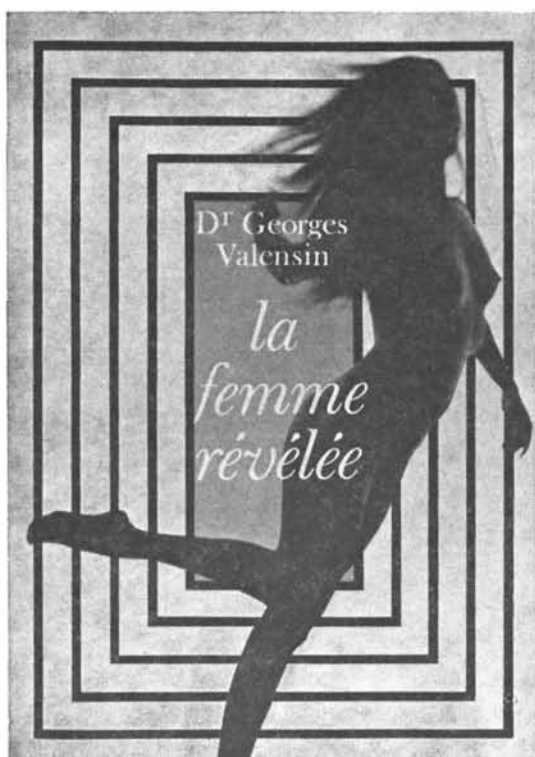
février 1970

## LE PROCÈS MAURRAS

*A vous de juger!*

En vente partout

3 F



un livre  
révolutionnaire

Les nouvelles découvertes au laboratoire des mécanismes sexuels de la femme mises au service de son émancipation.

**docteur  
georges  
valensin**

# LA FEMME REVELEE

*Ce que les femmes connaissent le moins bien, c'est leur sexe. Le Docteur VALENSIN le leur enseigne. Avec le mode d'emploi.*

LE CANARD ENCHAINÉ.

POUR TOUT RENSEIGNEMENT ÉCRIRE À L'ÉDITEUR - SERVICE D



AUX ÉDITIONS  
DE LA TABLE RONDE  
40, rue du bac - paris 7<sup>e</sup>

# PAUL FRISCHAUER l'archéologie de la sexualité

l'histoire  
de la sexualité  
à travers les  
civilisations anciennes



un volume relié toile - 400 pages  
200 reproductions de gravures, dessins,  
sculptures, objets, etc.: 55 F

**stock**



# AVIS AUX COPULATIONS !

**Q**UAND on a tout perdu et qu'il n'y a plus d'espoir... que reste-t-il ? Le sexe, bien sûr. Le sexe à tout faire, le sexe à tout prendre, le sexe à toutes les sauces, le sexe envahissant, obsédant, omniprésent. L'ivresse sexuelle, la drogue sexuelle, l'escalade sexuelle.

*Ne vous récriez pas, braves sexes ; ouvrez plutôt l'œil et regardez autour de vous. Le cinéma se languit faute de spectateurs ? Qu'importe, qu'on lui donne du sexe, dix cuillerées et quinze comprimés toutes les demi-heures. Qu'on lui donne de la fesse et du sein, de l'étreinte sauvage et du baiser glouton, de l'inceste ma sœur et du fouet mon amour, les sanglots longs des viols longs, des demi-vierges et des verges entières, des théories de théorèmes et des portées de porcheries.*

*Le théâtre bat de l'aile faute de bonne pièces ? Qu'importe, qu'on lui donne, à lui aussi, du sexe. Qu'on lui donne des vents et qu'on lui donne de l'Hair. Qu'on mobilise le pétomane (faut pas se Genet, que diable !) et la nymphomane, la call-girl et la callipyge (Oh, quel cul t'as !). Que la scène soit un bordel et le décor un phallus pointé vers le trou (du souffleur). Arrabal a remplacé Molière et Delphine Seyrig pousse ses vocalises éthérées vers les couches denses de la pornosphère.*

*La littérature s'essouffle à courir après ses lecteurs ? Qu'importe, qu'on la plonge dans le bain revigorant du sexe. Car c'est beau, c'est grand, c'est généreux, le sexe ! A la porte le père Hugo, Vigny, Baudelaire, Lantréamont, Jarry. Qu'on nous donne à la place " La légende des sexes ", " Grandeur et servitude du sexe ", " Les fleurs du sexe ", " Les chants du sexe ", " Le sexe-roi ". Que l'éducation sexuelle remplace " L'Education sentimentale "; qu'aux " Pensées " de Pascal on substitue les " Positions ", et s'il y a encore une Justine sur cette terre, qu'on la baptise Emmanuelle !*

*Mais le sexe tentaculaire n'envahit pas seulement l'écran, la scène et le livre ; il gagne la chanson (il va et il vient) ; il descend dans la rue ; il frappe à votre porte ; il vous saute aux yeux ; il s'affiche ; il se placarde. Attention, les murs ont des sexes ! Finie la publicité de papa... c'est maintenant la publicité de Protopapa. Agnichieuse, racoleuse, elle susurre : " Vous pouvez tout vous permettre... " (avec le panty Formfit). Sous une fille alanguie, à peine*

voilée, ce slogan : " Le plus important c'est ce qu'elle cache " (Diolen Fill, un ouatinage intérieur). Et sous une créature en pause d'offrande : "Le fait-elle ou ne le fait-elle pas ? " (il s'agit de savoir si elle se teint ou non les cheveux). A tous les coups vous êtes " possédés ". Trois mots vous font rêver : " Brune, capiteuse, appétissante ", et vous découvrez qu'il ne s'agit que d'une bière. Le sexe s'évanouit, il ne reste que des couillons.



Autres temps, autres mœurs. Pendant des siècles on a fait l'amour sans le crier sur les toits. Et pour exhaler son trop-plein de santé, le Français, né spirituel, avait inventé la gaillardise, voire la paillardise. Ronsard chantait le "doux tétin", la "vermeillette fente", le "bienheureux pertuis"; Rodrigue avait du cœur, et tout le reste aussi.

Aujourd'hui, les pornocrates ont remplacé les poètes. Le sexe est devenu une raison sociale (sex is money), une marchandise, un produit de consommation. Les mâles fatigués se précipitent dans les échoppes des marchands d'illusions, croyant pouvoir acheter un regain de puissance. Les gangs du sexe ont mit la main sur le commerce des charmes; ils ont monopolisé l'amour.

Autrefois, on se servait du sexe pour faire l'amour; de nos jours, on se sert du sexe pour faire de l'argent. Il paraît que c'est ça le progrès ! Nos ancêtres les Gaulois ne lisaient pas " Lui " et ne connaissaient pas les sexercices cinématographiques de M. Vadim; et pourtant ils n'avaient pas leurs pareils pour accrocher une fillette aux crocs de leur moustache. L'homme moderne, aseptisé, asexué, commence par se payer la dernière production du cinéma suédois ou la dernière livraison de Régine Deforges avant de rendre à Madame l'hommage mensuel dont il ne peut décemment la priver. Où sont les mâles d'antan ?

Cependant, la plus grande réussite des marchands de sexe est de faire croire à leurs clients fascinés qu'ils leur apportent la libération, le défoulement, la suppression des tabous, la victoire sur vingt siècles d'obscurantisme. Comme si le fait de ne plus se servir que d'une seule main pour feuilleter une revue était un pas décisif dans l'évolution de l'humanité souffrante ! Comme si la délirante Foire du Sexe de Copenhague était autre chose qu'un Salon de l'auto... satisfaction.

Nous voilà bien avancés : on déshabille les femmes dans la rue parce qu'on ne sait plus les déshabiller dans une chambre; on raccourcit les jupes parce que l'imagination, elle aussi, est trop courte. On chante les bienfaits de la sexualité de groupe parce qu'on n'est plus capable de se suffire à deux. La vierge de seize ans croit souffrir d'une tare et la prostituée professionnelle est obligée de se recycler devant la concurrence de la michetonneuse occasionnelle.

Remarquez que chaque fois que l'on a voulu avilir l'homme, on a prétendu le libérer. Pour lui apporter l'oubli, on a inventé l'alcool. Pour lui donner la sérénité, on a inventé la drogue. On n'avait pas encore osé inventer le sexe : c'est fait ! Aujourd'hui, la plus haute figure de notre civilisation, c'est le hippy, parce qu'il combine l'alcool, la drogue et le sexe.

Mais qu'importe ! Les pornocrates se frottent les mains : l'argent rentre dans les caisses. La " vermeillette fente " de Ronsard est devenue celle d'une gigantesque tirelire où le cochon de payant qui sommeille en chacun de nous vient apporter son écot. L'escalade sexuelle continue et l'homme ne s'aperçoit même plus qu'en grimpant ainsi, de branche en branche, il rejoint les plus hautes ramures. Là où se tiennent les singes.

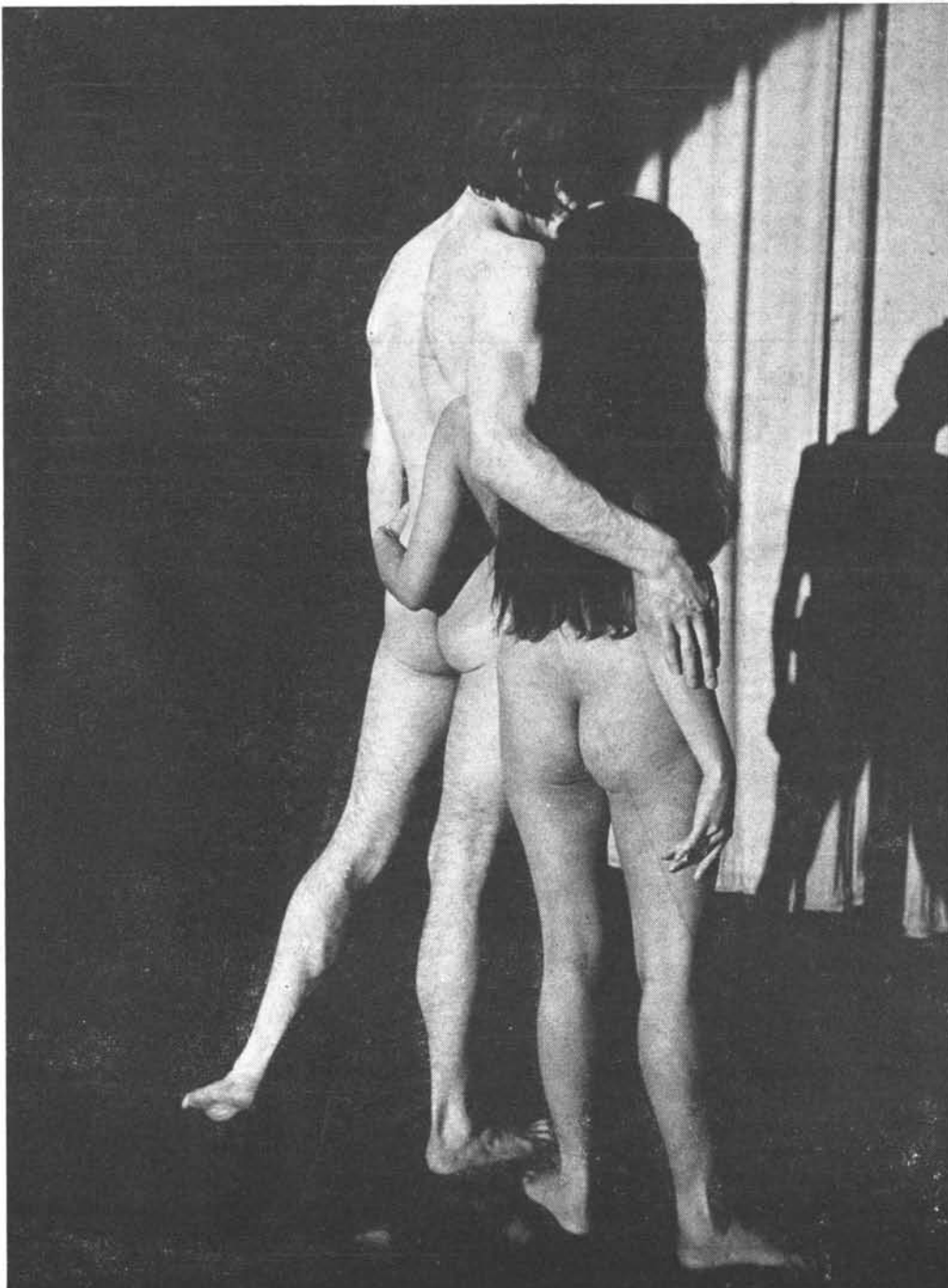
M. E.



I. - LE SEXE ET LE SPECTACLE

# A BRAGUETTES OUVERTES, BUREAUX FERMÉS

*par Robert BEAUVAIS*



Le théâtre actuel diffère de l'ancien en ce qu'on a remplacé la grande machinerie par le simple appareil.

**A**PRÈS quelques années d'exercice et la flambée de l'an 69, quel est le bilan de la grande libération sexuelle annoncée par l'escalade spectaculaire de l'érotisme ? Des jeunes gens qui font des enfants un peu plus tôt que par le passé, la multiplication des crèches dans les Facultés, et les Universités transformées en pouponnières.

Ajoutons à ce palmarès quelques proclamations viriles sur les murs de la Sorbonne, dont le célèbre : « Plus je fais l'amour, plus je fais la Révolution ». Ces virulences verbales ont-elles la portée que leur prêtent les exégètes du graffiti séditieux ? J'y vois plutôt une adaptation aux circonstances de quelques airs connus. Ces bravades juvéniles constituent, en effet, depuis toujours, le fond du répertoire de nos salles de garde ; la différence c'est que lorsque nos jeunes gens chantaient : « Un étudiant, ça baise énormément », les intellectuels d'autrefois n'y voyaient pas le signe d'un éclatement des structures sociales.

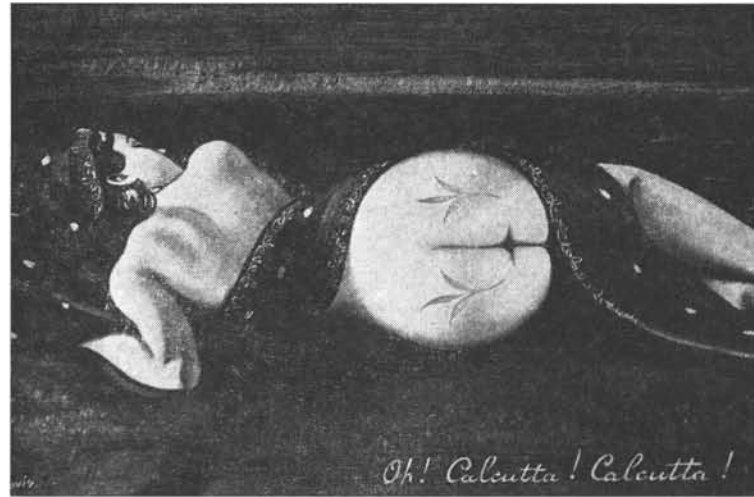
Je suis conscient de ce que ces propos ont de sacrilège. Evoquer les refrains de salle de garde à propos d'un phénomène aussi sérieux que l'érotisme contemporain, c'est ne rien comprendre à la « grande mutation de notre époque », c'est traverser en béotien une révolution sans précédent, c'est confondre « gaudriole » et « élan purificateur », j'en passe...

Et pourtant, qu'est-ce que « Hair », fer de lance actuel du théâtre érotique, sinon un tonus démocratisé et le Théâtre de la Porte Saint-Martin transformé en salle de garde ? Il ne s'agit pas là d'un jugement de qualité. En dépit d'un certain côté jeu scout et conseil de révision, c'est un spectacle agréable, désinvolte et enjoué, soutenu par une bonne musique pop. Mais ce qui s'en dégage essentiellement, c'est un esprit carabin, une atmosphère de sabbat goguenard, d'orgie juvénile, de blasphème bon enfant, un côté « main au panier », « formez le monome », « ils-sont-cocus-ceux-qui-nous-regardent », tout cela très Quat'z'arts, très Bal de l'Internat.

Ce que nous savons de « O Calcutta » ou de « Che », autre succès new yorkais du théâtre « délivré », confirme leur appartenance à cette esthétique ou plutôt à ce « cérémonial » (le mot est à la mode). Parmi les audaces promises du nouveau théâtre américain, on nous signale une pièce construite autour d'un phallus géant de carton rose, où l'on voit évoluer des jeunes gens dévêtus qui, pour la grande joie du public puritain, miment gestes libertins et figures érotiques. Ce braquemart de carton pâte, ces corps crayeux d'adolescents citadins, cette chorégraphie suggestive, n'est-ce pas l'image même du Bal de l'Internat ? Le vrai phénomène social contemporain, c'est que les entrepreneurs de spectacles ont compris que si le Bal de l'Internat était payant, il ferait entrer plus d'argent dans les escarcelles directoriales que le Bal des Petits Lits Blancs. « A braguettes ouvertes, bureaux fermés » est donc devenu le slogan commercial du jour.

Le tout était d'oser. C'est Michel Butler, le « millionnaire hippy » de New York, qui osa monter dans une salle de Broadway, le Baltimore Theatre, « Hair » prototype découvert dans un petit théâtre « underground » de Greenwich Village par Bertrand Castelli, d'origine corse, ancien impresario du Marquis de Cuevas.

En France, la promotion théâtrale de « Hair » a fait l'objet d'une âpre compétition entre les deux salles parisiennes qui, par leurs dimensions et leur situation, s'y



prêtaient le mieux : le Théâtre des Variétés et le Théâtre de la Porte Saint-Martin. Max Régner, directeur de ce dernier, a fini par l'emporter au finish sur les frères Maurey, malgré leur forcing désespéré.

Lorsque le Théâtre de la Porte Saint-Martin est plein — et il l'est pratiquement tous les soirs — il rapporte trois millions d'anciens francs de recette brute. Sur ces millions, il en reste un de bénéfice chaque soir. Le spectacle est produit à Paris par Annie Fargue, qui a vendu « Hair » par actions de 25.000 francs. Parmi les premiers acheteurs le baron Elie de Rothschild.

Ses défenseurs ont donné à ce théâtre le nom de « théâtre délivré ». Mais je ne croirai à la sincérité de ce théâtre délivré que le jour où ses œuvres maîtresses seront présentées à cinq francs la place dans les maisons de la culture, pour le public dont on nous assure qu'il est le sien : le public des jeunes. Jusque là tout se passe comme s'il ne s'agissait que d'un cas particulier du théâtre bourgeois. N'oublions pas que si le nu, le sexe et le sexe nu triomphent à Broadway, « Fleur de Cactus » affiche également complet. Que le même public coure de l'un à l'autre, c'est probable. Assez mélangé, le public de « Hair » est un brassage social où se côtoient toutes les couches de la population, mais où les bourgeois, les curieux et même les dames aux chapeaux verts sont largement représentés. Récemment une délégation contestataire s'est mêlée à la foule : il s'agissait d'un commando de l'Armée du Salut qui a promis de récidiver.

## Raz de marée érotique

L'amusant, dans toute cette histoire, c'est l'attitude en porte-à-faux de l'intelligentsia française (cette intelligentsia dont Jacques Porel, qui a vécu la vie parisienne depuis le début du siècle, fait remonter l'existence à la création des premiers ballets russes. Cela pour la petite histoire).

Toujours portés à réduire les phénomènes à leur interprétation matérialiste, voilà que nos intellectuels gênés aux entournures renoncent à leur numéro au moment où cette explication s'impose d'une façon aveuglante.

Pas de question pour eux de voir dans le raz de marée érotique un méfait de la société de consommation ou un témoignage de la corruption capitaliste. Bien que tout le mouvement nous vienne des USA, bête noire des gauchistes à résidence secondaire, nous les voyons également renoncer au numéro attendu d'anti-américanisme qui fait partie de leur hygiène quotidienne. Pourquoi ?



S'inspirant du titre d'un tableau de Clovis Trouille (à gauche), la pièce « O Calcutta » démontre a posteriori que le « théâtre délinquant » U.S. ne manque pas de fondement.



Il faut tenir compte d'abord de l'importance en France de ce qu'on peut appeler le complexe de Béranger. Etre assimilé à un père-la-pudeur est la hantise du Français moyen. Pour y échapper, dieu sait de quoi il est capable (en pensée et en paroles). Toujours prêt également à apporter sa contribution à une entreprise de libération de l'homme ou de « désacralisation des tabous », ses passe-temps favoris. Enfin, dans son extrême naïveté, il est convaincu, ce bon Français, qu'enfourcher le cheval de bataille de l'érotisme, c'est aller contre l'esprit de bourgeoisie. Nous touchons le péché mignon du représentant de l'intelligentsia française. Bourgeois, fils de bourgeois,

bourgeois honteux et mangeur de bourgeois, descendant de M. Fenouillard, et, comme lui, fétichiste de Notrépok (idole au nom barbare), il se donne beaucoup de peine pour se persuader que la vague érotique n'est pas un phénomène bourgeois, que le théâtre érotique n'est pas un théâtre bourgeois et que les magazines érotiques ne sont pas des magazines bourgeois. Il se livre à ce tour de passe-passe intellectuel avec toute la capacité d'aveuglement volontaire ou d'illusion complaisante dont il est capable. Remarquez qu'il est au fond assez sage et mène en général une vie décente. Comme dit ma concierge, « ce ne sont pas ceux qui en disent le plus qui en font le plus ».



— Je vous préviens, Mademoiselle, votre rôle est habillé...  
(Dessin de Cummings paru dans le « Daily Express ».)

Ce qui compte pour Fenouillard fils, c'est afficher une largeur de vues qui lui donne une image flatteuse de lui-même. « L'honnêteté intellectuelle », qui est sa grande marotte, l'ouvre donc à toutes les hérésies sexuelles sans pour autant l'y faire verser. Tout se passe dans la tête. Il comprend parfaitement l'homosexualité, car c'est un penchant comme un autre, et que chacun est libre, mais il serait désolé que son fils devint pédéraste. De même pour les Noirs, mais quand même si sa fille épousait un Africain... Airs connus. L'embarras des intellectuels devant l'érotisme est comparable à celui qu'ils éprouvent devant le problème de la drogue. Il faut les pousser dans leurs ultimes retranchements pour les amener à reconnaître que la drogue abrutit et ils le font de mauvaise grâce. C'est une opinion si féodale !

Comme, d'autre part, il n'est pas de bois, Fenouillard fils est volontiers amateur de ces ouvrages croustillants ou pornos qui deviennent dans son jargon des « écrits sulfureux » (la publicité des ouvrages « rares et curieux » pour « amateurs », telle qu'on la lit dans des revues de grand standing littéraire, ressemble beaucoup, par son vocabulaire et par la nature de son argumentation, à celle du journal *Paris-Flirt* des années vingt). Seulement notre intellectuel moyen ne souffre pas d'être confondu avec l'amateur de polissonneries qui passait au fumoir montrer à ses intimes ses ouvrages d'art et ses cartes postales transparentes. Il s'est donc fabriqué une casuistique qui lui permet de satisfaire à ses penchants sans se déjuger, car il éprouve un profond besoin de cette bonne conscience à laquelle il ne ménage pas ses sarcasmes. N'ayant pas l'honnêteté danoise, qui appelle un chat un chat et le porno

du porno, il a fait de la pornographie un « acte libérateur » et une démarche chargée de contenu philosophico-social. Quand vous lisez les auteurs qui « pensent » l'érotisme, vous trébuchez à chaque ligne sur des clichés moralisateurs. « L'érotisme est une ascèse »... « L'érotisme est une éthique »... Pour l'auteur d'« Emmanuelle », c'est « le haut refuge de l'esprit de poésie parce qu'il tente l'impossible ». Ainsi l'honneur est sauf. Si « Emmanuelle » tire à 300.000 exemplaires, c'est, qu'on le sache, une victoire de l'esprit de poésie. Cette casuistique conduit à des distinguos subtils, qui établissent deux poids deux mesures dans l'univers de la gaudriole et où seuls s'y retrouvent les coupeurs de hair en quatre de l'érotisme philosophisé.

Par exemple, « La mariée en a deux », titre égrillard de Jean de Létraz, redécouvert pour mieux accabler ce qu'il représente, est considéré comme le symbole de l'esprit de caleçonnade et de polissonneries... Mais « O Calcutta » calembour pourtant tiré par les cheveux (Oh, quel cul t'as !) ne saurait être considéré comme une gaudriole du même tonneau, car il tient ses lettres de noblesse du fait qu'il a pour auteur le peintre naïf (?) Clovis Trouille, redécouvert par l'intelligentzia « in ». D'un côté, le vomissement impur de la bêtise, de l'autre l'articulation sémantique d'un méta-langage résultant d'une démarche saussurienne.

Cette soif de caution et de justification est une des caractéristiques de l'érotisme de consommation contemporain. L'envahissement de la scène et des écrans par le nu, considéré comme conséquence d'une propension bien



naturelle chez les publics de tous les pays à se rincer l'œil, aidée par les courants libéraux du monde capitaliste, c'est trop simple. Alors, on remet au goût du jour les idées formulées par les naturistes de Kienné de Mongeot après la guerre de 14-18. C'est le psychiatre américain Paul Birdin, cité par Claude Roy dans *Le Nouvel Observateur*, qui émet sentencieusement ces vérités premières qu'on dirait tirées de la revue « Vivre intégralement » des années 25 : « En faisant vivre nus pendant quarante-huit à soixante heures (1) un groupe de personnes atteintes de psychoses et de névroses, on les libère de leurs inhibitions, on les soulage de leurs difficultés et on les rend à la vie habillée en meilleure condition. »

Commerce, la montée du nu ? Non : catharsis. Le mot revient souvent dans les écrits contemporains.

## Un art voyeur

Tout au long de son histoire, le cinéma a finassé avec les sollicitations de l'érotisme. Nouvel art de voir, il ne pouvait échapper à la tentation de s'affirmer, le cas échéant, comme un art voyeur. Nous lui devons, dans ce domaine, les morceaux de bravoure d'« Extase » et d'« Eroticon », les accouplements démoniaques de « La Sorcellerie à travers les âges », la promotion du sexe à travers les découvertes de la photogénie. Les stars spécialisées comme Maë West, Marlène Dietrich y ont créé certains poncifs, jouant les anges du péché avec un érotisme racoleur, qui reposait sur les jeux de la chair, du bas noir et de la lingerie suggestive, les mystères du clair-obscur, les décolletés nimbés d'ombre et de lumière, l'œil-lade assassine, la bouche mi-close et l'appel du panty.

En revanche, le nu intégral et franc y était rare. Trop direct encore pour les censures, il montrait le bout de son nez, si l'on ose dire, dans des films comme « Lac aux dames ». Les images sans équivoque du film nudiste

allemand « Marche au soleil » attirèrent au cinéma « une clientèle nouvelle peu intéressée par la technique », nous dit Romi dans son ouvrage « La conquête du nu » (2).

Pour les plans souvent rapides, escamotés, certaines vedettes se faisaient même doubler. Il n'est pas si loin le temps où le père de Françoise Arnoul, sortant d'une première où sa fille, à moins que ce ne fut sa doublure, apparaissait en tenue d'Eve, déclarait : « Décidément, il va être temps que je marie ma fille ». C'est au moment où Marilyn Monroë reprenait le flambeau du « sex appeal » tel que le concevaient les Etats-Unis, que Brigitte Bardot, mise en scène par Roger Vadim, ouvrit en France la voie du nu, où devait se précipiter en quelques années tout ce qui prétend porter un nom dans le Gotha du Show-Business. B.B. pulvérisa, dès ses premières apparitions, les timides tentatives de la brave Martine Carol, qui tint le sceptre de l'érotisme puéril et honnête auprès des consommateurs des années cinquante... Il fallut peu de temps pour que la jeune Brigitte, après quelques incursions plus ou moins remarquées au théâtre, trouvât son emploi dans les rondeurs. Le nu de Bardot était un nu de charme. Elle le portait comme d'autres portent la toilette et excellait dans l'art de le souligner en affectant de le dérober aux regards. Les spectateurs de « Et Dieu créa la femme » gardent le souvenir ému de sa rumba horizontale sous les draps, au rythme d'un électrophone complice. Ainsi, cet Eros au sourire si doux fut le premier visage de l'invasion en France.

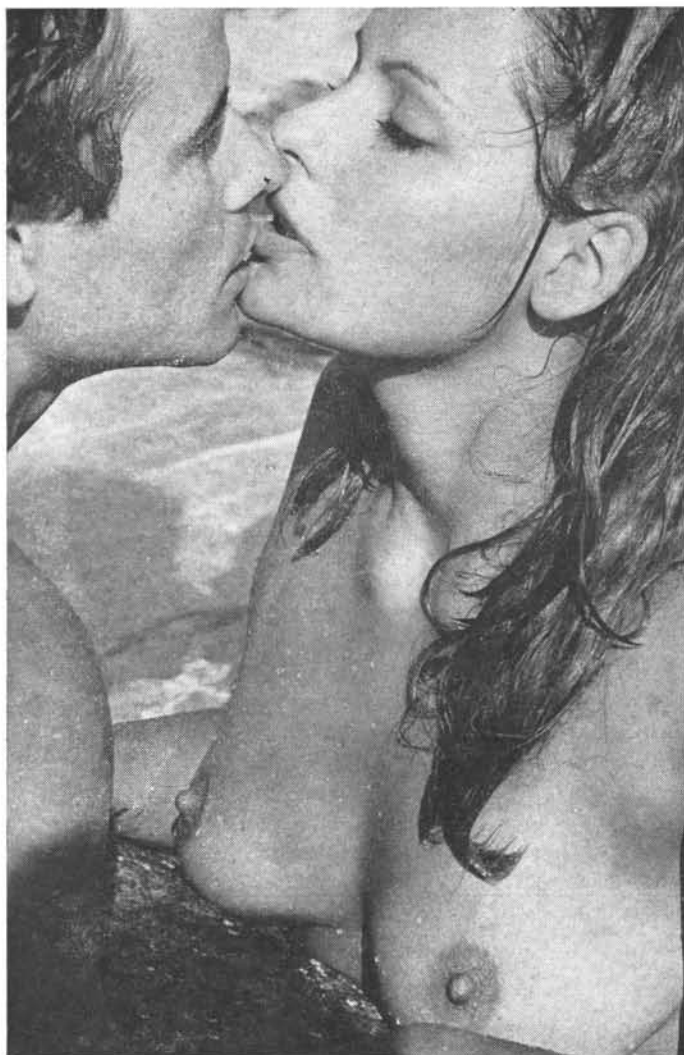
Vers la même époque, on s'apercevait que les films à suspense n'avaient pas le privilège de couper le souffle du public ; l'érotisme plus cérébral de Jeanne Moreau nous valait dans « Les Amants » de Louis Malle une minute de silence qui faisait travailler les pommes d'Adam. Il y eut alors de belles heures pour le cinéma français d'expor-

(1) Admirez la précision !

(2) Editions de Paris.

Une scène de « Je suis curieuse » : le cinéma scandinave est devenu très épidermique.





L'érotisme à l'italienne : Danièle Gaubert et Horst Bucholz dans une scène de « Comment ? Quand ? Avec qui ? ».



Déshabillée par Romain Gary (son mari à l'époque), Jean Seberg dans « Les oiseaux vont mourir au Pérou ».

tation et Brigitte pouvait traiter d'égale à égal avec le fisc de son pays. Très vite on remarqua que les courbes de vente étaient fonction de celles que dévoilaient nos caméras et, dans l'Europe entière, le Dieu des Corps se fit pellicule. C'est ainsi que l'érotisme et le nu ont rapidement gagné leurs galons auprès des géants du septième art. Hiératique et ensoleillé chez Antonioni, psychanalytique et moralisateur chez Bergman, messianique et tumultueux chez le Fellini de la « Dolce Vita », réaliste et démoniaque chez Luis Bunuel.

Dès lors, il devint difficile pour une comédienne de se maintenir au rang de vedette sans passer à la casserole du cinéma voyeur. On vit l'honnête Catherine Deneuve réduite à l'état de proie pantelante sous l'attrail complet du caramboleur (sadique) dans « Belle de Jour », histoire d'une Bovary du seizième livrée à ses démons internes. « Elle a plus l'air d'une dame toute nue que d'une fille à poil », commentaient, le regard froid, deux lycéens connaisseurs dans un fauteuil voisin du mien. Cet âge est sans pitié !

Que le phénomène soit commercial, la dévaluation de B.B. à mesure que se dessinait la concurrence en fait foi. Aujourd'hui, Marlène Jobert semble reprendre en France le flambeau de Brigitte et ses apparitions dans « Faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages » ont autant fait pour sa jeune gloire que son réel talent comique.

## Un sein libéré

L'érotisme cinématographique se résume à deux ou trois procédés-types : main qui s'insère dans une échancrure de robe ou de chemisier pour se refermer sur un sein libéré ; même jeu en direction du slip, avec arrêt du cadrage et coupure du plan à la limite permise par la décence et les tolérances de la censure pour l'année en cours ; surprises-parties psychédéliques, douches, bains-douches et innombrables ressources de l'hydrothérapie dont le cinéma publicitaire fait également un usage abondant (voir les mains effilées le long du corps comblé par la douceur de la friction Obao). Les accouplements se filment par plans fragmentés, très rapprochés, de préférence dans la pénombre, soulignés par un accompagnement sonore suggestif de soupirs. Nus masculins de préférence imberbes.

Le milieu où se déroulent les films érotiques français est une bohème bourgeoise, oisive, motorisée, estudiantine ou artiste, sans problèmes financiers, qui cherche dans la vie au soleil et dans un érotisme camarade un remède à sa difficulté d'être momentanée. Au fond, depuis qu'il existe, ce cinéma ne cesse de nous raconter, sous une forme ou sous une autre, le « Grand Ecart », ce livre prophétique de Jean Cocteau dont on s'étonne qu'il n'ait pas encore tenté un producteur.

Alors que le cinéma français a tendance à exposer des anatomies, le cinéma étranger expose des problèmes. Un film comme « The Servant », de Losey, dessine les rapports équivoques qui s'établissent entre un domestique et son jeune maître, dans un climat trouble qui ne doit rien à l'exhibitionnisme de consommation courante.

L'étude des perversions est nordique et anglo-saxonne. L'érotisme du grand écran en offre un assortiment à peu près complet allant de l'homosexualité, de préférence féminine, (Bergman, « The Fox » en Grande-Bretagne) à la masturbation (« Le miroir ») et à la partie triangulaire, comme dans « More » qui nous expose la ravissante image de ce nombre impair qui est censé réjouir Dieu,





Le cinéma pratique souvent la double version : l'une, expurgée, à usage interne, l'autre, plus dépouillée, destinée à l'exportation vers les pays « chauds » (Marissa Mathers et Chuck Connors dans « Ride beyond vengeance »).

ce qui n'est pas évident en l'occurrence, mais fait passer un moment agréable aux spectateurs des salles obscures.

« Macadam cow-boy », mélodrame trouble et évangélique où ont pleuré toutes les Margot de la cinéphilie, reprend le thème de « Des souris et des hommes », c'est-à-dire la rencontre de deux épaves disparates, le faible et le fort, dans l'éclairage du new-look érotique, où l'on

y étaient les hôtels où l'on n'acceptait que les couples légitimes. Réprimé, le nu y était considéré comme un article de Paris et sujet à ce titre à d'hypocrites désaveux. « En 1954, les étudiants de Cambridge ont chassé d'un théâtre les girls d'une tournée parisienne parce qu'ils les trouvaient trop nues et, la même année, les magistrats londoniens ont fait saisir une cargaison de briquets de fabrication japonaise qui étaient décorés de femmes nues » (3).

Ainsi, dans les pays puritains, le mot de « libération », souvent appliqué à la vague d'érotisme, prend tout son sens, car dans la brèche ouverte par la libération sexuelle se sont engouffrées toutes les audaces longtemps refrénées. Cette libération s'y accompagnait de contestations systématiquement provocantes et d'un éclatement véritable. Il est remarquable que l'avènement du nu aux Etats-Unis ait coïncidé avec la remise en question de l'Etablissement et de toutes les valeurs politiques. L'importance de « Hair » et des pièces qui en découlent tient autant à leur fureur exhibitionniste qu'à la verve toxique qu'elles véhiculent. Dans l'érotisme et son escalade, il y a du protestant émancipé avec les outrances que cela comporte.

Comme l'érotisme anglo-saxon, l'érotisme japonais crève l'écran avec la puissance explosive d'une bombe de gros calibre. La France a reculé devant l'importation d'un film japonais de Kiyonori Suzuki, « Barrières de chair », qui projette dans le Tokyo de l'après-guerre, au sein de la misère créée par l'occupation américaine, « des prostituées organisées vivant dans une maison en ruines. Ces filles, par la force des choses, se sont établi un règlement intérieur personnel qui, enfreint, conduit à la punition plus attendue par les spectateurs que par la future victime » (4).

A côté de scènes punitives de sadisme et de flagellations d'une cruauté qui n'appartient qu'au cinéma japonais, on trouve des incidences politiques d'une violente agressivité où personne n'est épargné, telle la scène au cours de laquelle un pasteur noir américain entraîne une jeune prostituée vers une église où il compte la purifier de ses péchés. Dans un terrain vague situé devant le porche du lieu saint, « la jolie prostituée entre subitement en transes, se roule

(3) Romi : opus cité.

(4) Midi-Minuit fantastique n° 18-19.

## UN SCÉNARIO DANS LE VENT

**D**ANS « Where it's At », Edy Williams — jeune actrice explosive qui veut suivre les traces de Jayne Mansfield — a pour mission de se rendre compte si Robert Drivas (21 ans dans le film) peut être amoureux physiquement d'une femme. Edy, en somme, a pour tâche de le déniaiser, au cas où il ne le serait pas, et de prendre les attitudes les plus suggestives pour le charmer, sur le lit. Le lit d'une chambre à microphone, afin que son père et la secrétaire puissent être mis au courant du résultat. Résultat positif ! « Ce rôle m'a amusée, a confié Edy, jolie fille sociable, car il s'agissait vraiment de violenter Drivas. Après ce film, bien entendu, on ne me propose plus que du dévêtu. Quant à moi, je considérerai comme une victoire que l'on me confie un rôle habillé — au début — quitte à me déshabiller ensuite ».

« Cinémonde », mai 1969

retrouve la notion chère à Graham Greene des êtres perdus rachetés par la grâce, qui est ici celle de l'amitié. Mais des longueurs, des concessions au tarabiscotage cinématographique à la mode (flashes-back, séquences oniriques montrant des rêves comme on n'en fait jamais) retiennent l'émotion chaque fois qu'elle est prête à prendre son envol.

En débordant sur le monde scandinave et américain, l'érotisme contemporain s'est marqué de l'estampille puritaine. Si ses remous ont été amortis dans les pays latins, et particulièrement en France, c'est que sur bien des points ces pays avaient jeté un peu de leur gourme, alors que Londres et New York, il n'y a pas si longtemps, vivaient dans un climat de brimade sexuelle permanente. Nombreux



Le tournage d'un film suédois : décors et costumes sont toujours « naturels » (Siv Matsson et Lillemor Ohlson dans « Le vent nu de la mer »).

sur le sol, se dénude en attirant avec force le religieux à elle, et le viole véritablement, malgré ses cris de détresse et autres supplications à l'Eternel pour qu'il la délivre des griffes de Satan, tandis que Maya, la prostituée, crie son mépris et maudit la société, avec, en parallèle dans l'image, un drapeau américain » (5).

Face à l'érotisme « protestant émancipé », se lève l'érotisme catholique-qui-tient-à-rester-dans-la-course. Ainsi le film « Théorème » qui a réussi à décrocher un prix du cinéma catholique, bel exemple d'attrape-bigot.

Dans cette variation ultramontaine sur l'art d'aimer, on voit un ange (ou un démon : il faut bien une imprécision pour faire couler l'encre) s'introduire dans une famille bourgeoise italienne huppée, sous l'aspect d'un adolescent aussi entreprenant que polyvalent. Après que ladite famille l'ait adopté comme un de ses propres membres, ce membre, qui crève l'écran, a tôt fait de transformer la maisonnée entière en une véritable famille tuyau de poêle qui se livre à des débordements en chaîne au terme desquels chacun trouve sa vérité, à moins que ce ne soit son châtiment, pour la plus grande édification des fidèles qui peuvent alors constater que les voies de la Providence ne sont pas impénétrables à qui s'efforce de passer par la porte étroite. CQFD.

Ainsi, par ses vertus paraît-il édifiantes, cette Kama-

Soutane cinématographique a obtenu son *nihil obstat* sous la bannière d'un œcuménisme sexuel tous azimuts.

N'oublions pas, au palmarès de l'érotisme apostolique, « La Prisonnière », de Clouzot, dont la conversion récente est un événement cinématographique. Présenté également comme édifiant, ce film gratifie les catéchumènes en puissance que nous sommes d'une scène de tribadisme à couper le souffle dans une esthétique à la « Blow-up ».

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'au nom de la foi catholique on nous peint les abominations du péché pour mieux nous les donner à détester, et Léon Daudet comme François Mauriac ont eu maille à partir avec la cabale des dévôts pour des entreprises de ce genre. Mais la peinture des horreurs du péché à la lumière des caméras théologiques ne paraît pas très convaincante. Il est douteux que l'exhibition de la sainte fesse aille dans le sens souhaité par l'Eglise. Le seul film à sexualité débridée qui semble obtenir l'effet recherché, est le « Satyricon », de Petrone, mis en images par Fellini et gratifié d'un « y » sur l'insistance des distributeurs. Envahi par cet éléphantiasis de l'imagination qui lui confère des couleurs sublimes, Fellini nous fait accomplir un voyage au bout de l'animalité au long duquel l'écran déborde de coulées corporelles, de chairs profuses, de luxuriances anatomiques monstrueuses, où s'épanouit avec une liberté épique et cauchemardesque un génie plastique inspiré par l'Enfer du vice.

L'Est emboîtait le pas (« Les amours d'une blonde ») et

(5) *Midi-Minuit fantastique* n° 18-19.



commençait à s'offrir le luxe de produire des films interdits aux Occidentaux de moins de 16 ans quand les chars soviétiques sont venus rappeler aux cinéastes tchèques qu'il ne faut pas confondre Révolution sexuelle et Révolution tout court.

Plus honnête dans son propos que beaucoup de semi-érotiques aguicheurs à prétention d'art et d'essai est le film qui ose dire son nom dans un but commercial avoué. Là, on n'essaie pas de tromper sur la marchandise ; chacun sait ce qu'il va y chercher. Quand on pénètre dans les deux salles spécialisées de Paris, le Scarlett et le Midi-Minuit, il est clair que le public ne tente pas de justifier

## CLOUZOT PEUT REPASSER !

**L'**ÉROTISME dans la publicité, sur les affiches ou au cinéma tant qu'il ne sera pas mêlé à l'humour, je trouverai ça emmerdant. Je ne pourrais pas passer trois minutes de ma vie avec une des bonnes femmes que je vois à poil sur les affiches. Il y a une forme de crétinisme dans l'érotisme ; c'est un mélange de gymnastique et de crétinisme. Le truc le plus désolant c'est « La prisonnière ». Clouzot nous fait poireauter pendant une heure avec un suspense qui est le comble du mauvais goût : « Vous allez voir ce que vous allez voir », qu'il nous dit. Et tout ça pour nous montrer une petite bourgeoise qui se fait photographier à poil ! Comme érotisme, Clouzot peut repasser : c'est vraiment tout ce qu'il y a de plus sommaire. Parce qu'aujourd'hui, il n'y a pas une bourgeoise qui n'ait pas son Polaroid ! Alors, comme érotisme, hein... ».

Michel Audiard  
« Lui », décembre 1969

sa présence par la quête d'une « ascèse ». Japon et Suède sont les principaux fournisseurs de ces produits de consommation. L'Allemagne est entrée depuis peu dans la course. Le porno français a son intellectuel, le metteur en scène Bénazéraf, couvert de diplômes, intarissable providence des interviewers, et qui appartient à l'espèce privilégiée des auteurs commerciaux ou populaires agréés par les journaux cinéphiles.

On peut le juger sur une riche et récente anthologie intitulée « Bacchanales 69 », montage constitué par une sélection des meilleurs passages de ses œuvres maîtresses : « Éternité pour nous », « Cover girl », « Vingt-quatre heures à Paris », « La nuit la plus longue », etc. Indiscutablement, Bénazéraf qui sait ce que lorgner veut dire est un photographe de nu en mouvement digne de la meilleure école de Paris. Cet érotologue pensant, formé à l'école buissonnière, tranche sur le lot des spécialistes par un sens de l'éclairage, un amour de la forme et des chairs veloutées, une perversité du regard et de l'esprit qui en font un Pierre Louys moderne de la pellicule. Ajoutez-y une ouverture à la musique assez rare chez ses homologues, qui lui fait tirer un parti efficace des inflexions sensuelles de middle jazz, saxo-clarinette et trompette solo.

Nous avons eu en France peu d'échantillons des « nudies », films américains à petit budget chers aux cinéphiles érotomanes, où l'on voit des filles nues à longueur de bobines. Certains d'entre eux comme « Sinderella and the golden bra », où Cendrillon perd non une pantoufle de vair mais un soutien-gorge d'or, ont été présentés au Festival du Cinéma érotique de Bordeaux, car l'érotisme aussi a son festival.

Parfois, l'érotisme se marie avec le film d'horreur ou le fantastique, comme dans certaines versions de Franken-



Les situations « pimentées » sont aujourd'hui monnaie courante. (Une scène de « Labyrinthe du sexe » d'Alfonso Brescia).

stein où l'on voit le monstre se rafraîchir aux sources de vie offertes par de beaux corps nus.

Beaucoup de productions appartenant à ce genre sado-macabre ont été tournées en Italie. Armée de son dynamisme commercial et de son don du pastiche, ladite Italie était sur le point d'entrer dans la compétition internationale et d'inonder le marché de porno-spaghetti tournés dans les studios de Rome. Mais les autorités religieuses, émues par la perspective de voir le nom de la Cité Eternelle lié à une entreprise scandaleuse, sont intervenues auprès des banques qui ont dû cesser leurs avances, et l'opération s'est soldée par un krach monumental.

Le film suédois, lui, se déroule selon un schéma standard : une histoire insignifiante servant de prétexte à montrer de bonnes filles aux corps honnêtes et bien charpentés,

qui mettent en pratique dans leurs activités sexuelles le socialisme à la suédoise.

Ces jeunes filles sont en général très gaies. Un rien les fait rire. Tout dans ces films est sujet à nous montrer des couples sans histoire occupés à faire l'amour : il n'y a pas de personnages secondaires pour l'érotisme scandinave. Si, par exemple, un facteur porte une lettre, la caméra suit ce facteur jusqu'à son domicile où l'attend son épouse, et les voilà partis pour le septième ciel. Ces fornications aseptisées alternent avec des images de la nature et des symboles évoquant l'effervescence de l'Univers et la grande féerie de la reproduction : fruits, fleurs, premiers plans d'aubépine, bourgeons, champs à la Renoir et à la Monet, papillons, etc. L'ensemble est légèrement moralisateur, optimiste, teinté de prédication démocratique et d'euphorie panthéiste. Tout est pour le mieux dans le plus défilé des mondes, les maisons sont coquettes et la vaisselle est faite.

A porter également au compte de ce cinéma de consommation les prétendus reportages sur les nuits chaudes des grandes capitales, où les orgies collectives s'accomplissent dans des montages flash qui déroutent un regard pris de vitesse.

## L'offensive du nu

Au théâtre, « Hair » symbolise l'échelon suprême de l'escalade érotique en France. « En vous, à l'intérieur de vous et autour de vous, « Hair » va cheminer, nous dit

### ON EN VOIT DE DROLES...

**U**NE femme, ouvreuse de cinéma : « Depuis dix ans que je suis ouvreuse dans cette salle spécialisée dans les films érotiques, je suis arrivée à connaître la plupart des clients. Ce sont presque toujours les mêmes, d'un spectacle sur l'autre. On en voit de drôles, des fois, vous savez ! On retrouve des mouchoirs sous les banquettes, quand ce n'est pas qu'on en surprend certains... ».

« Erotisme et sensualité »

Enquête parue dans « Adam », novembre 1969



Nouvel adage du cinéma contemporain : « Cherchez les femmes » (Nicole Debonne et Danièle Argence dans « Les cousines » de Louis Soulanes).



Une représentation de « Hair » au Théâtre de la Porte Saint-Martin : « Oh, nu soit qui mal y pense ! ».

dans le programme Jacques Lanzmann, l'adaptateur, « Hair » va pousser des pointes, « Hair » va établir des têtes de pont, « Hair » va faire des comparaisons. « Hair » va donner une nouvelle dimension, « Hair » va viser et tirer sur la longue, longue cohorte de fantômes qui, quotidiennement, vous étranglent, « Hair » va assassiner les démons et les tabous. « Hair » va vous faire rêver debout, « Hair » va vous remettre debout. Voir « Hair » c'est voir clair. »

Avant, il y a eu quelques œuvres de Genet et le « Concile d'amour », reprise d'un auteur bavarois maudit de la fin du siècle dernier, Oscar Panizza, pamphlet sacrilège, obscène et messianique, mettant en scène un Dieu fatigué, un Jésus exsangue, une Marie éprouvée, le Diable et les Borgia, dans une méditation lyrique sur le destin des hommes et les aveuglements de la Création.

Une première offensive du nu au théâtre avait été tentée en 1963, avec l'opéra-bouffe de Picasso « Le Désir attrapé par la queue », mais ce ne fut qu'une percée sans lendemain sur un front de tabous encore bien défendus. Monté par Jean-Jacques Lebel, ce « Désir » fut représenté en France devant un comité restreint d'amis. Au service d'un texte poétique et contestataire, écrit en 1941 sous l'occupation, de splendides gorges nues affrontaient les feux de la rampe, mariant — après les « Belles Bacchantes » de Robert Dhéry, rendons à César... — le strip-tease au théâtre, sous les espèces éminemment plastiques de Rita Renoir, effeuilleuse de choc.

Dans bien des cas, l'escalade de l'érotisme c'est le passage dans le domaine public de réjouissances qui restaient jusque là l'apanage d'une société privilégiée. De même que le théâtre délivré — à l'américaine — ouvre au pou-

lailler les portes du Bal de l'Internat, de même Colette, lorsqu'elle fit scandale en portant à la scène sa pantomime nue, ne faisait que transporter un reflet des fêtes galantes de la haute société parisienne. Chaque pas en avant fait tomber un pan de mur social.

L'autre aspect de l'escalade, c'est le passage du nu d'une scène spécialisée à une scène qui ne l'était pas. Ainsi, avec la « Revue Nègre » de Joséphine Baker, en 1925, le nu se transportait des Folies-Bergère au Théâtre des Champs-Élysées. La « Vénus Noire » adressait à cette occasion, à sa mère, une lettre historique publiée par l'hebdomadaire « Bravo » :

« Dear Mammy : c'est à picer (sic) par terre. Les Français applaudissent quand je montre mon c.. » (6).

Dernier caractère, enfin, de ladite escalade : le déshabillage sur scène d'artistes non spécialisées, la séparation des disciplines étant jusque là parfaitement délimitée : d'un côté les strip-teaseuses et les mannequins nus, de l'autre les produits théâtraux du Conservatoire et du Cours Simon. Nous sommes en fait à l'ère de la confusion des genres.

Le strip-tease, qui ne s'était manifesté que de façon sporadique, s'installe officiellement à Paris le 2 mars 1955 avec la fondation de l'Académie du Strip-Tease, sous la présidence du peintre E. Heuzé, cérémonie qui se déroule au Théâtre des Ambassadeurs, où un jury, parmi lequel figurait M. le Préfet Baylot, M. Christian Dior, M. et Mme Paul Derval, sélectionne les dix meilleures effeuilleuses de Paris.

Le *Crazy Horse* reste le haut-lieu de cette forme de spectacle, dédaignée par certaines têtes pensantes de l'éro-

(6) Romi : « La conquête du nu ».



tisme intellectualiste qui y voient le prolongement de la grivoiserie de papa, honorée pourtant de quelques pages mémorables de M. Roland Barthes, d'une longue séquence dans « Trans-Europ Express » d'Alain Robbe-Grillet, et comptant parmi ses inconditionnels M. Pieyre de Mandiargues, figure de proue patentée de la sexualité sophistiquée, lequel vient de consacrer au dernier spectacle du *Crazy* ces lignes d'un style qui rappelle celui de feu M. Maurice de Waleffe, chantre défunt des soirées parisiennes de l'entre-deux-guerres : « Je ne connais pas d'autre lieu, à Paris, où le charme de la fille soit présent et puissant autant que là, et je suis certain que le merveilleux poète aux oreilles de faune (7) y aurait été sensible autant que moi-même ou davantage... S'il fallait absolument choisir, je tirerais hors du bouquet une magnifique ménade noire, Miss Zaboo, et puis la plus récente recrue, Vicky Toboggan, dont la très grande beauté a quelque chose d'étrangement troublant, ce qui n'est pas commun chez les effeuilleuses... » (8).

C'est une constante que, dans le domaine de l'exhibi-

tion comme dans celui des idées, le théâtre ait toujours précédé le cinéma. C'est un auteur boulevardier, Edouard Bourdet, qui fut, vers les années trente, un des premiers à porter sur la scène les problèmes de l'homosexualité. Si « Fleur des Pois » n'était que l'étude d'un milieu, la « Prisonnière » était déjà l'examen d'un problème. Plus tartufe que celui de 1930, le Tout-Paris de 1969 a choisi d'être choqué par « Les garçons de la bande », œuvre franche, impitoyable, sur le même sujet, beaucoup moins roubiarde que « L'Escalier ».

Actuellement, le représentant de l'érotisme littéraire à Paris, c'est Arrabal. Il ne procède pas de l'invasion américaine, mais de l'invasion catalane. Comme Salvador Dali, il peint des « cauchemars érotiques ». Tel est du moins le cliché attaché aux productions d'Arrabal. L'avantage de Dali, c'est que son langage est un langage de peintre. Celui d'Arrabal n'est pas celui d'un homme de théâtre, malgré le cirque qu'il mobilise pour essayer de lui faire passer la rampe. La langue est plate, terne, sans vigueur, abstraite ; elle a des résonances de traductions pour livres scolaires.

« Mais tourne tes regards vers moi, moi le plus humble,

(7) Mallarmé, nos lecteurs l'ont déjà deviné.

(8) *Pariscope* n° 88.



Dans « Le désir attrapé par la queue », de Picasso et J.-J. Lebel, l'important c'est la pose !

*le plus triste des êtres humains. Je suis ici et j'essaie de vivre le moins mal possible cette vie qui m'atterre, qui m'épouvante et à laquelle je ne suis pas préparée. Mon Dieu, fais que je sois comme les autres, que je puisse être calme, que je me résigne à mon sort. Seigneur, ne m'oublie pas, moi ta plus indigne servante... » (9).*

Les procédés les plus racoleurs sont bons pour soutenir ce ronron. Au Théâtre de l'Épée de Bois, Arrabal n'hésite pas à faire intervenir au service de « Et ils passèrent des menottes aux fleurs » les moyens qui firent jadis la fortune d'Aristide Bruant et des vieux cabarets de Montmartre, tels « L'Enfer » et le « Néant » : prise à partie du public, insultes, petites voies de fait (on vous mord les jambes, on sépare les couples, on pelote votre compagne, on vous conduit en force à votre place). J'en passe. Prétexte : la mise en condition. Bref, on redécouvre le train-fantôme des fêtes foraines et l'exposition de l'Os à Moelle 1938.

L'incommensurable jobardise du public bourgeois, particulièrement du public parisien, assure le succès de ce pseudo-théâtre épateur vendu sous l'étiquette de l'avant-garde. Ce public va à ce qui est « osé » comme le papillon au luminaire. Porto Riche en 1910, Arrabal en 1970. Les bornes de l'« osé » ont simplement reculé, et M. Dupont-Durand rentre chez lui, comme jadis, ivre de frisson nouveau, l'esprit émoustillé, fier d'appartenir à l'avant-garde des dessalés de la classe des grands.

## Retour au gros mot

Le « Jardin des Délices », production Arrabal rive-droite, (Arrabal est un auteur toutes rives) reposait sur Delphine Seyrig qui, vêtue d'un honnête maillot de trapéziste couleur chair, faisait dans le style poétique femme-enfant. De même qu'il y a toujours un dernier boulevardier, il y a toujours une dernière Ludmilla Pitoëff : Delphine Seyrig tenait cet office à Paris.

L'univers de Lais, l'héroïne du « Jardin des Délices », est constitué par quelques moutons en matière plastique et une cage qui tient de l'ascenseur et du yoyo, à l'intérieur de laquelle se trouve un homme de Cros-Magnon nommé Zénon, qui parle petit nègre. Il y a également Marpessa Dawn et le rassurant Jean-Claude Drouot promu ici à la fonction d'un Tarzan ruisselant de sexualité qui fait subir aux deux dames tous les outrages imaginables selon les données de l'art gestuel. A la fin du premier acte, Zénon, dans un grand élan de passion, crie à Lais : « Pour que toi faire attention à moi, je chie sur toi ». En fait, il ne chie pas. L'auteur s'est montré timide. Alors que rue de l'Épée-de-Bois un des personnages pisse effectivement dans un vase de nuit sous le nez des spectateurs. Comme il y a une justice, le spectacle de la rue de l'Épée-de-Bois a tenu huit jours de plus que celui du Théâtre Antoine : les lois du théâtre sont inéluctables.

Ce « je chie sur toi » a fait une grande impression sur le public de la générale et sur la critique. On en parlait comme on devait parler de « Qu'il mourût » après la première d'« Horace ». Chaque siècle a les « Qu'il mourût » qu'il mérite. « Je chie sur toi » est une réplique significative en ce qu'elle illustre une des tendances importantes du mouvement libérateur : le retour au gros mot, retour qui accuse la parenté entre notre époque et la civilisation bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Les pornos romantiques ne racontaient pas d'histoires fracassantes mais se conten-



Qu'il écrive ou qu'il joue lui-même une de ses pièces, Arrabal pose toujours culotte.

taient de décrire des postures et des aventures relativement simplettes en appelant les choses par leur nom vulgaire ou familial. Le frisson n'était que celui de l'audace verbale. C'est cela qui reflue sur nos scènes.

Qu'on excuse cette longue station au « Jardin des Délices », mais la pièce d'Arrabal est particulièrement représentative des aspects les plus récents du théâtre délivré. J'ai malheureusement raté la première partie, la plus subversive, car j'avais du « sommeil en retard » et je dormais pendant la scène où Jean-Claude Drouot accompagne l'Ave Maria en « pétant » (indication de l'auteur). Ce jeu de scène intéressant nous montre bien que nous nous trouvons au centre d'une représentation pilote. En effet, on peut percevoir un peu partout les signes avant-coureurs d'un retour au pet. C'est normal. Quand l'érotisme n'aura plus rien à dire, il faudra bien que la scatologie prenne la relève. Il y a un pétomane dans le « Satyricon » de

(9) « Le Jardin des Délices ».

Fellini. Il y a sur ce sujet trois pages définitives de Salvador Dalí. Il y a le succès international du livre sur le pétomane paru chez J.-J. Pauvert sous la signature de Jean Nohain. C'est, en un certain sens, une revanche nationale sur les points marqués par le théâtre délivré américain. Le pet est latin et n'a pas dit son dernier mot.

On nous dit qu'un pétomane serait impensable dans le contexte contemporain. Je n'en crois rien. Un pétomane, de nos jours, pèterait à bureaux fermés, pour la bonne raison qu'il serait, tout comme l'érotisme, une source intarissable de revenus. L'industrie nouvelle du disque aurait son mot à dire. Barclay lui signerait un contrat. Il se vendrait à plusieurs millions d'exemplaires, car son message se délivre dans une langue internationale. La pochette du disque — peut-être signée Roland Barthes — rassurerait notre bonne conscience, car le pétomane nous y serait présenté comme un phénomène social ressortissant à la mythologie contemporaine. D'autres y verraient une prise de position contestataire, l'instrument d'une remise en question de la société bourgeoise ; les marxistes orthodoxes pourraient y dénoncer le scandale de la rentabilité de la flatulence dans le contexte capitaliste. Certains penseurs, enfin, trouveraient là l'expression théâtralisée du stade anal, et l'analyse marcusienne y découvrirait une dimension nouvelle de l'homme où s'intégrerait la fonction éthique de son excrémentalité libératrice. Exagération ? A peine. C'est ainsi qu'on parle aujourd'hui.

## Musique suggestive

Faute de nous avoir donné le pétomane que nous attendons de lui (10), le disque s'est autorisé quelques pas dans les voies d'un érotisme anodin. Question de rentabilité toujours. Pour qu'un disque soit vendu, il faut qu'on l'entende, et pour qu'on l'entende, il faut qu'il passe sur les antennes. Son audace est donc conditionnée par un certain seuil de tolérance. La forme du disque dit érotique est à peu près invariable : une musique à intentions suggestives ponctuée de soupirs allant crescendo jusqu'à un paroxysme suivi de ce que les sexologues appellent la « phase de résolution ».

L'ORTF a fait beaucoup d'honneur à « Je t'aime, moi non plus » en interdisant ce texte où les voix sont écrasées par un accompagnement abusif qui ressemble à un brouillage. Quant à l'articulation de la jolie Jane Birkin, elle ne saurait mettre en danger la paix des chaumières. Dans le même style, en plus efficace, on trouve « Erotica », disque fait de gémissements sur fond de musique fonctionnelle, avec progression dramatique sans surprise, et « Supererotic » dont les faces comportent des titres sans équivoque : « Love me » et « Make love to me ». Ces formules sont imitées d'un vieux disque « John and Marsha », où le sujet était traité avec humour comme dans « Sur la plage » de Gérard Calvi.

Art Van Dam a enregistré également un « Crazy Horse Saloon » fait de soupirs suggestifs. Signalons, enfin, la tentative d'élaboration d'une musique érotique dans « La Femme » de Frank Pourcel et un disque amusant d'André Popp, « L'Homme Invisible », illustration sonore d'un viol.

On pourrait compléter cette liste à l'usage de ceux qui

(10) *Je me suis laissé dire qu'un enregistrement de musique petomane avait déjà été tenté, mais la tentative n'a pas eu de suite, car plusieurs exécutants y avaient participé et la supercherie était aisément décelable.*

## SANS CRIER GARE

**L**ORSQUE, à 17 h 40, au creux de l'après-midi paisible d'un samedi d'août, le présentateur d'Europe n° 1 lance sur les ondes, sans crier gare ni carré blanc, la chanson incantatoire de Gérard Pelatrat, « Sodomie, masturbation », l'auditeur de 1969 n'a plus qu'à se dire qu'il y a quelque chose de changé dans la société où il vit. S'il a mal entendu, Serge Gainsbourg, quelques minutes plus tard, dans « Je t'aime, moi non plus », le convaincra qu'il n'y a plus de domaine réservé de l'alcôve, que la démocratie sexuelle gagne la rue par les juke-boxes. Et que le péché originel commence sérieusement à passer de mode.

« L'invasion érotique »  
« L'Express », 7 septembre 1969

sont désireux d'élever le débat par le troisième des « Cinq Rechants pour chœur a cappella » d'Olivier Messiaen qui, à travers une transposition musicale, évoque la montée d'un orgasme. Sinon, l'érotisme dans le disque se limite à des airs qui se veulent libertins, comme les chansons Cu...rieuses (sic) interprétées par Philippe Nicaud, le côté « J'ai fait des bleus sur ta peau blanche » de certaines chansons d'Aznavor toutes chaudes de la moiteur des draps ou l'érotisme imagé de quelques couplets de Guy Béart subtilement imprégnés de souvenirs scolaires : « Chandernagor », et plus récemment la « Vénus mathématique », où l'imprécis au précis se joint :

*Chaque soir quel concert de râles  
Quand je frôlais son intégrale  
Elle me conduisait au ciel  
Par son calcul différentiel  
Et son ensemble matriciel...  
Nos caresses venaient en troupe  
Selon la théorie des groupes  
Pour réunir jambes et croupes.*

Déjà, dans les coulisses des Variétés, on nous parle, pour l'année en cours, d'un tour de chant présenté par une artiste aux seins nus. L'opération partirait du cabaret Don Camilo. Madame Maria Pacôme a, en quelque sorte, devancé le mouvement en gratifiant récemment son public d'une gorge de très belle tenue ma foi, à peine dissimulée sous la transparence d'un voile révélateur : la nouvelle vague ne laisse pas le choix des armes, il faut engager le combat sur son terrain.

## Le blanc ne passe pas

Il reste que la grande nouveauté de l'escalade érotique est la promotion du nu masculin. L'homme objet est la plus noble conquête du show-business. Désormais, les ogresses des premiers rangs, qui ont payé leur place comme les autres, ont droit à leur ration de chair fraîche, si tant est qu'elles y trouvent leur compte, car les feux de la rampe n'avantagent pas le nu masculin blanc. A côté des peaux noires, celles de nos jeunes gens ne font pas le poids. Alors que les enfants de Harlem se meuvent à l'aise dans cette libération corporelle, les nôtres ont l'air de faire la queue à la douche municipale. Sagement, pour la séquence attendue et décevante de nu intégral, le metteur en scène de « Hair » a confondu les uns et les autres dans une pénombre unificatrice.





Serge Gainsbourg et Jane Birkin : dans la chanson comme dans la vie, un couple qui n'a rien à cacher.

## Théâtre racoleur

Le danger que l'érotisme fait courir au spectacle n'est pas d'ordre moral, il est d'ordre artistique. Tant que les entrepreneurs seront certains de faire recette en exhibant des anatomies, ils ne se croiront pas tenus de prospecter les talents et de promouvoir les vraies audaces. L'ancien système était plus honnête : les Folies Bergère étaient les théâtres d'art des théâtres d'art. Les critiques d'aujourd'hui, obsédés par la hantise de se voir dépassés, ne gardent pas la tête froide. Ils renoncent à leur fonction, qui est de distinguer le vrai du faux et le bon du mauvais, au profit d'un seul critère : celui de l'actualité. Garder le vent avant tout !

Pour clarifier les choses, il serait souhaitable qu'il y eût

des critiques spécialisés dans l'érotisme comme d'autres le sont dans le music-hall ou l'opérette. On éviterait ainsi les confusions. Pour l'instant, seins, fesses et organes génitaux de tous sexes sont des tickets-primés qui invitent à fermer les yeux sur le contenu profond des œuvres. Or, le théâtre racoleur vit au détriment du bon théâtre. Lorsqu'une forme nouvelle cesse de devenir une audace pour devenir un procédé, il y a péril.

Où va l'érotisme ? Vraisemblablement à la saturation. Les camps de nudistes sont, dit-on, des machines à tuer le désir. L'exhibitionnisme généralisé qu'on baptise escalade érotique se détruira-t-il lui-même ? Si fascinantes et si sélectionnées que soient les chairs cultivées dans les serres du nouveau cinéma, leur accumulation finit par être d'une monotonie accablante. « La chair est triste, hélas, et j'ai vu tous les films... ».

Les enfants élevés à la phosphatine phallique au sein d'un paradis terrestre où l'on pratique la culture extensive du fruit défendu préparent une génération qui court le risque de se réveiller un jour blasée ; mais il est probable qu'elle réagira par ce réflexe défensif qu'on oublie toujours lorsqu'on se lance dans les vues prospectives : l'instinct de conservation. De toute façon, l'érotisme durera aussi longtemps qu'il fera recette et ses jardins sont en quelque sorte placés sous la sauvegarde du public.

Quant au mouvement « libérateur », on peut se permettre d'être sceptique. Il semble que les pouvoirs bourgeois tolèrent l'érotisme comme l'Eglise tolérât le bordel. C'est un exutoire commode pour les gouvernements. Les enragés ne s'y trompent pas qui reprochent à Wolinski d'avoir trahi le mouvement de Mai en montant l'amusant « Je ne pense qu'à ça », farce chansonniers d'esprit étudiant.

De « Hair », en France, il reste un spectacle brillant, chaud, peuplé, parfois surprenant, bien mis en scène, mais désamorcé. Par les portes de la liberté sexuelle s'engouffrent, aux Etats-Unis, d'autres libertés. « Hair » était une bombe nihiliste. S'en prendre au problème du Vietnam au cœur même du mal est une audace. En France, les attaques contre Nixon et le système américain perdent beaucoup de leur impact. Elles emboîtent le pas aux positions officielles et officieuses en honneur. Ce qui se dit sur la scène du Théâtre de la Porte Saint-Martin est à peu près ce qui se dit à la télévision. En ce sens, « Hair » est presque une œuvre UDR. Traduit, un tel théâtre ne peut garder son

## LE BON EXEMPLE !

« J'AI presque décidé de prendre un jeune amant : il n'aura pas plus de 25 ans. Et je suis décidée aussi à mettre de l'ordre dans ma vie.

« Peut-être convolerai-je à nouveau quand ma fille sera majeure ? Il est indispensable que je sois pour elle un bon exemple. Est-ce possible ? Je n'en sais rien, mais je veux essayer. »

*Déclaration de l'actrice Shelley Winters publiée dans « Cinérevue », 5 juin 1969*

impact que s'il est adapté et transposé. La prudente version française s'est, paraît-il, enrichie de quelques nus, mais il n'en reste pas moins que l'œuvre s'est désamorcée en traversant l'Atlantique.

Pendant ce temps, on amuse la galerie avec de faux problèmes de censure. La censure discute beaucoup et finit toujours par lâcher du lest sous la pression des événements : les gouvernements savent ce qu'ils font. Pendant qu'on pense à ça, on ne pense pas à autre chose : l'érotisme c'est finalement l'opium du peuple. Il fait couler de l'encre et occupe les chapelles littéraires. Au fond, c'est un merveilleux système de gouvernement, et toujours le même : les jeux du cirque ne font que changer d'aspect.

**Robert BEAUVAIS.**



Avis aux matous : ce cabaret strip-tease parisien affiche carrément la couleur...

## LE POINT DE VUE DE ANTOINE BLONDIN

# Je vous en prie : restez couverts

**J**E le confesse, en préambule, j'appartiens au Comité Aloïsia, du nom d'une courtisane légendaire et multivoque, vraisemblablement sortie tout armée de l'imagination également divine du Chevalier Andrea de Nerciat et parfois baptisée Luysa Sigea. Cette Académie, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, tient affectueusement ses assises, non pas sur les genoux de ses membres, mais à la Closerie des Lilas, non pas comme on dit maison close, mais sagesse, poésie, tradition.

Si le chiffre quarante est appelé sur ses délibérations, c'est pour dénombrer au plus serré l'âge du benjamin : on peut donc la croire raisonnable. Son propos est de décerner des prix d'érotisme.

C'est un signe des temps que nous ne comptons pas moins de sept rubriques où appliquer nos suffrages : la mode, la littérature, les arts graphiques, les spectacles plastiques, le cinéma, la photographie, la publicité. Au train où vont les choses, il ne m'étonnerait d'ailleurs pas que nous eussions bientôt à récompenser l'érotisme sportif, alimentaire ou religieux. On pourrait certes nous prendre pour de gratuits cochons, si l'on ne savait, depuis la Pleïade, qu'il n'y a pas d'« illustration » qui n'implique une « défense ».

On ne tire pas impunément de leurs travaux et de leurs habitudes des personnages aussi considérables sans qu'il y ait péril en quelque demeure. La nôtre est menacée, non certes par l'abus de la sexualité, comme je vous vois venir, mais par son usage ambiant.

Pour ma part, ces congrès danois, ces libertés à la noix, cette pornographie de plein-vent me soulèvent le cœur. De nostalgie. Je vois disparaître l'une des expressions les plus juteuses et les plus troublantes de la langue, qui disait « sous le manteau »... Quitte à me donner les gants d'un vieux baveux, je revois, dans une bibliothèque raffinée, au rayon baptisé « enfer », l'ouvrage chastement relié qui s'intitulait « Leurs pantalons » avec, en sous-titre, cette question vertigineuse : « Le portent-elles ouvert ou fermé ? ». Le pantalon sous le manteau, quelle fière époque !...

Cela dit, une paire de fesses demeurant, avec le

bon sens, la chose du monde la mieux partagée, j'en appelle précisément au bon sens des hommes d'âge : nous n'allons pas nous mettre sur le pied d'agiter nos grandes barbes sous prétexte que l'avenir nous montre son derrière. Songez seulement à la jubilation d'Henri IV qui s'exorbitait à la vue d'une cheville ; dites-vous que les grands carnassiers de l'Histoire ou plus simplement les notaires contemporains de Jules Verne tourneraient fous devant nos « grandes découvertes ». Trop découvertes à mon gré, mais nous y reviendrons.

Evidemment, on peut s'étonner avec les auteurs succulents de « Chaban-Delmas ou l'art d'être heureux en politique », que le Premier ministre couvre les débordements de la Semaine Sigma de Bordeaux, en lui octroyant 25 millions de subvention pour esquisser des bacchanales démagogiques sur les pavés des Chartrons. Mais constatons qu'en l'occurrence, le sexe, dans la mesure où il devient un instrument de provocation, peut beaucoup moins prétendre à sa libération, ainsi qu'on nous l'affirme, qu'à son embrièvement. Et le sexe engagé, ça ne peut, malgré tout, jamais aller bien loin.

C'est pourtant ici que les choses se gâtent, car enfin, avant de l'engager pour quelque combat que ce soit, il faut d'abord l'ériger en éthique, en graffiti ou en tout ce qu'on voudra. Or, à côté de tant de choses qui vont mieux encore en les disant, l'érotisme, me semble-t-il, va mieux en ne le disant pas. Son véritable diapason, c'est le secret.

\*

Qu'il puisse exister par le monde une société secrète de plusieurs millions d'être humains ne me gêne pas du tout. On dira qu'il y a là beaucoup d'hypocrisie. Et alors, où serait le vice ? A jouer culottes sur table, on supprime la confiance singulière, les bonheurs de la complicité, de nombreux duvets de l'existence, comme la mini-jupe, paradoxalement, supprime l'ivresse persistante du chercheur et de l'explorateur (même si, à la longue, il finit par s'attendre à ce qu'il va trouver, car il n'est pas sot).

A cet égard, il faudrait fusiller Mary Quant comme



criminelle de guerre (en dentelles) pour avoir méconnu que nos chienneries ne sont pas celles du chien de Pavlov et n'obéissent pas au réflexe conditionné par une profusion de cuisses abattues sur la rue. La maudite Anglaise a dynamité les arrières-boutiques de nos plaisirs qui sont les arrières-pensées de nos amours. C'est la fin des secrets d'alcôves partagés entre une cantatrice chaude et un poulet froid.

Pour un de mes amis, qu'on pourra accuser de manquer de hauteur de vues, un époux qui regarderait par le trou de la serrure sa femme en train de se déshabiller figurerait assez bien le parangon de l'érotisme. Que celui-ci, Nathanaël, soit dans ton regard, non dans la chose regardée !...

Il est évident qu'aujourd'hui, le regard ne sait plus où se poser.

Nous avons vécu longtemps dans le mythe de la femme-enfant qui nous tenait dans ses filets jusqu'à l'extinction des feux, petite créature minaudière, confite en grâces exsangues ou dodues, qu'il fallait déchiffrer, défricher. La jeune personne de l'heure présente lui a substitué celui de l'enfant-femme, beaucoup moins redoutable et moins irrésistible parce que moins retenue. L'esprit de conquête s'atrophie à son commerce. On ne demande pas la lune quand elle est à portée de la main. Au sortir de l'école, du bureau, de l'usine ou de chez ses parents, elle retrouve ses faux-cils qu'elle a laissés sous le paillasson, se colle du vert autour des yeux dans l'escalier, du rouge sur la bouche du métro, raccourcit son cotillon d'un tour de hanches pour en faire une sorte de tutu, et fonce dans la vie la jambe la première. Certaines se présentent même carrément par le siège, comme disent les sages-femmes. Quand il m'arrive d'en voir déambuler ainsi, par paquets de dix, à travers le quartier commerçant de Buci, où nous avons les plus beaux gigots de Paris, et qu'elles s'agglutinent à de farouches non-voleurs, totalement

dépourvus du sens de la propriété, en vertu d'un droit au sabbat, chèrement acquis paraît-il, je me répète avec Paul Morand en 1925 que « l'amour est devenu une chose si ennuyeuse qu'il faut se mettre à plusieurs pour en venir à bout ».

Ennuyeuse, pourquoi pas ? Dans le très remarquable « Mademoiselle Age Tendre », le magazine des jeunes de quinze ans, ou plutôt leur « Journal des Ebats », la rubrique sexualité a maintenant colonnes ouvertes. On y proposait, l'autre jour, un atlas des régions érogènes chez le partenaire, étrange carte du Tendre à l'usage des surprise-parties (Méfiez-vous des fillettes !).

Avec ce genre d'innovation, nous verrons sans doute disparaître, à jamais cette fois, la charmante coutume qui voulait que les jeunes hommes fussent déniaisés par les meilleures amies de leurs mères. On verrait plutôt, paraît-il, les vieux pères dégourdis par les meilleures amies de leurs filles. Ce qui tendrait à prouver qu'elles ne trouvent pas fatalement ce qu'est en droit d'attendre une demoiselle qui s'est fait déniaiser par l'idiot du village. C'est qu'ils nous priveraient de libido, qu'ils nous supprimeraient Freud par-dessus le marché, sacrebleu !

Dans un numéro d'anticipation, « France-Soir », oubliant simplement qu'on ne le lira probablement plus en l'an 2000, annonce comme l'une des plus grandes conquêtes de l'époque, qu'on y vivra à poil, autant dire à l'état d'innocence.

Voilà ce que nous reprochons à celle-ci : contrairement aux apparences, c'est précisément une innocence voisine de l'imbécillité.

Comme disent nos bouchers de Buci : « Pendant les chaleurs, mettez la viande à l'intérieur ».

Et, comme disait Le Troquer, avant de fermer les maisons closes : « Pour le reste, on remettra ça à Butard ».

**Antoine BLONDIN.**



Dessin de Tetsu paru dans l'album « Erotikon ».

## II. - LE SEXE SCANDINAVE

# LES ÉTONNEMENTS D'UN FRANÇAIS AU DANEMARK

par Jean JAUSSEIN



Un modèle « en situation » présente l'affiche officielle de la « Foire du Sexe » qui s'est tenue à Copenhague.

Depuis quelques mois, l'escalade sexuelle scandinave fait l'objet de très sérieuses études psychologiques, philosophiques, sociologiques, socio-politiques. Des penseurs l'ont mise en équations ; des révolutionnaires l'ont mise en manifestes. Mais, dans tout cela, où est le naturel ? On analyse, mais on ne s'étonne même plus.

Peintre de vocation, romancier de surcroît (L'Oiseau de France) Jean Jaussein a découvert le Danemark comme le Persan découvrait Paris. La surprise se lit encore sous sa plume. C'est ce qui fait tout l'intérêt de sa « lettre danoise ».

QUAND un touriste arrive à Copenhague, on lui montre d'abord le « Stroget ». Pour les amateurs de lèche-vitrine c'est le paradis : à peu près trois kilomètres de boutiques dans une rue sans voitures. On peut y contempler la plus belle argenterie du monde, la porcelaine la plus riche et aussi la plus chère, des meubles modernes qui ne se démodent pas, des objets de bon goût, des céramiques extraordinaires et des cristaux de qualité. Les femmes regardent les belles fourrures et les hommes les jolies femmes. Il y en a tellement qu'un Latin normalement constitué risque d'attraper un torticolis à force de se retourner. Pour ma part, je n'avais jamais vu autant de jeunes beautés à la fois... A croire que les vilaines n'avaient pas le droit de sortir.

Quand aux mâles danois — pas mal non plus de leur personne, il faut bien le dire — ils passent, totalement indifférents, au milieu de ces créatures de rêve. La saturation, sans doute ?

Je les comprends d'autant mieux qu'ayant eu dans la vie non seulement la passion de faire la cour aux jolies filles, mais aussi celle de taquiner le gardon, lorsqu'il m'est arrivé de pêcher sur la côte ouest du Mexique, j'ai tellement pris de poissons qu'au bout de quarante-huit heures j'ai balancé définitivement mon attirail dans le Pacifique et me suis mis à boire de la tequila pour me consoler. Ce qui expliquerait peut-être aussi la tendance qu'ont les hommes scandinaves à s'envoyer des verres de schnaps à tout bout de champ...

Mais revenons aux belles Danoises. Les soirs d'été dans les jardins du Tivoli, c'est une véritable volière. On ne sait plus où donner des yeux. Je ne suis certainement pas con-



Devant les portes de la « Foire du Sexe » un public essentiellement masculin fait la queue sans manifester la moindre émotion.

tre la mini-jupe, mais à condition que le viol ne soit plus considéré comme un crime. Or, celles de là-bas sont mini-mini-mini et dévoilent outrageusement les cuisses des demoiselles qui flânent en caquetant le long des lacs artificiels ; mais lorsque celles-ci sont assises, les jambes haut-croisées, aux terrasses des cafés de ce Mini-Eden, les mini-jupes en question ne cachent plus rien du tout.

Cependant, les statistiques révèlent que, depuis quelques années, le nombre des agressions sexuelles au Danemark a diminué dans les mêmes proportions que la longueur des vêtements féminins, c'est-à-dire qu'il n'y en a pratiquement plus. Pourquoi ? Sans doute parce que le cochon qui dort chez les anciens Vikings a le sommeil plus lourd que chez nous ! Il n'en reste pas moins vrai que les provocations de la mode actuelle auraient pu en tirer plus d'un de sa torpeur. S'il n'en est rien c'est que, grâce à la liberté des mœurs bien connue en Scandinavie, les satyres du pays en ont déjà vu d'autres... y compris la nurse de Vladimir d'Ormesson qui se baignait sans maillot, n'ayant, paraît-il, « rien de laid à cacher »... (cela n'est pas d'hier). De toute façon, le législateur avisé a cru bon d'ouvrir une nouvelle soupape de sûreté : la vente libre de la pornographie.

## Une vieille dame austère

C'est sur une petite plage du nord de Seeland, la grande île où se trouve Copenhague, que j'eus la révélation de cette industrie très particulière.

J'avais eu l'envie de peindre un de ces paysages typiques où l'on a l'impression de se promener dans un tableau de Jongkind. Pour être plus à l'aise sur le sable, j'allai m'ache-

ter une paire d'espadrilles dans une petite boutique où l'on trouve de tout, comme sur toutes les plages des pays civilisés. Celle-là était tenue par une vieille dame à l'aspect austère, engoncée dans une maxi-robe noire attachée sous le cou par un ruban de couleur mauve. On l'imaginait très bien jouant de l'harmonium, et ce devait être elle, d'ailleurs, que j'entendais, le dimanche matin, chanter les louanges du Seigneur d'une voix aigrelette dans la petite église luthérienne derrière laquelle j'allais faire ma moisson de giroles.

Lorsque j'ouvris la porte, elle était en train de vendre un pull-over à une jeune femme rousse, dont le pantalon de plage craquait presque sous la poussée d'un séant généreux, tandis qu'une blondinette, vêtue d'un bikini timbre poste, fouillait dans un carton d'écharpes bariolées. Pour ne pas avoir trop l'air d'être fasciné par ces filles des farouches conquérants de ma Normandie natale — et Thor sait combien je l'étais ! — je me tournai modestement, et feignis de jeter un regard attendri sur une petite fille à longues nattes qui manœuvrait un tourniquet garni de toutes sortes de magazines. Justement ses petits yeux bleus inexpressifs venaient de se fixer sur la couverture d'une revue en couleurs où une dame à la chevelure platinée, vêtue de ses seuls charmes, était agenouillée devant un monsieur dans la même tenue, mais du plus beau noir. Il s'agissait, en effet, d'un Apollon africain qui roulait des yeux blancs sous l'effet d'une émotion que je ne puis décrire mais qui apparaissait en gros plan, ou plutôt, si vous le permettez, en gros volume !

La fillette, imperturbable, continuait de manœuvrer le tourniquet de son doigt frêle, faisant apparaître la photo





A l'intérieur, le spectacle est permanent : un orchestre de filles « topless » (sans soutiens-gorge) est chargé de créer l'ambiance.

de deux dames blanches et d'un noir, puis de deux noires et d'une blanche, comme au solfège. J'eus droit à toute une symphonie de sexes et de fesses en couleurs naturelles, jusqu'au moment où, ayant enfin trouvé l'objet de ses recherches, la gamine s'empara d'un hebdomadaire illustré pour enfants, une sorte de « Tintin » local, déposa quelques pièces de monnaie sur le comptoir, et disparut vers la mer en sautant à cloche-pied.

Très intrigué par ma découverte, je m'approchai à mon tour du tourniquet et devins alors si occupé à contempler les fameuses revues que je ne m'aperçus pas du départ des deux autres clientes.

— Vous désirez une revue porno ? me demanda aimablement la vieille dame à l'allure de chaisière.

Je sursautai, comme pris en faute par le prof' au temps du lycée, lorsque je m'excitais à regarder des catalogues de lingerie féminine sous mon pupitre, et je bredouillai un « Ja ! Ja ! » tout timide. Comprenant que j'étais étranger, la marchande m'expliqua avec un sourire complice que ces magazines qui semblaient m'intéresser n'étaient que du tout-venant et que, pour un Monsieur tel que moi, elle avait quelque chose de plus artistique et, en même temps, de « plus avancé ». Elle me sortit aussitôt de derrière sa caisse tout un paquet de brochures et attendit que j'aie fait mon choix. Je n'essayai pas de savoir si ces revues étaient plus osées que les autres mais je remarquai qu'elles étaient plus chères : 20 couronnes au lieu de 15 (15 francs au lieu de 10 de notre monnaie). De toute façon, j'étais trop gêné pour discuter ; je pris la première de la pile et m'en allai en la cachant sous ma veste, ayant complètement oublié que j'étais entré là pour acheter des espadrilles.

## Trente deux positions

De retour à Copenhague, je n'étais pas au bout de mes étonnements. A la vitrine d'un élégant magasin de souvenirs, au beau milieu du « Stroget », je découvris un jeu de cartes dont la première, exposée aux yeux des badauds, représentait une femme étendue sur un lit, système pileux bien en évidence, tandis qu'un monsieur qui s'apprêtait apparemment à la rejoindre venait de retirer son caleçon. Le vendeur m'expliqua que cette carte était la trente-troisième, une sorte de joker en somme, mais que les trente-deux autres étaient l'illustration des célèbres positions. Dans ma confusion, j'oubliai de demander si ce jeu se jouait en famille, le dimanche après-midi, comme la manille ou la belote, ou s'il se pratiquait tout seul, à la manière des réussites.

Plus tard, je m'aperçus que tous les kiosques à journaux de la ville vendaient des revues porno, placées bien en évidence à l'étalage. Certains kiosques sont même spécialisés et ne vendent que cela, très fréquentés, dit-on, par les Allemands et... les Français. L'un d'eux, situé près de la gare, se trouve à l'entrée d'un grand cinéma où l'on ne joue que des films érotiques. Si bien que si l'on doit faire la queue en attendant la prochaine séance, on peut toujours se procurer sa petite revue, histoire de se mettre en condition.

Dans ces salles de cinéma, les films, bien que vingt-cinq fois plus osés que ceux que l'on peut voir en France, sont encore très anodins à côté de ceux que l'on projette dans des clubs privés réservés à une élite, car l'inscription y coûte relativement cher : environ cent mille anciens francs

par an. Après tout, les actions de chasse ou de pêche, en France, ne sont pas données non plus ; sans compter qu'il y a des mois de fermeture, tandis qu'avec votre carte de membre du Club, vous pouvez vous distraire gentiment toute l'année. La séance comporte toujours deux grands films, avec, entre les deux, une attraction donnée par des acteurs en chair et en os.

## LE «SEXE PLUS ULTRA»

UN signe manifeste de la vague érotique qui submerge actuellement la Suède est le film « *Kärlekens Spraak* » (Le langage de l'amour), présenté ces dernières semaines dans quatre des plus importants cinémas de Stockholm, dont l'un, le plus grand la ville, situé sur l'avenue principale, équivalente de nos Champs-Élysées.

Pour la première fois, des acteurs entièrement nus se livrent aux rapports sexuels dans toutes les postures et techniques courantes. Sur une heure et demie de spectacle, un bon tiers est consacré uniquement aux scènes d'accouplement. Les séquences sont entrecoupées par les explications de deux médecins suédois très connus, auxquels se sont joints deux psychologues. Les commentateurs exposent le but de chaque technique sexuelle et la manière de la mettre en œuvre. Pour beaucoup de spectateurs, ces explications sont accessoires ; ils sont venus pour l'action et non pour ce qu'ils considèrent comme des digressions oiseuses.

Les présentateurs du spectacle se font d'ailleurs si peu d'illusions que les photographies présentées à l'entrée pour allécher le public sont presque toutes des gros plans sexuels. Les interventions des spécialistes ne sont que l'alibi médical qui sert à faire passer une pornographie percutante.

Les visages des acteurs ne sont pas masqués et semblent sans importance tant la caméra s'attarde sur leurs organes reproducteurs. A peine une courte séquence sentimentale précède-t-elle l'action brute. L'acte sexuel est représenté dans toute sa cruidité et dans ses moindres détails grâce à des vues simultanées prises sous différents angles. Les réalisateurs, dans un souci de réalisme absolu, ont même utilisé des lubrifiants artificiels pour faire luire les muqueuses à la manière dont les premiers cinéastes usaient de glycérine pour simuler les larmes.

Le crescendo sexuel et le galop final sont soigneusement reproduits. Rien n'est épargné aux spectateurs, pas même le rapport entre lesbiennes. Toutes les postures sont soigneusement exposées. Au baiser sur la bouche des films ordinaires, on a substitué les applications bucco-génitales. Des hommes de tout poil, filmés de très près, se livrent longuement à cet exercice désigné chez nous par un nombre de deux chiffres.

L'auto-satisfaction féminine est également décrite avec ses spasmes et ses gémissements. Un vibro-masseur est même exhibé par le principal commentateur du film. Dans un souci de réalisme exhaustif, les cinéastes ont utilisé quatre actrices, afin de mieux présenter les principaux types d'anatomie génitale externe.

Ce nouveau genre de cinéma suédois est au rapport sexuel ce que le film « *Helga* », largement diffusé en France, était à l'accouchement. Rien n'est dissimulé et la conjonction génitale dure à l'écran ce qu'elle dure dans la vie. Quant à la procréation, il n'en est guère question que pour apprendre les moyens de l'éviter !

« *Kärlekens Spraak* », selon les explications de différents spécialistes suédois, vise à l'éducation sexuelle effective des populations scandinaves ; il est destiné à parachever celle, toute théorique, donnée à l'école. Le film a même été proposé à l'usage scolaire en fin d'études sexuelles !

G. V.

J'ai d'ailleurs lu dans un journal local que le recrutement de ces acteurs était assez difficile, car, pour la bien-séance, les organisateurs préférèrent engager des couples mariés ; mais comme le spectacle comporte généralement trois partenaires, cela pose certains problèmes moraux... d'autant plus qu'il ne faut absolument pas que les exécutants masculins soient pris par le trac au dernier moment !

A ce propos, il paraît qu'à la fameuse Foire du Sexe qui s'est tenue dernièrement à Copenhague et dont toute la presse mondiale a parlé, le clou de la fête se trouvait dans un stand où un athlète grec s'offrait à l'admiration du public, de deux heures de l'après-midi à huit heures du soir, en état d'érection permanente. « Faut l'faire ! », comme dit l'homme de la rue.

Vous dirai-je encore qu'il y a une rue entière de Copenhague où l'on ne trouve que des boutiques de pornographie, sans compter un vaste supermarket du sexe situé sur une île vers laquelle on accourt de partout.

Mais à côté des magnats de cette florissante industrie, il y a les gagne-petit, les obscurs, les sans-grade, les revendeurs de livres ou de revues qui ont déjà servi. J'ai connu un étudiant malin qui, pour subvenir à ses besoins, avait installé dans les rues des distributeurs automatiques de revues porno de « deuxième main ». Il les garnissait le soir et ramassait la monnaie le lendemain matin. Ses affaires étaient florissantes, car il y a toujours des timides et des complexés qui viennent subrepticement la nuit, avec leur pièce de monnaie, pour s'offrir ce qu'ils continuent à considérer comme un honteux dérivatif.

Finalement, tout le monde y trouve son compte, même la morale, puisque les tribunaux ont, de moins en moins de crimes sexuels à juger.

## Une baignoire agitée

De même qu'au seizième siècle, la syphilis s'appelait le mal français en Italie et le mal napolitain en France, de même que Français et Anglais se renvoient par-dessus la Manche le parrainage de certaines petites pelures caoutchoutées, les Danoises prétendent que les modèles qui s'exposent dans les revues porno sont Suédoises et vice-versa. Allez savoir la vérité !

En tout cas, c'est à Aarhus, la deuxième ville du Danemark, qu'il m'a été donné de visiter une extraordinaire exposition d'art érotique, organisée par un couple suédois. La publicité passée dans le journal local m'avait sauté aux yeux. C'était la reproduction d'une gravure française du XIX<sup>e</sup> siècle intitulée « *Diableries* » : assis devant une table dont les pieds Louis XV encadrent le « vif » du sujet, un professeur méphistophélique donne une leçon à une jeune personne du genre « petite fille modèle », qui écrit de la main gauche, ce qui arrange bien les choses, car sa main droite est occupée sous la table, son bras croisant celui du professeur en train de lui dispenser de brûlantes caresses. Aucun détail ne manque... Au premier plan, batifolant sur le sol, deux petits diabolos cornus semblent beaucoup se réjouir du spectacle.

Je vois d'ici la tête des lecteurs de *Paris-Normandie* ou du *Progrès de Lyon* découvrant dans leur quotidien une gravure de ce genre.

Le lendemain, je me rendis au Aarhus Kunstmuseum, un musée tout neuf, comme je n'en connais pas en France, et où depuis quelques jours défilaient des milliers de familles — il y eut jusqu'à plus de cinq mille entrées quotidiennes. L'exposition occupait les deux derniers étages du bâtiment et, pour s'y rendre, il n'y avait qu'à suivre des



Un stand à la « Foire du Sexe » : du martinet au collier d'esclave, toute la panoplie du Divin Marquis.

flèches de bois peint en forme de phallus. Avant de pénétrer dans les salles où étaient rassemblées des milliers de peintures, gravures, dessins et sculptures érotiques, les visiteurs pouvaient admirer d'étranges fruits suspendus aux branches des arbustes qui décoraient l'escalier monumental : il s'agissait, bien entendu, de sexes masculins très joliment moulés. Après avoir contemplé une « construction » représentant un immense vagin entouré de fourrure, en haut duquel émergeait la photographie d'un grand garçon blond, on pénétrait dans la première pièce. Au milieu de celle-ci, une baignoire de velours marron, installée sur un socle de velours noir, était garnie à l'intérieur d'une dizaine de phallus de velours vert qui s'agitaient en cadence dès que l'on branchait une prise de courant.

— Fais-les encore marcher, disait un petit garçon à sa maman...

La plupart des sculptures exposées étaient d'ailleurs des phallus très figuratifs. Sur la couverture du catalogue, on pouvait voir la photo des organisateurs, un couple suédois très détendu, les Kronhausen, posant à côté d'un phallus de pierre polie appelé « Go-Shintai », rarement vendu, nous dit le texte, car il est un « sacred object »... Un sacré objet, en effet :

Les peintres français étaient à l'honneur : Picasso avec de très beaux dessins, Chagall, Bernard Buffet qui avait envoyé un tableau monumental composé de trente-deux taches de couleur — toujours ce nombre fatidique — parmi lesquelles deux personnages rectilignes jouaient l'éternel

jeu de l'amour. Il y avait aussi un horrible dessin de Dubuffet montrant un couple grotesque dans des exercices d'interpénétration, auprès duquel le dernier des graffiti obscènes qui fleurissent dans les toilettes de gare aurait fait figure de Raphaël. André Masson, quant à lui, avait représenté une petite dame fort occupée avec un cheval. Tout simplement !

Il faudrait encore citer un tableau prêté par le musée de Malmö, œuvre d'un artiste suédois contemporain et qui mettait en scène des phallus lançant des geysers et voguant sur un océan de spermatozoïdes où surnageait, au premier plan, une paire de seins volumineux. Pour du défoulement, c'était du défoulement !

Beaucoup d'œuvres américaines également ; entre autres, des aquarelles réalistes, exécutées par un schizophrène condamné à la prison perpétuelle pour viol et meurtre.

Un humoriste avait même présenté les plans d'une ingénieuse machine de son invention : il s'agissait d'une grande roue garnie sur sa jante de langues de caoutchouc et que maniait un adolescent nu installé devant elle, les jambes écartées et la tête renversée. C'est devant cette œuvre que j'ai vu s'esquisser les premiers sourires car, d'une façon générale, les visiteurs autochtones gardaient le plus grand sérieux, comme s'ils étaient venus là pour se livrer à des recherches psychologiques, sexologiques, sociologiques ou je ne sais quoi.

Quant aux enfants, ils paraissaient complètement indifférents. Une petite fille d'une dizaine d'années qui avait



commencé par suivre la visite avec sa famille en montrant un intérêt poli, abandonna soudain les siens en déclarant à sa jeune sœur : « Après tout, c'est toujours la même chose ! ». Dans une autre salle des garnements jouaient à cache-cache derrière des sexes monumentaux et il fallut même se fâcher avec un alpiniste de 4 ans qui avait entrepris l'ascension d'un phallus géant...

A propos d'emblèmes phalliques, il faut que je vous fasse part de la surprise que j'ai eue en rendant visite à un célèbre avocat de Copenhague, qui est aussi un ami. Son bureau est situé en plein centre de la ville, dans une maison ancienne, au bord d'un des canaux qui font le charme de cette vieille cité de marins. La première chose que je vis, lorsque je fus introduit dans son cabinet personnel, c'est, à la place d'honneur, derrière sa table de travail, un grand tableau représentant trois phallus verdâtres, dressés tels des canons monstrueux sur fond de paysage apocalyptique.

Evidemment, on imagine mal une œuvre de la sorte décorant le bureau d'un maître du barreau parisien.

## Les bijoux indiscrets

Je ne voudrais pas terminer ce récit de mes étonnements sans dire un mot de la grande presse danoise.

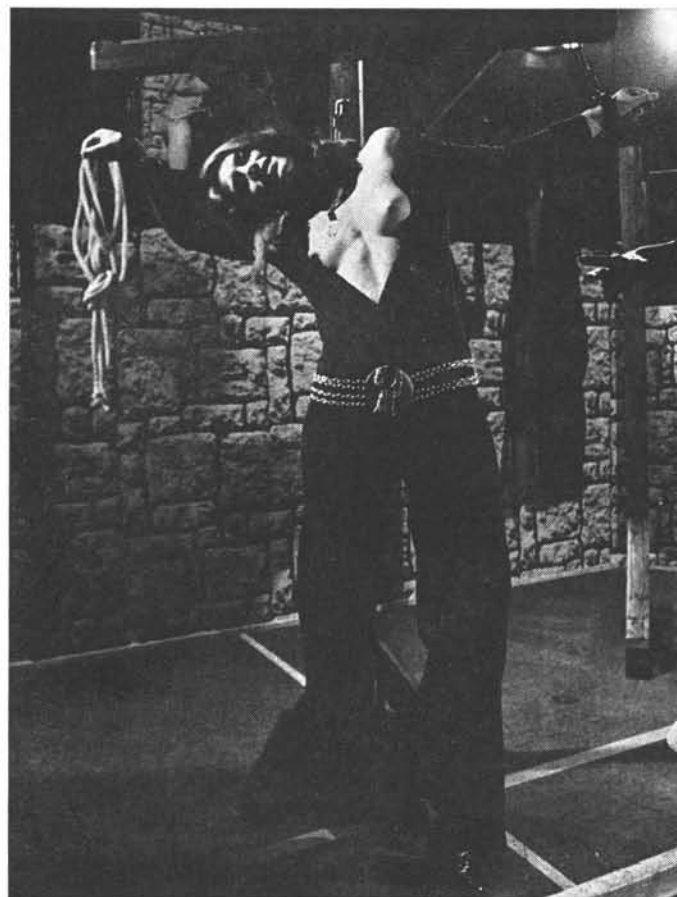
J'ai justement sur mon bureau un journal du soir : la *Ekstra Bladet*. Partageant la première page avec la princesse Benedikte, une fille blonde, la poitrine nue, présente la nouvelle mode : « Sexe et bijouterie ». Entre ses seins, une breloque suspendue à un collier représente des personnages en train de faire l'amour. On retrouve la même jeune personne à l'intérieur du journal : elle montre une sorte de porte-clef au bout duquel pendent deux petits personnages pourvus l'un des attributs masculins, l'autre des organes féminins. Le jeu consiste à les faire pénétrer l'un dans l'autre à la façon d'un bilboquet. Sur une troisième photo on peut voir un petit phallus ailé reposant tendrement sur la gorge de la demoiselle. Jamais Cupidon n'avait été autant réduit à l'essentiel !

Je ne parle pas des autres pages du journal où l'on trouve quelques photos de nus ; nous y sommes déjà habitués dans les journaux français les plus respectables, avec cette différence que les modèles danois ne sont jamais atteints de... calvitie. Mais à la page vingt, je remarque un garçon et une fille qui se livrent à une étrange gymnastique. Le titre indique qu'il s'agit d'« Exercices sexuels qui peuvent sauver les mariages »...

Un autre journal, le *Politiken*, un des deux plus importants quotidiens du matin, consacre une page entière à la publicité pornographique. Il serait fastidieux d'énumérer les titres affriolants que les firmes « Sperma », « Pus-sicat », « Sexlektion », etc., proposent à la salacité des lecteurs. Je relèverai toutefois une annonce vantant, dessin à l'appui, les mérites des vibromasseurs. On vous propose un modèle en deux couleurs, un modèle à trois vitesses (on ne précise pas s'il y a une marche arrière ou si la première est synchronisée), un modèle moyen, un géant et, pour finir, un tout mignard qui se nomme « Mini Pop »... Cela se passe de commentaires.

Beaucoup d'annonces aussi de couples — généralement cultivés — désirant rencontrer un autre couple pour le week-end, sans doute en vue d'aller admirer la petite Sirène.

Au milieu du journal, un article s'intitule : « Grupsex og Moral Problemer » Il n'est pas besoin de connaître



A la « Foire du Sexe » les vues fixes alternent avec les tableaux vivants. Mais seul le gibet est à vendre.

le danois pour traduire : le reporter expose après enquête les problèmes moraux que soulève la vie en commun de six jeunes couples. Ceux-là sont des ouvriers, des étudiants et des fonctionnaires qui partagent tout, y compris les femmes. L'un des membres de ce « Kiboutz » d'un nouveau genre explique gravement que la communauté n'est pas assez riche pour s'offrir une salle de récréation, mais qu'ils ont aménagé l'escalier pour leurs contacts sexuels de groupe, avec des coussins, des tapis, des chandeliers et même des étagères pour hebdomadaires illustrés.

✱

Voilà. J'ai essayé de vous raconter mes étonnements. Maintenant, il ne faudrait pas me demander d'analyser le comportement actuel des Danois. Je ne suis pas un psychologue.

Faut-il parler d'une réaction contre le puritanisme, comme en Angleterre ? Je ne le crois pas, car, à l'époque victorienne, les grands-mères danoises connaissaient déjà le nudisme intégral.

Comment se fait-il alors que ces protestants fanatiques, qui ont été les derniers en Europe à brûler des sorcières, en soient arrivés à une telle licence ? L'explication pour laquelle je pencherais le plus est que ces gens-là sont restés des païens ; leurs aïeux étaient les plus solides et les plus cruels des Scandinaves ; leurs descendants sont demeurés des forces de la nature, des rocs, des monolithes sur lesquels le fragile vernis du christianisme s'est écaillé plus vite qu'ailleurs.

**Jean JAUSSEIN.**

## LE POINT DE VUE DE HENRY MULLER

# Il y a vraiment de quoi pleurer de dépit

« **L**a chose la plus commune, dès qu'on nous la cache, devient un délice ». C'est Oscar Wilde qui a écrit cela dans « Le portrait de Dorian Gray ». A l'inverse : la chose la plus commune, dès qu'on ne nous la cache plus, devient banale. Or, le corps humain est la chose la plus commune depuis Adam. Seulement il était d'usage d'en cacher certaines parties. Ce temps-là est révolu : on montre tout, on dit tout. Les âmes ont peut-être encore leurs secrets, les anatomies n'ont certainement plus leur mystère.

J'ai vécu un temps où l'on disait d'une personne du sexe : elle est bien ou mal faite ; à la rigueur : elle est bien ou mal tournée. Aujourd'hui — pourquoi se gêner ? — on observe : elle a les fesses trop basses, ou : elle a pris un bain de pied dans un cor de chasse (jambes arquées).

J'ai vécu un temps où l'on ne faisait allusion qu'en termes voilés à ce que Jarry nommait « les parties basses de la bête ». Les seins c'était : la poitrine ; les fesses : le bas des reins (à la rigueur : le derrière, mais entre intimes). On ne parlait jamais du reste (à la rigueur du ventre, et encore ma mère fronçait les sourcils).

En classe de sixième au lycée Janson, un collègue averti jugeait bon de ne pas laisser dans l'ignorance ses camarades et passait en cachette des croquis détaillés de certains aspects du corps féminin avec la mention : « Soyez renseignés, messieurs. Faites passer. Merci ». Le même, décidément très au courant, nous prévenait aussi : « Edmond sait comment on fait les enfants. Il le dira à quatre heures. Faites passer. Merci ». Tout cela est inconcevable de nos jours où les marchands de gaines et de soutiens-gorge ont choisi comme allié l'érotisme, où les marchands de sexualité apprennent aux moins de six ans dans des livres à eux destinés — nous en avons eu un exemple récent à la TV — le cheminement de la semence masculine dans les organes de la femme.

Quand je pense à ce qu'il nous a fallu de confidences arrachées, de lectures en cachette, de coups d'œil par les trous de serrure pour détenir des parcelles de vérité, il y a vraiment de quoi pleurer de dépit.

Evidemment, nous vivons le temps de la vitesse, et même quand on est un sexagénaire avancé comme moi, il ne s'agit pas de ralentir, dût-on parfois s'es-souffler, mais de suivre le train. Je trouve donc tout naturel — ou du moins je feins de trouver — d'être submergé par ce que l'on nomme la vague de sexualité. Je la juge un peu étouffante, c'est tout.

Mais je pense aussi qu'il ne faut plus que l'on s'attarde à savoir comment se présente un corps féminin ou un nouveau-né sortant du sein de sa mère ; j'estime que l'on doit être instruit le plus vite possible sur ces choses. Et naturellement sur tout le reste, c'est-à-dire pas seulement sur l'acte physique de l'amour — balivernes ! — mais sur les jeux de l'amour. Je ne serais pas du tout choqué si l'on me disait que Kraft Ebbing est au programme de la seconde et qu'on y lit Sade dans le texte. Le lesbianisme et la pédérastie, la flagellation et les par-touses, les travestis et les diverses formes d'exhibitionnisme doivent être monnaie courante et, sinon pratiqués, du moins connus. Qu'ils deviennent « la chose la plus commune et la moins cachée », car alors ils se perdront dans les sables.

\*

J'ai lu sous la plume d'un journaliste sérieux que, se promenant à la récente Foire du Sexe au Danemark, il avait constaté la totale indifférence des visiteurs ; ils ne feuilletaient même plus les ouvrages aux titres évocateurs du genre de « L'infirmière experte » ou de « La maison de la luxure » et ne regardaient plus les panneaux où s'étaient des corps enchevêtrés et des visages convulsés par le plaisir. Il ne se trompait pas celui qui écrivit (La Motte Houdar) que l'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Alors, il ne reste plus qu'à attendre. Toutes les vagues finissent par mourir sur les rivages. Celle de la sexualité connaîtra le sort des autres. Déjà les mites, pour lesquelles Marcel Achard manifestait naguère, dans un discours académique, de la compassion, n'ont plus à redouter la famine : les manteaux s'allongent, les jupes et les robes aussi. Les jeux de devinettes vont recommencer. Et le temps est proche où les directeurs de maisons de publicité

annonceront à leurs collaborateurs : « Messieurs, la sexualité et l'érotisme ne paient plus. Il faut trouver autre chose ».

Qui sait ? On reverra peut-être l'époque où les collégiens laissaient tomber leur porte-plume au passage de la maîtresse d'anglais pour regarder ce qui se passait sous ses jupes, manœuvre tout à fait inutile de nos jours. Celle où les messieurs d'un certain âge suivaient dans les avenues les jolies créatures en fixant leurs chevilles ; celle où une des épouses de Sacha Guitry demandait au Maître comment il trouvait sa robe, celui-ci répondit : « Enlève-la, tu vas voir ».

Aujourd'hui elle n'aurait qu'à la soulever, et encore à peine !

Et reviendra aussi le temps où l'on pourra dire à un ami : « Raconte-la moi » en parlant d'une jolie créature qui a été sa maîtresse et dont on rêve de faire la sienne. Celui où Henri Mondor voyant passer une élégante, observait : « Elle s'habille bien », et s'entendait répondre par un ami à ses côtés : « Et vite ! ».

Aujourd'hui elle n'y aurait aucun mérite n'ayant rien à enlever.

Je ne sais si ce sera le bon temps et ne m'en soucie guère. Ce sera un autre temps.

« Tout ce qui est atteint est détruit », a écrit

Montherlant en une formule fulgurante. Elle vaut aussi pour la sexualité que le chansonnier René Dorin appelait drôlement : « Le jeu millénaire du montre-moi le tien, je te ferai voir le mien ». Celle-ci a ses limites, ses frontières. On a voulu les atteindre ; maintenant on y est et l'on s'aperçoit qu'il n'y a rien après et qu'une orgie tous les soirs c'est à peu près aussi ennuyeux que de se raser chaque matin.

Après la Libération, les « bouquins cochons », comme disaient nos pères, étaient rares, difficiles à trouver, interdits. La censure, depuis qu'un général n'est plus au pouvoir, paraît avoir assoupli ses règles. Dans les drugstores de Paris il n'est pas besoin de chercher longtemps pour trouver leur rayon. Une fort jolie dame, qui a choisi d'être éditeur, s'en est fait une spécialité et y trouve sûrement des avantages commerciaux. Mais qu'elle se hâte, car, d'une part, elle va avoir des concurrents, et, de l'autre, la satiété viendra vite. Il est vrai qu'elle pourra toujours rééditer les Evangiles...

Je m'aperçois que je n'ai pas parlé du tout de l'amour dans lequel, bien sûr, la sexualité joue son rôle. Seulement c'est un rôle d'indispensable figurant. Pas plus, ni moins. Et les vrais amoureux ont appris, apprendront ou apprendront que l'on ne possède que l'imaginaire.

**Henry MULLER.**



— Une autre position, qui procure beaucoup de plaisir à la partenaire, est appelée la position du chasseur : elle consiste à... (Dessin de Markus paru dans « Stern »)



## III. - LE SEXE ET LA LITTÉRATURE

L'EMMANUELLE DU  
PARFAIT PORNOGRAPHE

*par Jean BOURDIER*

**I**l est au moins un domaine où le livre n'a, quoi qu'on en dise, perdu ni de son prestige, ni de son influence. On peut seulement déplorer que ce domaine-là soit aussi périlleux que limité, puisqu'il s'agit de l'érotisme — ou, dans bien des cas, d'une pornographie ayant jugé à la fois plus élégant, plus sûr et plus pratique de s'abriter sous ce nom.

Dans ce phénomène que, depuis plusieurs années, la presse dénonce régulièrement — plus ou moins sincèrement — comme « l'invasion de l'érotisme » ou encore « l'escalade du sexe », le livre n'est pas loin de se tailler la part du lion, avant même des secteurs aussi « contaminés » que le cinéma ou la publicité.

Le fait nouveau, à vrai dire, n'est pas à rechercher dans l'existence d'une production abondante de livres érotiques

ou pornographiques : cette production, naguère « parallèle », a pratiquement toujours existé en France depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et elle parviendra difficilement à être plus florissante, volumineuse et audacieuse qu'entre les deux guerres, époque où les « amateurs » se recrutaient bien souvent par des annonces fort peu discrètes dans les journaux réputés polissons. Mais là, précisément, s'établit une distinction importante : si connue qu'elle fût des initiés, cette littérature demeurerait clandestine ou semi-clandestine.

Le fait nouveau, donc, c'est que l'érotisme littéraire, ou présumé tel, est maintenant sorti de sous le manteau. Il a quitté le marché parallèle pour entrer de plain-pied et parfois la tête haute dans le commerce courant.

Le fait nouveau, c'est que tout drugstore ou toute librairie « à entrée libre » possède désormais sa table « spé-

cialité » où s'alignent en piles régulières, de « L'anti-vierge » à « L'Ordinatrice » en passant par le « Manuel secret des confesseurs », les dernières parutions réputées propres à chatouiller les sens d'un lecteur brusquement qualifié d'« adulte et moderne » par les officines spécialisées.

A ce propos, ouvrons une parenthèse : selon tous les sondages, l'évolution commerciale vers la librairie « self-service » a fortement contribué à la diffusion des livres érotiques « légaux ». Il apparaît en effet que, malgré toutes les justifications offertes par les modes intellectuelles de l'heure et les encouragements d'une certaine intelligentzia, bien peu d'acheteurs encore trouvent le courage de demander « Emmanuelle » d'une voix claire et bien timbrée à leur libraire de quartier. Alors qu'ils ont moins de scrupules à s'emparer discrètement d'un livre sur une pile pour aller le porter tout aussi discrètement à la caisse... Le progrès technique n'est pas toujours au service du progrès moral.

Bien sûr, cette poussée en force de l'érotisme sur le marché régulier de la librairie n'est pas la première enregistrée depuis le début du siècle. Néanmoins, elle est de très loin la plus importante et surtout la plus lourde de conséquences, ne serait-ce qu'en raison du développement massif des moyens de propagande et de diffusion dans un public de plus en plus large, avec l'escalade et la constante surenchère que commande cette « démocratisation » abusive.

## Le premier roman « osé »

Lorsqu'au début du siècle, Pierre Louys cultivait ses fleurs érotiques gréco-latines sur les plates-bandes de la littérature symboliste, il avait soin de ne jamais franchir certaines limites et de conserver une élégance littéraire qu'on peut juger très voisine du rococo mais qui avait l'avantage d'écarter tout soupçon de vulgarité. Même un roman relativement violent comme « La femme et le pantin » conserve ces caractéristiques.

Encore que plus direct et plus corsé, Hugues Reboul — d'ailleurs ressorti des tiroirs comme une bête curieuse ces dernières années — s'abritait lui aussi derrière une préciosité baroque plus propre à flatter le goût du bizarre que la soif actuelle de précisions sexologiques assénées à coups de marteau.

Quant aux fameux « romans jaunes » de cette heureuse époque — appelés, hors de nos frontières, « romans français » sur un ton lourd de sous-entendus — beaucoup d'entre eux feraient aujourd'hui figure de canulars attendrissants ou grotesques. D'autres, il faut le dire, conserveraient peut-être un pouvoir suggestif encore renforcé par le charme un peu désuet de leur prose, mais ceci est une autre histoire, n'ayant rien à voir avec le tir d'artillerie lourde dont nous sommes actuellement l'objet de la part d'éditeurs de plus en plus nombreux et variés.

De toute manière, cette littérature-là n'envahissait rien, ne brisait rien et se contentait de sa situation marginale pour la plus grande joie d'un public assignant des limites extérieures assez strictes à sa propre légèreté.

La première grande tentative pour faire acquérir droit de cité au roman « osé » n'aura lieu en fait qu'en 1922 avec la parution à grand fracas de « La garçonne » de Victor Margueritte.

Bien peu de gens, sans doute, ont actuellement l'idée de lire ou de relire cette saga de la femme émancipée à la mode des années vingt qui fait soudain raccourcir ses cheveux et ses jupes pour partir à la chasse à l'homme et tenter de

## L'ENFER DES LETTRES

**Q**U'ON le déplore ou non, la littérature érotique — ou même carrément pornographique — n'a jamais été un passe-temps réservé aux spécialistes médiocres. Une liste sommaire des gloires littéraires mondiales s'y étant adonnées, ouvertement ou en cachette, est parfaitement éloquent à cet égard.

En ce qui concerne les écrivains français, la plupart des cas sont déjà bien connus : du « Gamiani » écrit en collaboration par Alfred de Musset et George Sand aux activités de jeunesse d'André Malraux — fournisseur et vendeur tout ensemble — en passant par Pierre Louys et ses « Dialogues des Courtisanes », Apollinaire et ses « Onze mille verges », le joyeux Feydeau et ses « Souvenirs d'une cocodette », Verlaine, Mac Orlan et Queneau.

On attribue peut-être à tort « Les cousines de la colonelle » à Guy de Maupassant, mais nul ne croit se tromper en rendant à Aragon la paternité du « C. d'Irène », plus pudiquement rebaptisé « Irène » dans sa récente réédition.

Tout le monde sait aussi que Georges Simenon débutant gagna un moment sa vie en écrivant, avec la facilité qui le caractérisait déjà, des romans ultra-légers entre deux romans d'amour pour mininettes et deux romans policiers.

En passant au domaine étranger, on constate que cette grande conscience de Goethe eut soin, avant sa mort, de censurer toute une série de poèmes « impubliables ». Son compatriote Hoffmann ne prit pas la même précaution, et le magistrat qui lui servit d'exécuteur testamentaire consacra « trois mois entiers » à brûler les manuscrits pornographiques laissés par lui. A en juger par « Sœur Monika », publié anonymement et donc rescapé de l'autodafé, on n'a d'ailleurs pas perdu grand chose.

En Angleterre, les exploits luxurieux de Daniel de Foë, le père de « Robinson Crusoé », sont fort connus, de même que ceux du poète Swinburne, qui alla jusqu'à collaborer à une revue « sous le manteau » publiant des histoires de flagellation.

Robert Burns, le poète national écossais, fit, lui aussi, plusieurs incursions dans les zones interdites de la littérature, notamment avec un livre au titre significatif : « The fornicator's court ».

Mais c'est d'Amérique que viennent les deux noms les plus déconcertants peut-être. Tout d'abord celui du grave et sage Benjamin Franklin, auteur d'un des textes scatologiques les plus abominables jamais écrits en ce bas monde. On ne peut pas passer toute sa vie à inventer le paratonnerre...

Le second est celui de l'aimable Mark Twain, dont le petit livre « 1601 » passe alternativement de la scatologie la plus débridée à la pornographie la plus épaisse. Mieux vaut, là encore, conserver sa naïveté et relire « Tom Sawyer ».

le battre sur son propre terrain et dans ses propres alcôves. Sinon, ils pourraient constater que certaines scènes conservent un caractère pour le moins direct.

Bien qu'ancien lieutenant de dragons et fils d'un général mort héroïquement à la charge de Floing, Margueritte laissa sa Légion d'honneur dans le scandale qui suivit. Mais, revendiquant hautement le droit de faire passer le « réalisme amoureux » dans les mœurs littéraires, il fit école et inventa en même temps un système que nous voyons aujourd'hui fleurir avec luxuriance : l'érotisme à thèse — ou plutôt à prétexte.



Pour dédicacer « Jamais sans Jules », Catherine de Prémonville a adopté une tenue aussi légère que son livre.

En écrivant « La garçonne », il avait prétendu — sans doute sincèrement, d'ailleurs — faire œuvre libératrice et traduire sur le plan littéraire la vague d'émancipation et d'évolution des mœurs intervenue à la faveur de la guerre de 14-18. Le truc a beaucoup servi depuis. Il sert encore plus aujourd'hui.

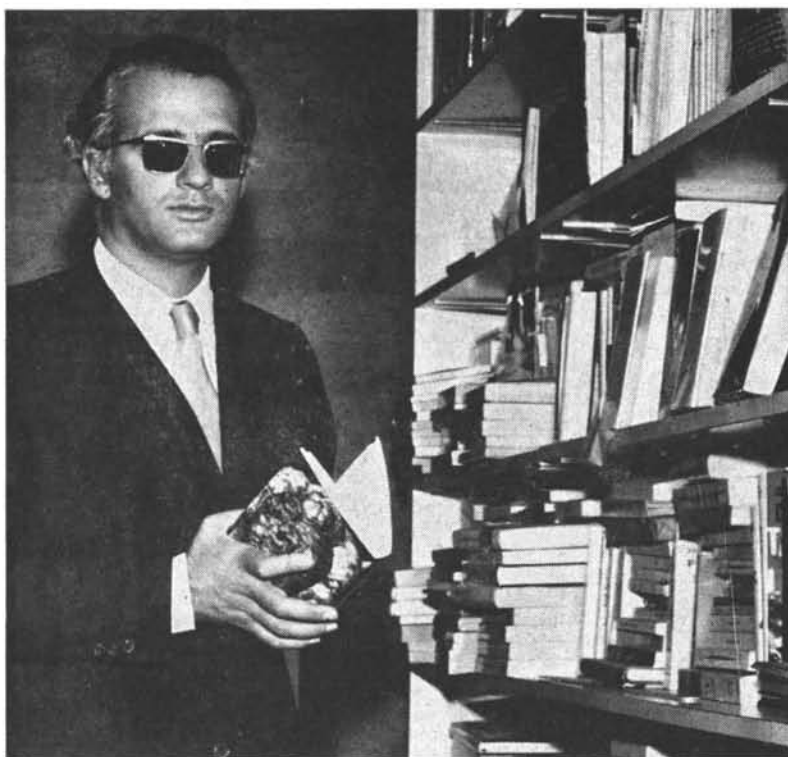
Mais, malgré cela et malgré les tentatives des surréalistes, généralement trop baroques pour émouvoir un vaste public, la littérature courante de l'entre-deux-guerres n'est nullement submergée par l'érotisme. On en est à prendre Jules Romains pour un auteur émoustillant et les œuvres de MM. Binet-Valmer et Marc Chadourne pour le comble de la perversion intellectuelle. Les véritables « amateurs » ont, répétons-le, leurs bonnes adresses et se régaleront de pittoresques petits romans sur la flagellation mondaine, la fessée à travers les âges et les joies du harem oriental. Quelques auteurs en renom y gagnent, dit-on, l'argent de

leurs cigarettes sous des pseudonymes généralement fort imaginés. Cette production officieuse va s'entasser avec une belle régularité à l'Enfer de la Bibliothèque Nationale (créé par Bonaparte Premier consul) mais un pouvoir bon enfant ferme plus qu'à demi les yeux tant que l'affaire ne descend pas dans la rue.

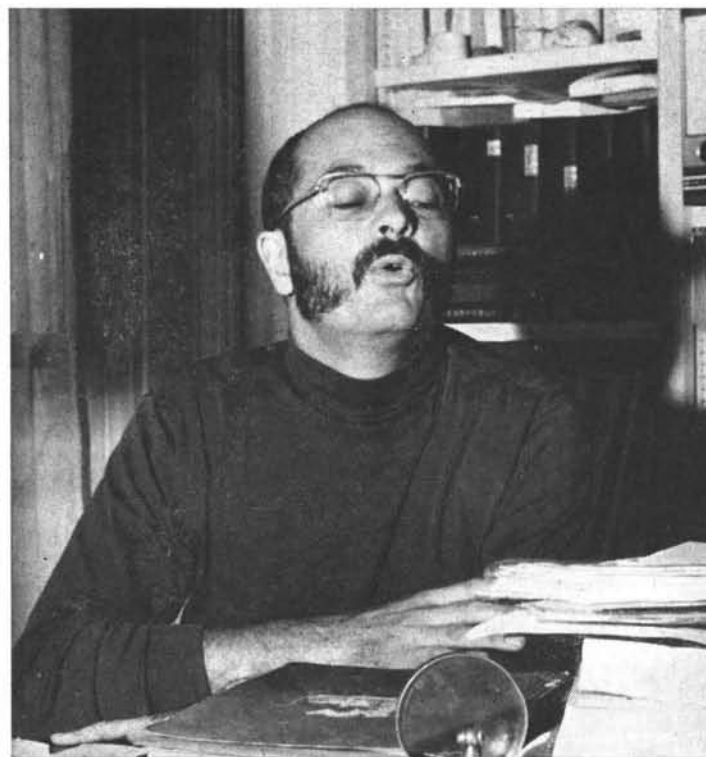
En fait, il faudra attendre les années trente-cinq et le fameux « Prélude charnel » pour qu'un véritable roman érotique connaisse le succès auprès du grand public.

Entre temps, une bombe est toutefois venue de l'étranger : « L'Amant de Lady Chatterley » de D.H. Lawrence, publié pour la première fois en français par Gallimard, en 1932. Il s'agit là, aux yeux des intellectuels, d'une littérature fortement pensante : pour Lawrence, l'érotisme est une mystique et une expression libératrice. Mais la masse du public se refuse à voir si loin et considère « L'Amant de Lady Chatterley » comme un roman crous-





Christian Bourgois, l'éditeur de « Positions ».



Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur d'« Histoire d'O ».

tillant qu'on se passe avec des airs entendus. A l'époque, les tribunaux anglo-saxons semblent d'ailleurs un peu de son avis.

Et pourtant, même en ne faisant pas obligatoirement sienne l'impitoyable définition d'Albert Paraz (« 300 pages pour une bite de garde-chasse ! »), il est bien difficile de considérer le livre comme relevant de la franche gaudriole...

De toute manière, la guerre et l'occupation viennent porter un coup d'arrêt de cinq ans au développement de l'érotisme dans l'édition française : contingentement du papier, halte à l'importation des livres anglo-saxons et politique d'ordre moral du gouvernement de Vichy se combinent pour aboutir à ce résultat.

Une nouvelle vague se préparait et il lui fallut, la guerre terminée, peu de mois pour déferler. Et tout d'abord, bien sûr, dans les rues « chaudes » de Saint-Germain-des-Prés. Elle ne venait pas à proprement parler d'Amérique, mais l'Amérique servit à la fois de prétexte et de point de fixation.

En 1945, fut publié en français le « Tropic du Cancer » d'Henry Miller, suivi, un an plus tard, du « Tropic du Capricorne ». On se les arracha. Mais ce fut en fin de compte sur les premiers romans policiers « noirs » venus alors des Etats-Unis que se fixa l'attention d'un certain nombre d'aimables pornographes en herbe. Avec son arsenal de violences et de viols, de « durs » et de « souris » perverses, de tortures et de sadiques drogués — avec, aussi, ses alibis moraux et parfois politiques de « peinture de mœurs » ou de « satire sociale » — la Série Noire offrait une jolie base de départ. A condition, naturellement, d'en grossir et d'en prolonger les effets les plus spéciaux.

Cette idée germa notamment sous le crâne d'un jeune éditeur particulièrement entreprenant, Jean d'Halluin, qui venait de fonder, presque à l'ombre de l'Eglise Saint-Sulpice, les Editions du Scorpion. Il s'en ouvrit à un non

moins jeune trompettiste de jazz, écrivain à ses heures et idole du nouveau club du Tabou : un certain Boris Vian.

Il s'agissait de fabriquer de toutes pièces, en le présentant comme « traduit de l'américain », un roman encore plus noir que les autres et où la violence et l'érotisme, également débridés, se partageraient la vedette. Justification à portée de la main : l'antiracisme.

« J'irai cracher sur vos tombes » allait en effet conter l'histoire d'un mulâtre très peu repérable se vengeant sur de multiples blanches du traitement réservé à ses frères de couleur aux Etats-Unis. Et se vengeant, évidemment, selon des méthodes très éprouvées.

Signé Vernon Sullivan (nom emprunté à deux musiciens de jazz, Paul Vernon et Joe Sullivan), le livre parut en

## DROLE D'INCOGNITO

**E**N matière d'incognito, tous les moyens sont bons. Mais Pierre Mac Orlan est certainement le seul auteur célèbre à avoir pris, pour une partie de sa production clandestine, son vrai nom comme pseudonyme.

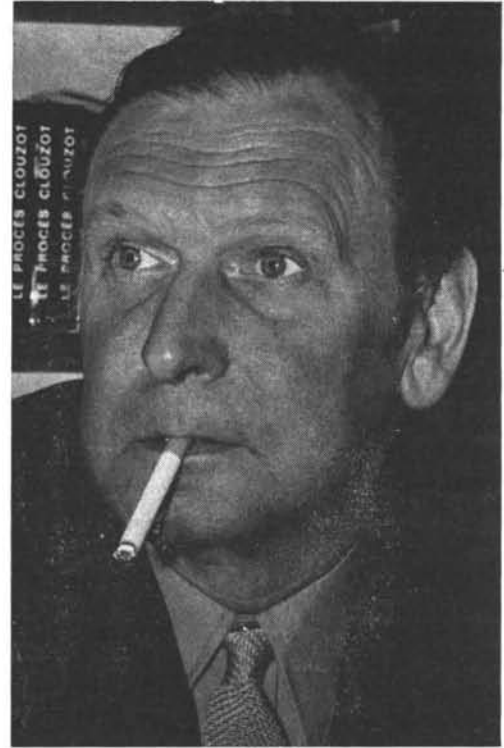
Il est assez notoire qu'au début de sa carrière, Mac Orlan gagna un temps sa vie en écrivant à la chaîne des romans pornographiques. Sous le pseudonyme aimable de « Sadie Blackeyes », il était le collaborateur attitré d'une collection spécialisée dans la flagellation et portant d'ailleurs un nom aussi éloquent que champêtre : « Les Orties Blanches ».

Or, sur la bonne dizaine de volumes qu'il écrivit ainsi, plusieurs se sont finalement retrouvés à l'Enfer de la Bibliothèque Nationale sous le nom d'auteur de Pierre Dumarçhais.

Lequel est le véritable nom du romancier de « Quai des Brumes »...



Régine Deforges, l'éditeur d'« Irène ».



Eric Losfeld, l'éditeur d'« Emmanuelle ».

novembre 1946. D'Halluin et Vian étaient allés jusqu'à inventer une biographie détaillée à l'auteur, censé être un Américain de sang noir travaillant au SHAPE, et à faire traduire en anglais le manuscrit original afin de pouvoir éventuellement le présenter à des experts.

Le plus beau de l'affaire est que, dans le flot d'américanismes en tout genre de l'époque, le roman passa d'abord à peu près inaperçu du public. Mais non du « Cartel d'Action morale et sociale », qui engagea contre lui, au début de 1947, des poursuites analogues à celles qu'il avait déjà déclenchées à propos des « Tropiques » de Miller.

La vente du livre démarra alors en trombe : entre les premières poursuites et l'interdiction prononcée finalement en octobre 1953, elle devait atteindre les 600.000 exemplaires.

Le coup était donc largement payant ; il suscita des vocations. On vit fleurir périodiquement dans les librairies les plus banales de faux romans noirs, publiés par des maisons d'édition aux raisons sociales épisodiques et recouvrant de façon tout à fait transparente d'authentiques romans pornographiques. Simplement, une vague intrigue policière servait de prétexte lointain à des débordements sexuels ayant, de la sodomie à la flagellation en passant par la bestialité, le charme de la plus grande variété.

Bien qu'assez régulièrement chassé des vitrines respectables, ce genre y revint à intervalles constants jusque dans les années 55.

Relancé par le succès de livres tels que « Ambre », le roman d'aventures historiques faillit un temps connaître un sort analogue. Car, si Cecil Saint-Laurent avait su, dans le genre, manier l'érotisme avec élégance et charme, quelques imitateurs n'hésitèrent pas à chausser de bien plus gros sabots. Le danger, pourtant, fut rapidement écarté.

On était entré dans une autre ère : celle d'« Histoire

d'O » et de l'érotisme à prétentions intellectuelles, voire philosophiques.

Entre temps, l'aimable « Série Blonde » avait bien tenté, avec des écrivains comme Cecil Saint-Laurent, Yvan Audouard, Willy de Spens et René Fallet, de ressusciter la tradition du roman libertin, léger, vif et ne se prenant surtout pas au tragique, mais elle ne put survivre. Apparemment, ce furent sa bonne humeur, son absence de prétention et ses multiples clins d'œil qui la coulèrent. Dès 1954, il n'était plus question de rire avec ces choses-là.

Les tristes, les sinistres et les systématiques s'avançaient en rangs serrés. La croisade des longues figures de l'érotisme pseudo-intellectuel avait commencé.

## Les petites sœurs d'« O »

Sur le plan strictement commercial, elle ne pouvait qu'aboutir à la victoire. Le véritable porc, c'est connu, n'a pas le sens de l'humour. Il a horreur qu'on plaisante en marge d'un sujet qui lui tient à cœur, et il exige des choses sérieuses pour en tirer des excitations également sérieuses. Le foudroyant succès d'« Histoire d'O » fut là pour en apporter la démonstration.

Né malin, son éditeur, Jean-Jacques Pauvert, prolongea cette action quelques années plus tard en fondant sa « Bibliothèque Internationale d'Erotologie », où des experts à la mine grave coupaient l'Eros en quatre avec accompagnement d'illustrations directement prélevées dans les « Enfers » les mieux cadénassés. La justification scientifique rejoignait donc la justification intellectuelle et même « révolutionnaire ». En effet, à en croire certains de ces messieurs, c'était la lutte finale qui commençait : le bon combat pour l'émancipation de l'homme moderne, encore paralysé en ce bel âge progressiste par les complexes, les inhibitions et autres tabous d'origine obscurantiste et réac-

tionnaire. Le « coup de Margueritte » recommençait de plus belle !

Notons un point en passant : Jean-Jacques Pauvert est au moins sincère lorsqu'il parle de liberté totale. Il l'a prouvé, et souvent avec courage, en d'autres domaines. Mais les convictions, justes ou erronées, sont une chose et les affaires en sont une autre.

Cependant, « O » n'est pas seule à raconter son histoire. Et c'est d'abord dans une maison spécialisée dans l'engagement politique et littéraire progressiste que se recrutent ses petites sœurs et ses petits frères : les Editions de Minuit, que dirige Jérôme Lindon, fils du redoutable procureur de la Libération.

A « L'Image », conte sado-masochiste délicatement mondain signé « Jean de Berg », mais qu'on dit avoir été écrit par l'épouse d'une personnalité connue, succèdent les petits livres très torturés de Pierre Klossovski, frère du peintre Balthus et exégète de Sade.

Pourtant, on va vers un nouveau coup d'arrêt — bien éphémère, d'ailleurs — dans les premières années du régime gaulliste. C'est ce que les intéressés appellent à tort ou à raison « la politique de Tante Yvonne », la pudibonderie de la présidente étant tenue pour responsable du brusque assagissement des vitrines de librairie.

Paradoxe du moment, les seuls ouvrages érotiques et pornographiques en vente publique dans les librairies françaises sont alors des romans en anglais que plusieurs groupes de petits malins fabriquent à la chaîne à l'intention des touristes anglo-saxons : cela va de « La vie sexuelle de Robinson Crusoe » à de mauvaises traductions

## PRÉLUDE ET FUGUE

**L'**HISTOIRE s'est produite bien avant la dernière guerre. Un éditeur parisien ayant quelques besoins d'argent reçut, un jour, une étrange visite : celle d'un homme d'âge mûr, très élégant, venu à bord d'une voiture conduite par un chauffeur, et qui refusa énergiquement de décliner son identité.

— J'ai là, dit-il en déposant un paquet sur le bureau de l'éditeur, un manuscrit un peu... léger, mais je tiens beaucoup à ce qu'il soit édité. Je paierai les frais et nous nous partagerons les bénéfices, s'il y en a.

L'éditeur, un peu surpris, demanda à réfléchir. On prit rendez-vous pour la semaine suivante — sans que l'élégant visiteur ait accepté de dire son nom.

L'éditeur lut le manuscrit. Il était plus que léger et indiscutablement... émouvant. Après mûres réflexions, il proposa, la semaine suivante, à l'auteur de publier l'ouvrage aux conditions proposées mais sans le nom de sa maison. L'auteur accepta et dit qu'il repasserait après la parution.

Celle-ci fit l'effet d'une bombe et le livre, rapidement vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires, devint le best-seller érotique de l'époque. Il s'intitulait « Prélude charnel ».

Quant à l'auteur — toujours anonyme — son éditeur ne devait jamais le revoir et lui verser les sommes confortables auxquelles il avait droit.

Sans doute effrayé par le succès même de son livre, il n'osa pas reparaitre.

de Sade en passant par les élucubrations d'auteurs de fortune — dont une vieille fille américaine particulièrement prolifique.



Toutefois, même cette production hautement spécialisée va connaître les foudres de la censure. Traîné en justice, Maurice Girodias, patron d'« Olympia Press », choisira de quitter la France pour aller chercher fortune en Angleterre.

La légende veut que Mme de Gaulle, qui a appris l'anglais au couvent, ait manqué un jour tomber en syncope en entrant dans une librairie et en voyant quels échantillons littéraires de la langue de Shakespeare étaient offerts en pâture au public. L'anecdote semble un peu trop belle pour être vraie.

L'arsenal de la répression était alors rudimentaire et peu commode à manier en raison même de son absence de souplesse. Il se résumait en fait à la loi de 1949 adoptée par la IV<sup>e</sup> République pour la protection des mineurs contre l'influence de certaines « publications imprimées ». A ce propos, certains avocats spécialisés affirmaient même qu'il y avait utilisation abusive du texte, celui-ci ayant été





En 1964, Losfeld lance la « bande dessinée pour adultes ». La blonde « Barbarella » (à g.) sera suivie de la brune « Pravda ».

élaboré, selon eux, à l'encontre des magazines polissons fleurissant à l'époque et ne pouvant s'appliquer aux livres qu'en raison d'une équivoque de formulation.

Or, il faut bien reconnaître que l'ordonnance prise en 1958 pour renforcer cette loi ne fit rien pour arranger les choses. Obligeant au dépôt préalable de tous ses manuscrits — de quelque nature qu'ils fussent — un éditeur condamné trois fois dans une année, elle rendait le texte plus rigide alors qu'il eût fallu sans doute l'assouplir et l'« adapter » pour le rendre vraiment efficace. De plus, en plein régime gaulliste, elle devenait éminemment suspecte, la censure politique risquant de s'instaurer sous le masque d'une censure de moralité.

Quant à la loi de 1949, elle ne fut finalement révisée qu'en 1967 dans le sens — éminemment souhaitable — d'une « hiérarchie des interdictions » : interdiction aux mineurs de moins de 18 ans, interdiction à l'affichage, interdiction de la publicité.

Mais, entre temps, la grande offensive avait commencé. Si l'on veut, pour son véritable début, avancer une date, c'est celle de 1964 qui devrait être retenue. 1964 est, en effet, l'année-tournant où les éditeurs « normaux » commencent à se lancer, eux aussi, dans la compétition, tandis que d'autres, comme Eric Losfeld, maître après Dieu — bien qu'athée — des Editions du Terrain Vague, affirment publiquement une vocation jusque-là discrète.

C'est Gallimard qui, volontairement ou non, donne le coup d'envoi en publiant « La Bâtarde », livre-confession où Mme Violette Leduc détaille complaisamment et dans les termes les plus crus ses peines, ses déceptions et ses expériences sexuelles hasardeuses. Sur cette dernière caractéristique — et pratiquement sur elle seule — son livre connaît un succès foudroyant et, bien que n'obtenant aucun Prix, domine la rentrée littéraire.

Encore que n'ayant ni l'âge ni, tant s'en faut, le physique d'une starlette, Violette Leduc devient du jour au lendemain un objet de fascination trouble pour le Tout-

Paris comme pour le grand public. Sur sa lancée, elle ressort de son cabas une petite plaquette intitulée « Thérèse et Isabelle », où son exaltées, avec plus de détails encore, les voluptés de l'homosexualité féminine.

Il n'est pas question ici d'accorder à un livre comme « La Bâtarde » le caractère d'une œuvre exceptionnelle et sans précédent, mais simplement de reconnaître le rôle de révélateur et de catalyseur qu'il joua pour l'introduction de l'érotisme dans l'édition courante. Une preuve avait été ainsi donnée : cela pouvait marcher... et rapporter.

Depuis 1958, un nombre fort limité d'éditeurs possédaient un « secteur érotique » : Jean-Jacques Pauvert et sa filiale « La Jeune Parque », Claude Tchou et son « Cercle du Livre Précieux » — ne fonctionnant d'ailleurs que par souscription.

Après 1964, l'invasion commence vraiment. A telle enseigne que, dans une vague d'interdictions à l'affichage décidées en décembre 1968 — quatre ans plus tard —, on pourra relever pêle-mêle des livres des éditions Albin-Michel, Julliard, Christian Bourgois et même Plon. Quoi qu'on pût penser du bien-fondé de certaines de ces interdictions, la liste était éloquent quant à l'évolution intervenue chez ces éditeurs.

En 1968 et 1969, Robert Laffont, lui aussi, publiait successivement « Candy », fantaisie érotique américaine brochant sur les multiples aventures d'une nymphette délurée, une mouture italienne d'« Histoire d'O » intitulée « L'esclave » et mêlant assez peu harmonieusement le masochisme et le lesbianisme, et enfin « La béatitude érotique » de Céline Rollin contant de façon sinistre mais détaillée les ébats d'une jeune femme torturée et d'un prêtre très en avance sur le prochain concile.

Dans le même temps, Solar, dépendance du groupe des Presses de la Cité, ouvrait carrément une collection érotique significativement baptisée « Carré blanc ». Le premier livre, « Lieutenant Amanda », n'hésitait pas à bousculer simultanément un certain nombre de conventions,

puisqu'il racontait par le menu les outrages sexuels subis avec délectation par un agent de liaison féminin de la Résistance tombé aux mains d'une poignée d'Allemands ayant visiblement trop lu les bons auteurs du XVIII<sup>e</sup>. Quant à la couverture, elle portait tout simplement la photographie d'une femme nue vue de dos, les mains liées à un poteau, dans l'attitude classique des clientes du Divin Marquis.

Les éditeurs spécialisés n'avaient jamais fait mieux. Mais, pendant ce temps, ils ne chômaient pas pour autant et leur contingent s'était considérablement accru. Alors même que Tchou modérait ses activités en ce domaine, Eric Losfeld y concentrait de plus en plus celle de sa maison, officiellement dirigée à l'origine vers l'insolite et le surréalisme.



Emmanuelle Arsan : une touche de « vécu ».

Eric Losfeld, 45 ans et cinq enfants, déclara considérer le roman érotique comme « le conte de fées du monde moderne ». Il prolongea cette théorie en lançant, en 1964, des albums de « bandes dessinées pour adultes » dont le premier et le plus célèbre fut « Barbarella », interdit à l'affichage pendant plus de quatre ans, mais sans doute le plus anodin d'une série comptant maintenant une bonne dizaine de titres, de « Pravda la Survireuse » et « Epoxy » aux « Aventures de Phœbé Zeit-Geist », successivement flagellée par des néo-nazis, embaumée par une secte de nécrophiles, violée par un dragon chinois, tatouée par un maniaque et torturée par une confrérie de lesbiennes sadiques.

Dans la série, une vieille connaissance : une transposition

en bandes dessinées de « Et on tuera tous les affreux » de Boris Vian-Vernon Sullivan.

Mais le grand coup frappé par Losfeld fut sans conteste la publication, en 1967, d'« Emmanuelle », roman décrivant en 250 pages bien tassées — sous une attendrissante couverture bleu ciel — les inlassables progrès dans la découverte et le perfectionnement de l'émoi sexuel faits par une jeune femme suivant à Bangkok un mari diplomate à l'esprit très large.

L'ouvrage, remarquable avant tout par la platitude de son style, avait déjà paru six ans plus tôt sous le manteau. Cette fois, il ne tarda pas à trôner dans les drugstores, tandis que de joyeux drilles bien parisiens, Guy Béart et Bernard Buffet en tête, se répandaient en proclamations enthousiastes à son sujet.

Dans *L'Express*, Mme Françoise Giroud n'hésita pas à se joindre au concert sur le mode majeur. C'est-à-dire en comparant « Emmanuelle » aux œuvres complètes du Père Teilhard de Chardin :

— Selon le célèbre jésuite, écrivit-elle d'une plume allègre, l'évolution de l'humanité vers Dieu, point oméga, se fait en passant par la « biosphère » et la « noosphère ». Entre les deux, l'auteur du livre bleu (« Emmanuelle ») propose l'« érosphère », c'est-à-dire l'univers de la jouissance physique portée à son paroxysme et entretenue par la participation mentale... Il prêche le passage à l'érosphère comme on prêche en Chine la révolution culturelle...

De nouveau, on se trouvait en présence de la bonne vieille justification philosophique : l'émancipation sexuelle était en marche, au même rythme que la révolution culturelle chinoise.

## Une jolie Eurasienne

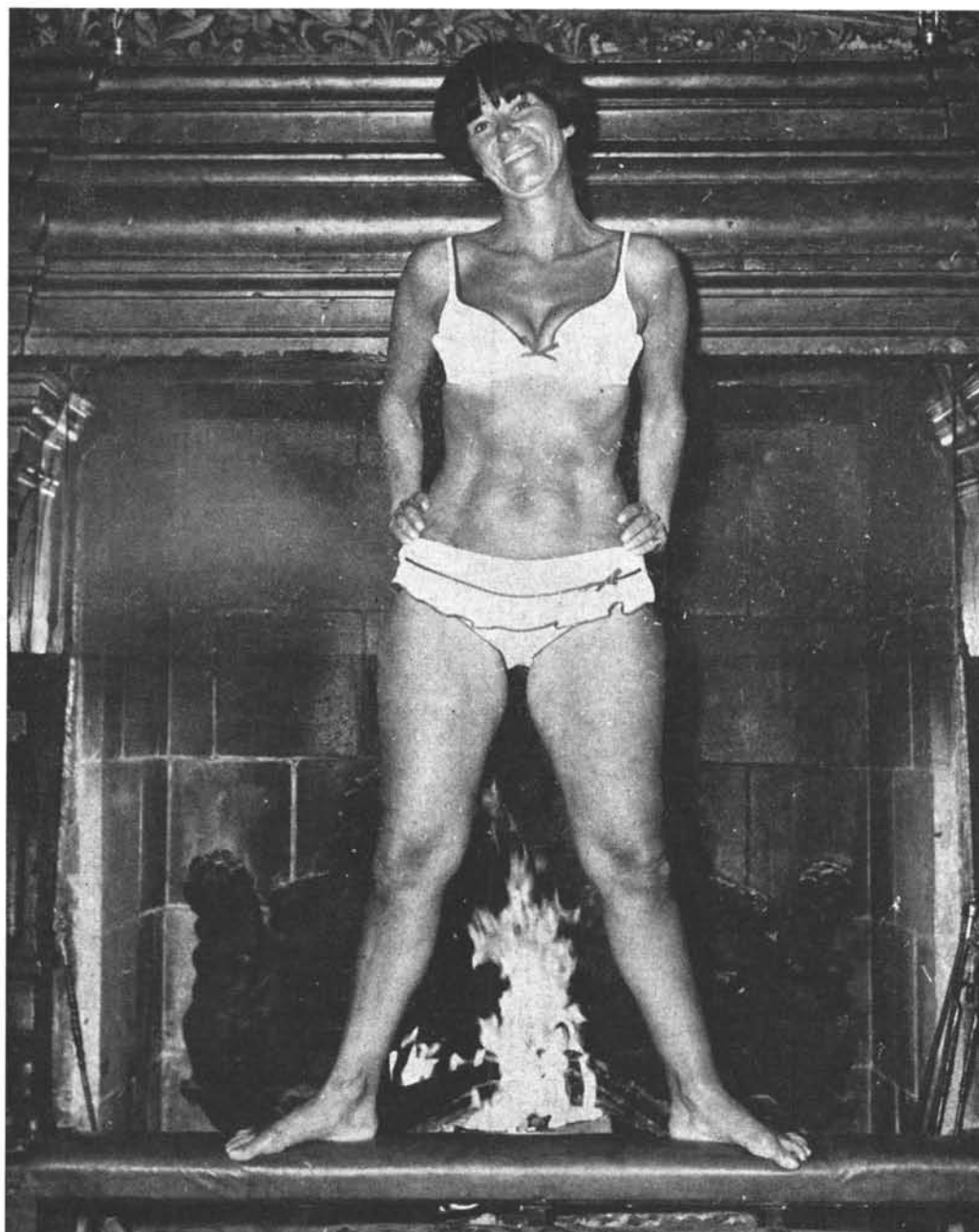
Mais, tandis que Mme Giroud, soutenue par un puissant chœur antique de bas-bleus de toutes espèces, développait sa comparaison, « Emmanuelle » atteignait rapidement les 150.000 exemplaires vendus — et généralement vendus à des lecteurs ayant manifesté jusque-là beaucoup moins d'intérêt pour les œuvres du Père Teilhard de Chardin.

On apprenait assez vite que, derrière le pseudonyme d'Emmanuelle Arsan, auteur du « livre bleu », s'abritait une jeune et jolie Eurasienne de moins de trente ans nommée Maryat Rollet-Andriane, épouse du diplomate Louis-Jacques Rollet-Andriane, membre de la représentation française à l'UNESCO après avoir été un certain temps en poste à Bangkok. Cette touche de « vécu » ravissait les âmes simples.

Sur sa lancée, Losfeld réédita en série tous les livres érotiques ou para-érotiques déjà publiés par lui en leur donnant une couverture bleue, rose ou grise rappelant celle d'« Emmanuelle ». Dans le lot, il y eut aussi bien le roman érotique d'Hoffmann « Sœur Monika » que l'amusant et badin « Vice-versa » de Philippe de Jonas. N'importe, tout cela fit un malheur dans les librairies « self-service »...

Mais si Losfeld avait « Emmanuelle », Pauvert, lui, découvrit « L'Ordinatrice », à savoir Mme Maud Sacquard de Belleruche, quadragénaire aux charmes très épanouis, bien connue d'un petit cercle parisien. Le menu trait de génie de Mme de Belleruche, dont Pauvert fit paraître le livre à La Jeune Parque, fut de présenter son ouvrage comme un authentique recueil de souvenirs.

Ceux-ci commençaient dans un couvent pour jeunes



Maud Sacquard de Beleroche : des souvenirs brûlants.

filles de bonne famille, dont la Mère Supérieure troussait Maud et la fouettait vers la page 10 pour la violer quelque peu vers la page 12. On retrouvait là les plus vieilles traditions de la littérature spécialisée. Suivaient d'ailleurs à une cadence de mitrailleuse des expériences multiples avec des personnes des deux sexes dont certaines se reconnurent — et déclarèrent généralement très exagéré le récit fait par l'auteur. Cela fit 70.000 exemplaires en un temps record !

« L'Ordinatrice » fut suivie un an plus tard d'une « Ordinatrice seconde », tandis que, chez Losfeld, on publiait une volumineuse suite d'« Emmanuelle » : « L'antivierge ». Emmanuelle Arsan, promue chef de file de la révolution sexuelle, adressait en même temps une « Lettre ouverte au Pape à propos de la pilule ». Dès le premier paragraphe de cette missive, elle précisait au Saint-Père qu'elle lui écrivait toute nue. Sans savoir, de toute évidence, qu'en deux mille ans, l'Eglise en a vu d'autres...

C'est à peu près à cette époque qu'apparut également une maison nouvelle et totalement spécialisée : « L'Or du temps ». Créée par une séduisante jeune femme de trente ans, Régine Deforges, amie et « poulain » de Jean-Jacques Pauvert, elle commença ses activités par la vente par correspondance à l'aide d'un luxueux catalogue orgueilleusement intitulé « La conquête du Sexe », mais expédia assez rapidement ses productions dans les librairies.

En 1968, une pittoresque mésaventure lui apporta quelque publicité. Ayant réédité « Irène » — originellement « Le c... d'Irène » — petit livre érotique connu pour être une œuvre de jeunesse d'Aragon, elle fut victime d'une saisie à l'origine mystérieuse. Motif officiel : le livre avait paru sans nom d'auteur — ce dernier ayant, selon des révélations faites ensuite par Pauvert, énergiquement refusé la réédition sans toutefois vouloir s'y opposer publiquement, ce qui l'eût contraint à reconnaître la paternité de l'ouvrage.

Régine Deforges laissa passer l'orage, re-publia le livre



avec un nom d'auteur de fantaisie, « Albert de Routisie », et le tour fut joué. L'auteur aussi.

Autre ascension uniquement due à l'érotisme : celle de Jérôme Martineau, petit éditeur perpétuellement au bord de l'asphyxie depuis plusieurs années mais qui a retrouvé un nouveau souffle avec « Le château de Cène », « Les embrassades » et « Le manuel secret des confesseurs ».

De son côté, Losfeld poursuivait sa série gagnante en publiant coup sur coup « Emilienne », dû à « un auteur Gallimard connu », « Oh, Violette ! » de l'inusable Eise Deharme — qui trouvait enfin moyen de se faire interdire à l'affichage — et « Cerise », roman écrit par l'éditeur lui-même et signé de l'anagramme de son nom : Dellfos.

Mais ce qui, surtout, se poursuivait et se poursuit

encore, c'est l'invasion du roman « normal » par des scènes, des effets et une précision de vocabulaire jusque-là réservés à un genre bien précis.

Il y a cinq ans, un jeune romancier comme Michel Bernard, spécialiste de l'érotisme rococo et post-surréaliste, surprenait encore. Aujourd'hui, malgré « La négresse muette », interdite à l'affichage, et « La nue », il est en voie d'être doublé en trombe par des auteurs « de production courante » qui ne jouent même plus aux esthètes pour aborder son sujet favori. Ils ont flairé la bonne affaire ; leurs éditeurs aussi.

Tout cela durera jusqu'au jour où, le courant étant tué par ses excès mêmes, on s'apercevra qu'il y a décidément de l'argent à gagner dans le roman guindé et puritain.

Jean BOURDIER.



## LA VÉRITABLE HISTOIRE D' « HISTOIRE D'O »

**S**I l'incognito a bien souvent compté parmi les préoccupations majeures des auteurs de livres érotiques, peu d'entre eux l'ont défendu avec autant d'énergie et de ténacité que la mystérieuse Pauline Réage, signataire d'« Histoire d'O ». Après de multiples hypothèses, de lourds soupçons s'étaient concentrés sur une personne bien précise, mais il a quand même fallu attendre quatorze années et la mise en administration judiciaire de l'éditeur pour qu'apparaisse une preuve transformant ces soupçons en quasi-certitude.

Entre temps, « Histoire d'O » avait connu, malgré quelques ennuis judiciaires, la plus belle carrière réservée à un roman érotique français depuis la dernière guerre — ainsi qu'une suite d'aventures justifiant presque un autre volume.

Cette « Histoire de l'Histoire d'O » commence en 1955 avec la publication par le jeune éditeur Jean-Jacques Pauvert d'un livre à couverture élégante qui va bientôt se trouver au centre de toutes les conversations parisiennes.

D'abord à cause de son sujet, bien sûr : dès la quinzième page, il n'est pas difficile de reconnaître une sorte de transposition moderne de la « Justine » de Sade, reconstruisant à notre époque et en pleine banlieue parisienne le classique « couvent sadien » décrit, reconstitué et analysé par tous les exégètes du « Divin Marquis », d'Apollinaire à Gilbert Lély, en passant par Klossovski.

A ceci près, toutefois, que « O » n'est pas — comme Justine — une victime sanglotante et affolée, en proie aux « infortunes de la vertu ». Elle est amoureuse, rapidement consentante et prise corps et âme dans un univers physique et mental où la volupté jaillit des flagellations systématiques, des humiliations scientifiquement dosées et de la servitude érotique.

Dans une préface qui fait beaucoup jaser, Jean Paulhan, qui sera huit ans plus tard de l'Académie Française, exalte les joies subtiles de l'état d'esclave — dans l'alcôve comme sur la plantation.

Mais, avec cette préface de Paulhan, on en vient au point qui pique encore plus les curiosités et nourrit les chuchotements. Contrairement à bien des ouvrages érotiques, « Histoire d'O » est un livre fort bien écrit, dans une prose élégante et glacée. On soupçonne derrière le pseudonyme de Pauline Réage une personnalité littéraire connue à d'autres titres, assurément glorieux.

Et l'on commence à aligner les suspects.

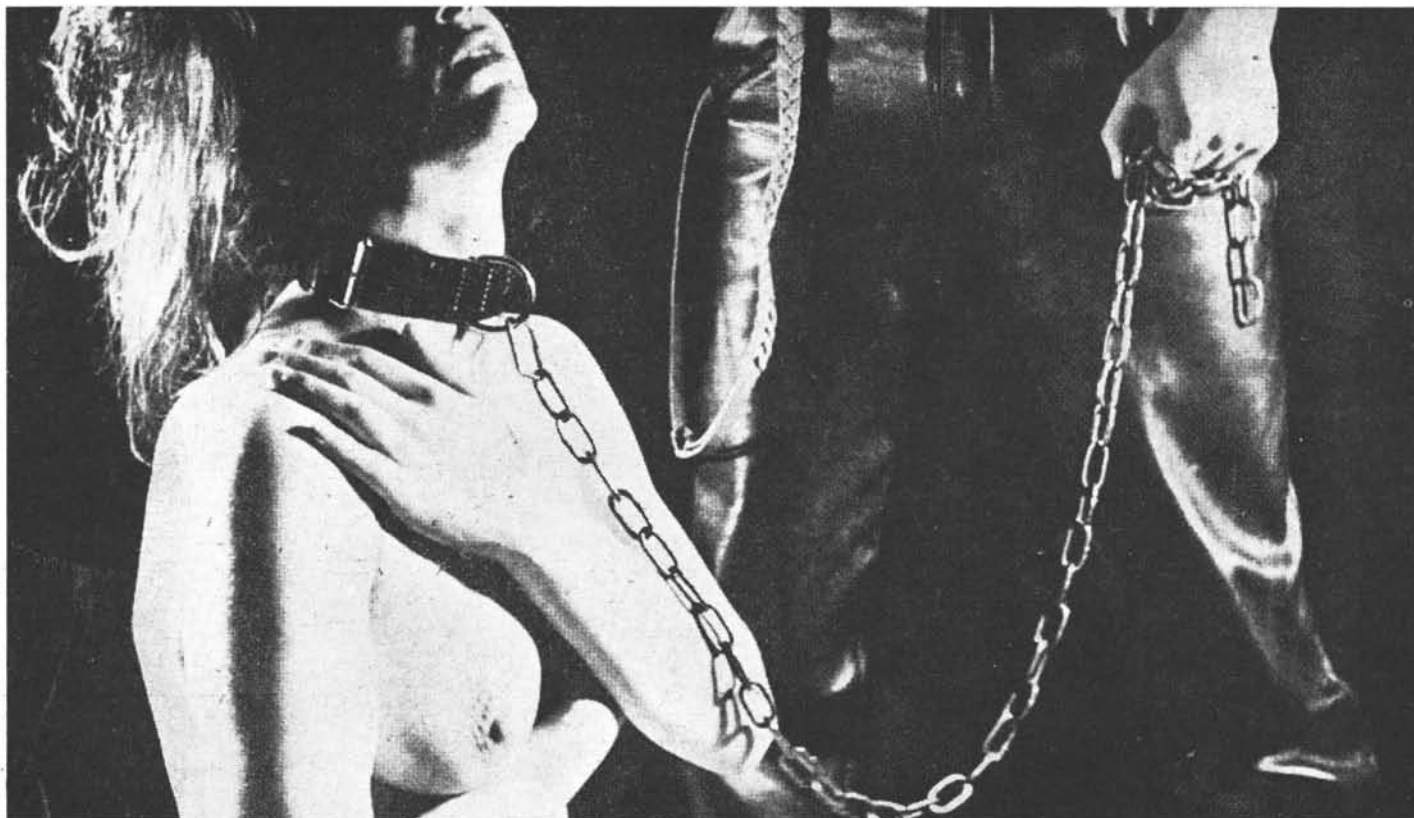
Le premier est naturellement Jean Paulhan. Pour beaucoup, la parenté de style entre la préface et le roman lui-même, la consonnance du prénom féminin choisi pour signer celui-ci sont autant d'indices accablants pour le directeur de la NRF. Il est officiellement, de toute manière, celui qui a porté le manuscrit chez Jean-Jacques Pauvert.

D'autres soupçonnent André Pieyre de Mandiargues, vieux spécialiste de l'érotisme poético-baroque, qui chante avec enthousiasme les louanges d'O et de son histoire.

Soutenant que cette dernière n'a pu être inventée que par un homme particulièrement misogyne, un petit clan parle d'Henry de Montherlant. Les mois et les années passant, on en viendra à citer Raymond Queneau et même André Malraux, dont les incursions de jeunesse dans la littérature dite « spécialisée » sont bien connues.

Souriant derrière ses lunettes et ses moustaches à la chinoise, Jean-Jacques Pauvert se borne à maintenir sa version des faits : Pauline Réage est bien une femme, elle n'est pas connue et a simplement apporté un jour un manuscrit à Paulhan, qui a fait le reste.

Les femmes, on commence d'ailleurs à y penser aussi. Tandis que certains font état de petites réunions très particulières entre gens de lettres des deux sexes, où le martinet jouerait un rôle aussi notable sinon aussi intensif que dans « Histoire d'O », on chuchote des noms : celui de Léonor Fini — qui illustrera, en 1968, une édition de luxe du livre — beaucoup plus épisodiquement celui de Louise de Villemorin, mais surtout celui de Dominique Aury.



« Histoire d'O » revue et corrigée par le cinéaste Kenneth Anger. Le film a connu une carrière confidentielle.

C'est vers cette dernière qu'assez rapidement convergent les regards les plus lourds. Elle semble réunir toutes les conditions : âgée de 48 ans à l'époque, secrétaire générale de la NRF, elle est la collaboratrice et l'amie intime de Paulhan. Elle a même travaillé directement avec lui, après la Libération, à la publication d'un choix de textes de résistance glorieusement intitulé : « La patrie se fait tous les jours ».

Détail piquant, en l'occurrence, sa seconde œuvre a été une « Anthologie de la poésie religieuse française ». Poursuivant une belle carrière de femme de lettres distinguée, elle va devenir membre du jury Femina, de celui du Prix des Critiques et du Prix Schweitzer.

Pour ce qui est d'« Histoire d'O », elle se défend avec acharnement :

— Je ne me sens pas tenue, proclama-t-elle, d'entendre les questions qu'on peut me poser à ce sujet et encore moins d'y répondre.

Cependant, le livre connaît une carrière fabuleuse, en dépit d'une interdiction survenue quelques mois après la parution — et qui sera considérablement assouplie en avril 1968. En quatorze ans, il s'en vend 160.000 exemplaires en France et près d'un million aux Etats-Unis, où il est publié en 1966. Il est traduit en onze langues et également édité dans des pays où il ne peut — c'est notamment le cas en Italie — être imprimé et vendu que sous le manteau.

En attendant que Maurice Béjart, qui ne recule devant rien, parle en 1967 d'en faire un ballet, les gens de cinéma s'intéressent à « Histoire d'O ». Mais ils se demandent quand même comment faire passer la chose auprès d'une censure nécessairement plus rigoureuse que celle régissant les livres.

L'un d'eux, qui a encore moins froid aux yeux que Béjart, se jette à l'eau en 1960. Il s'agit d'un curieux per-

sonnage, un semi-amateur de nationalité anglaise nommé Kenneth Anger. Peu soucieux, semble-t-il, de dépasser le stade des projections privées — sinon très privées — il adapte littéralement le livre, peuplant son film de filles nues et enchaînées, de corps zébrés de coups de fouet, et y ajoutant même, sans doute pour mieux vivre avec son temps, d'inquiétants éphèbes-tortionnaires en pantalons de cuir façon « Equipée sauvage ».

L'œuvre, il va sans dire, ne parviendra jamais dans les circuits cinématographiques normaux et Anger devra limiter son travail de relations publiques à une projection discrète devant un certain nombre de journalistes convoqués personnellement. Dont certains diront d'ailleurs avoir reconnu, parmi les acteurs du film, plusieurs des personnes impliquées par la suite dans le rapt du petit Eric Peugeot. Un mystère de plus dans une affaire qui en comportait déjà pas mal...

A la suite de son exploit, Kenneth Anger sera déclaré indésirable en France et s'en ira faire carrière dans la magie érotique à Hollywood où le retrouvera quelques années plus tard Roger Peyrefitte préparant son livre sur « Les Américains ».

Cependant, depuis, les droits cinématographiques ont été achetés par des producteurs et déjà revendus deux ou trois fois dans divers pays. Au train où vont les choses sur les écrans mondiaux, la version « commerciale » d'« Histoire d'O » n'est peut-être plus loin.

Quant à l'essentiel de l'affaire — c'est-à-dire l'identité de l'auteur — il fallut attendre 1969 pour voir apparaître deux faits nouveaux, dont l'un semble bien emporter la décision.

Au début de l'été 1968, Pauvert avait éveillé toutes les curiosités en annonçant la publication d'un « Dossier de l'Histoire d'O », mais avait fait savoir quelque temps

après qu'il renonçait à cette idée. En octobre de la même année, Jean Paulhan mourut sans que la moindre lueur nouvelle n'ait été jetée à cette occasion sur l'énigmatique Pauline Réage.

Un an plus tard, en septembre 1969, paraît une suite à « Histoire d'O ». Toujours signée Pauline Réage, elle s'intitule « Retour à Roissy », et reprend imperturbablement, en cent-quarante-deux pages encore plus glacées peut-être que celles du premier volume, les thèmes cultivés dans celui-ci. Mais ce qui retient surtout l'attention, c'est une très longue préface dans laquelle Pauline Réage entreprend de raconter la genèse de son livre — sans pour autant lever son incognito.

Cette préface porte elle-même un titre : « Une fille amoureuse », et raconte sur un ton d'élégante mélancolie la liaison de l'auteur avec un homme manifestement plus jeune qu'elle et tout aussi manifestement prisonnier d'un mariage ou d'une autre liaison plus régulière. Le couple est condamné à la clandestinité, aux rendez-vous furtifs, aux cafés et aux hôtels anonymes. « Histoire d'O » n'aurait été ainsi, à l'origine, qu'un lien supplémentaire, une longue lettre d'amour codée imaginée par Pauline Réage pour rendre moins difficile et moins amère sa situation.

— Moi aussi, aurait dit la « fille amoureuse » à l'homme qu'elle aimait, je pourrais écrire de ces histoires qui vous plaisent.

Et, mise au défi, elle écrivit.

— La fille écrivait comme on parle dans le noir à celui qu'on aime, lorsque les mots d'amour ont été retenus trop longtemps et ruissellent enfin...

Puis, un jour, la mystérieuse liaison aurait pris fin, laissant Pauline avec son désespoir — et un livre vendu à 160.000 exemplaires pour la plus grande joie des adolescents tourmentés et des quinquagénaires défaillants. Triste destin pour un chant d'amour !

Quelques menues révélations étaient faites en passant : le prénom de Pauline était « emprunté à deux célèbres dévergondées, Pauline Borghèse et Pauline Roland », tandis que Réage était trouvé « sur un cadastre ». Ce qui fit fouiller vainement cartes, guides et atlas pendant plusieurs jours et ramena rapidement quelques esprits particulièrement astucieux sur la piste de Dominique Aury.

Celle-ci étant originaire de Rochefort-sur-Mer, on crut reconnaître en Réage un nom de la région et on alla même jusqu'à évoquer une « contraction de Ré et de Brouage ». Les imaginations travaillent dur en de tels moments !

Mais un mois plus tard, un fait beaucoup plus précis mettait carrément Dominique Aury sur la sellette : l'heb-



Dominique Aury : soupçonnée la première... et la dernière.

domadaire *Minute* révélait que, sur l'état officiel des créances des éditions Jean-Jacques Pauvert, la secrétaire générale de la NRF figurait pour la très coquette somme de 17.119.000 anciens francs. Alors qu'elle n'avait en principe jamais écrit une ligne pour Pauvert, elle se trouvait donc être, après le mari et héritier d'Albertine Sarrazin, le principal créancier individuel de l'éditeur d'« Histoire d'O ». La boucle semblait bouclée.

A cette révélation publique, Pauvert ne réagissait que par une très courte lettre déclarant :

— Oui, il s'agit bien des droits d'« Histoire d'O ». Et alors ?

Alors, on pourra soutenir, bien sûr, que Dominique Aury, collaboratrice de Paulhan, a simplement joué un rôle d'intermédiaire bénévole. Mais lorsqu'on voit les chiffres officiels venir en renfort de la thèse considérée depuis longtemps comme la plus probable quant à l'identité véritable de Pauline Réage, on est aussi en droit de considérer l'affaire comme à peu près résolue. Quatorze ans après.

J. B.

105	ZARUBA Miroslav	1.086,51	
106	ditto		209,49
107	AGRAPHÉ Trust	6.650,90	
108	Georges ALLEN & UNWIN	73,81	
109	ARNAUD Noël	1.396,28	
110	Mme AURY Dominique	171.190,39	
111	AYACHE Alain	3.139,60	
112	BARBAULT André	368,16	
113	Mme BATAILLE Diane	58.202,60	
114	BENAYOUN Robert	1.311,44	
115	Mme BERNANOS Sylviane	1.205,88	
116	BESSY Maurice	1.526,56	
117	ditto		2.030,01

Sur les comptes de J.-J. Pauvert : des chiffres révélés.



## IV. - LE SEXE ET LES MŒURS

LES AMOURS  
DE GROUPES

par le Dr Georges VALENSIN

*Le virus de l'escalade sexuelle n'épargne rien ni personne. Des valeurs aussi anciennes et affirmées que l'amour, le couple, le mariage, sont soudain prises de fièvre éruptive. L'adage, célèbre en un temps : " Travail, Famille, Patrie " est devenu, revu et corrigé : " Sérail, famille, partie ". Pour ne pas dire partouse. Et cela, paraît-il, pour le plus grand bien de l'humanité. L'échange et le troc ne sont plus des termes économiques, mais des termes œcuméniques.*

*Afin de savoir plus exactement ce qui nous attend, nous avons demandé à un sexologue réputé, le docteur Georges Valensin, d'entreprendre une étude sérieuse — quasi scientifique — de ce phénomène, des avantages que vantent ses promoteurs, mais aussi des réserves qu'il suscite. En aucun cas nous ne voulons prendre parti : nous exposons, laissant à chacun le soin de savoir comme il doit faire son lit.*

**D**EPUIS quelques années aux Etats-Unis — et plus récemment encore en Europe occidentale — la monogamie se tempère non plus seulement par l'adultère mais par la participation simultanée des deux conjoints à des échanges sexuels. Ces échanges se pratiquent soit dans une mêlée générale, soit par couples isolés.

L'adultère collectif n'est pas une nouveauté ; on l'a signalé dans bien des sociétés primitives. Ainsi l'ethnologue Malaverna a décrit comment, dans l'ancienne Somalie italienne, après des danses collectives, les épouses s'abandonnaient à tous les hommes présents, non sans s'être voilé le visage. Aux îles Hawaï, avant la venue des pasteurs blancs — et celle des maladies vénériennes — les naturels de l'endroit se livraient une fois par an à l'échange des conjoints, après un festin dit de la fécondité, car il préluait à l'accroissement des naissances. Chez les Esquimaux du Groënland, on pratiquait le jeu dit des chandelles : à un moment donné, toutes étaient soufflées et, dans l'obscurité, les époux des deux sexes s'éteignaient au hasard. Les froids du Grand Nord, raréfiant les ovulations des femmes, diminuaient du même coup leur fertilité et des apports masculins massifs étaient parfois souhaitables.

En Occident, au temps des Romains, les conjoints s'accordaient de grandes libertés lors des Saturnales et autres fêtes licencieuses. Le Carnaval moderne a pris la relève surtout en Allemagne : il est quelquefois le moyen, pour un couple, de trouver une détente bienfaisante ou... d'accélérer une progéniture un peu lente à venir.

Aujourd'hui, le troc des conjoints, motivé presque uniquement par la recherche de satisfactions sexuelles, se

pratique couramment en Amérique du Nord dans des clubs plus ou moins fermés. Ces clubs eux-mêmes ne sont pas une nouveauté. Un rapport de police signalait, en 1802, qu'au 102 de la rue de Vaugirard, à Paris, une grande affluence se produisait chaque jeudi ; les lampes s'éteignaient et des personnes des deux sexes se livraient à des étreintes anonymes. Les dames portaient un quart d'heure avant les messieurs afin qu'ils ne pussent pas les suivre et découvrir leur identité. Un parrainage était exigé pour être admis à ces assemblées hebdomadaires, parrainage qui permettait d'éliminer les personnes douteuses ou, surtout, contagieuses.

Le grand obstacle aux amours de groupe était, en effet, les maladies vénériennes, à une époque où les plus grands dignitaires eux-mêmes étaient presque tous contaminés. Terrorisés par la perspective d'être infectés, quelques hommes louaient en collectivité les services exclusifs d'une femme qu'ils supposaient saine. Parent Duchatelet, l'historien de la prostitution au début du XIX<sup>e</sup> siècle, a même relaté qu'une péripatéticienne de haut vol s'était constituée une clientèle limitée d'une quarantaine d'hommes généreux ; dans l'intérêt de leur santé, tous devaient se connaître, s'agréer et être mariés. Devenus veufs, ils étaient exclus de la « communauté » : désormais livrés à eux-mêmes, ils risquaient quelque contamination qui aurait pu se propager à tout le groupe.

Avec l'efficacité actuelle de la prophylaxie antivénérienne et l'usage des contraceptifs, le terrain est vite devenu propice, aux USA, à une floraison exubérante d'assemblées de trocs sexuels. De nombreux livres ont déjà décrit les usages de ces clubs échangistes. De l'avis de bien des sociologues, psychologues et autres spécialistes du com-

portement, ces échanges augmentent constamment et tendent à devenir une véritable distraction nationale.

Plusieurs journalistes américains se sont livrés à des enquêtes pour connaître l'étendue prise dans leur pays par ces échanges sexuels qualifiés de « wife swapping » ou « swinging ». Les évaluations les plus faibles estiment à un demi-million le nombre des couples qui s'adonneraient régulièrement ou occasionnellement au swapping. Les plus fortes vont jusqu'à plusieurs millions. Le chiffre de deux millions et demi, donné par l'Institut Kinsey, s'inscrit dans la moyenne. En 1969, un professeur de sociologie effectua une enquête subventionnée auprès de sept cents nudistes : 40 % d'entre eux connaissaient le swapping et il était presque toujours antérieur à leur nudisme.

L'entrée dans un club d'échanges se fait généralement par cooptation. Il arrive aussi que quelques couples, qui se sont rencontrés par annonce ou dans des cabarets spécialisés, forment eux-mêmes un groupe. Aujourd'hui, on trouve des réunions de swappers un peu partout aux USA, surtout en Californie.

Lorsque l'échangiste change de résidence, il a toute facilité pour rejoindre le club le plus proche. Une véritable franc-maçonnerie permet aux clubs de communiquer entre eux, et certains swappers auraient même, pour se reconnaître, une poignée de main spéciale, tout comme dans les sectes d'initiés. Le coupe « néophyte » n'est souvent admis qu'après un examen préalable : un ménage du club est chargé de le « tester ».

## A la façon des pachas

Le développement champignonnesque des clubs d'échanges aux Etats-Unis s'explique par un ennui conjugal presque général, surtout dans les milieux suburbains où, faute de relations, le couple vit replié sur lui-même. Des conjoints qui se sont tout dit et connaissent tout d'eux-mêmes éprouvent un besoin irrésistible de nouveauté, d'autant plus que des loisirs accrus leur laissent désormais plus de temps. Rivés devant leur appareil de télévision, stimulés érotiquement, ils aspirent à vivre l'amour autrement que devant un écran, avec tout le piquant désirable.

Pour retrouver ce piquant, l'adultère banal comporte trop de risques ; un mari s'expose au divorce et à une pension ruineuse. Il redoute aussi les exigences des maîtresses qui, à la façon bien connue des mantes religieuses, dévorent le mâle accouplé : trop d'entre elles, au moment le plus fort de l'exaltation, lui extorquent des promesses dispendieuses qu'il n'est guère en état de mesurer...

Par contre, le troc des conjoints séduit par l'absence de ces risques. Des idées plus libérales ont également contribué à l'extension du swapping. Depuis longtemps on tolère que des époux changent de partenaires pour danser ou même pour flirter, lors de soirées un peu arrosées. Depuis plus longtemps encore, on intercale des étrangers entre des invités mariés comme pour les distraire d'eux-mêmes. Le swapp n'est donc qu'un pas de plus dans l'évolution des mœurs qui admettent maintenant la nécessité d'un rafraîchissement entre conjoints pour leur permettre de mieux se supporter.

A l'âge de la pilule et de la pénicilline, les risques conceptionnels et vénériens sont bien moindres. Les voitures, les résidences secondaires permettent l'éloignement propice à l'anonymat. La société moderne est celle du changement : pourquoi celui-ci ne serait-il pas aussi bien sexuel qu'alimentaire ou vestimentaire ?

Beaucoup d'hommes également rêvent d'avoir des partenaires multiples à la façon des pachas : ils peuvent trouver dans les échanges sexuels un moyen de satisfaire à bon compte ces tendances lascives. Le troc est la polygamie du pauvre.

Aux USA, les swappers se recrutent dans tous les milieux, mais ils sont fort nombreux dans les professions libérales ou intellectuelles, peut-être plus accessibles aux idées avancées. L'instigateur des échanges est généralement le mari. Au début, sa proposition bouleverse et écoëure souvent sa femme qui croit à une désaffection ; fréquemment, elle n'accepte de l'accompagner au club que comme simple spectatrice. Les dirigeants connaissent ce réflexe des débuts qu'ils admettent volontiers, sachant d'expérience que la spectatrice se transforme vite en actrice dans la chaleur érotique aussi contagieuse que celle des banquets. La curiosité peut également aider l'épouse à franchir le cap décisif. On pourra encore déléguer auprès d'elle un sujet particulièrement séduisant et convaincant, mais jamais il ne sera fait usage d'une quelconque contrainte physique.

D'autres conjointes se lancent dans l'aventure un peu comme on se jette à l'eau : elles se déshabillent brusquement pour s'interdire toute retraite. Le premier faux-pas conjugal accompli, les suivants ne comptent plus, et il est fréquent qu'une épouse soit aussi réticente à s'arracher aux échanges qu'elle l'avait été à les inaugurer. Le mari, plein d'ardeur, qui précédait son épouse pour arriver, la précède maintenant pour partir, car l'enthousiasme a changé de camp.

Le troc peut également clore des réunions amicales corsées de propos ou de films égrillards et largement arrosées de boissons alcoolisées ; l'épouse devient alors vulnérable à la cour ardente d'un habitué des échanges qui achète la neutralité du mari en lui abandonnant sa propre femme.

Dans la plupart des clubs de trocs, la moyenne des participants varie de quelques couples à quelques dizaines de couples, souvent convoqués à jour fixe par téléphone. Après cinq ou six mois, le tour des habitués est fait et beaucoup d'adhérents émigrent vers un autre groupe à moins qu'ils ne s'y soient inscrits simultanément. Alors qu'il y a très peu d'années encore il était scandaleux de parler des clubs d'échanges, actuellement, leurs membres n'hésitent plus à se livrer ouvertement à un prosélytisme ardent.

## Hôtels spécialisés

En France, on sait depuis longtemps qu'existent discrètement des groupes privés de conjoints échangistes, surtout à Paris, dans les grandes villes et sur la Côte d'Azur. A la suite de la parution de « La Femme révélée », livre dans lequel je parlais des clubs de swapping aux Etats-Unis, des lecteurs se firent un point d'honneur national de m'informer que de tels clubs existaient aussi chez nous. Cette lettre, entre bien d'autres, est particulièrement édifiante :

*Cher Docteur,*

*C'est le passage relatif au « wife swapping » qui nous a le plus intéressés dans votre livre. Nous ignorons si vous le savez, mais ceci se pratique aussi en France. Certes, sur une plus petite échelle qu'aux States, mais les Américains n'ont rien inventé en ce domaine. Nous nous devons de vous dire que nous le pratiquons de temps à autre et nous n'avons qu'à nous en féliciter. Depuis que nous agissons*



Groupe : ensemble de personnes ayant un objectif commun qui conditionne la cohésion de ses membres (Larousse).

ainsi nous nous sentons libérés ; plus de cachotteries, plus de désirs inavoués envers d'autres, etc. Avant, notre ménage battait un peu de l'aile ; maintenant, plus question de divorce, et l'entente parfaite règne.

Bien sûr, il a fallu passer sur beaucoup de préjugés mais la poursuite du bonheur n'a pas de prix.

C'est en songeant que si notre société actuelle trouve normal qu'un homme ait des désirs envers une autre femme, même s'il est marié, il était immoral que sa femme en ait. C'est ridicule ! Aussi le « wife swapping » permet de contenter les envies de changement qui prennent tous les ménages après quelques années de mariage, et il permet d'apprendre ce que souvent on ignorait sur soi-même ou son conjoint.

Espérant que notre témoignage vous sera utile, nous nous tenons à votre disposition pour tous renseignements qu'il vous plairait d'avoir pour votre étude.

Signature.

A Paris, outre quelques swappers noctambules et motorisés qui se recrutent entre eux au Bois de Boulogne pour rejoindre ensuite un appartement privé, des échanges sont organisés commercialement dans certains hôtels spécialisés, bien que la police y procède de temps à autre à des descentes pour vérifications d'identité. Ce sont surtout les goûts de la clientèle qui ont décidé de la vocation de ces établissements. Il y a une quinzaine d'années, à la suite

d'injonctions policières, l'un de ces hôtels avait dû condamner les portes communicantes de ses chambres ; les libres-échangistes passèrent alors par la porte régulière et se rencontrèrent grâce à un vestibule commun. Des lits non défaits alertèrent l'hôtelier qui, à la réflexion, trouva la formule bonne puisqu'elle le rendait irresponsable : il ne pouvait en effet contraindre les occupants à s'enfermer à clé.

D'autres lieux accueillants adoptèrent la même formule. L'amour pluraliste y trouva un libre champ d'exercice. Un de ces hôtels du libre échange accueillait volontiers les couples ordinaires, mais leur assignait le premier étage ; les autres, pluralistes, étaient à l'étage supérieur : en cas de descente de police, un coup de sonnette leur donnait le temps de réintégrer leurs chambres, tandis que les représentants de l'ordre avaient des marches supplémentaires à gravir.

Toutefois, ces hôtels échangistes n'ont rien de commun avec les clubs de swapp américains. En France, le gros des habitués est constitué non par des femmes mariées accompagnant leurs maris, mais par des prostituées ou des demi-prostituées : employées diverses qui utilisent leur jour de congé pour accompagner, contre rémunération, quelque ami amateur d'amours en groupe. D'où une certaine affluence de coiffeuses le lundi, de dactylos le samedi, et de toutes en fin de mois.



Peu de couples pratiquent l'échange isolé ; la plupart s'adonnent à la partouse. Le nom a été inauguré par Victor Margueritte mais ne s'est pas propagé à l'étranger à l'instar de la plupart des mots érotiques français. Peut-être parce qu'il ne représente pas une bonne formule pour les amours pluralistes.

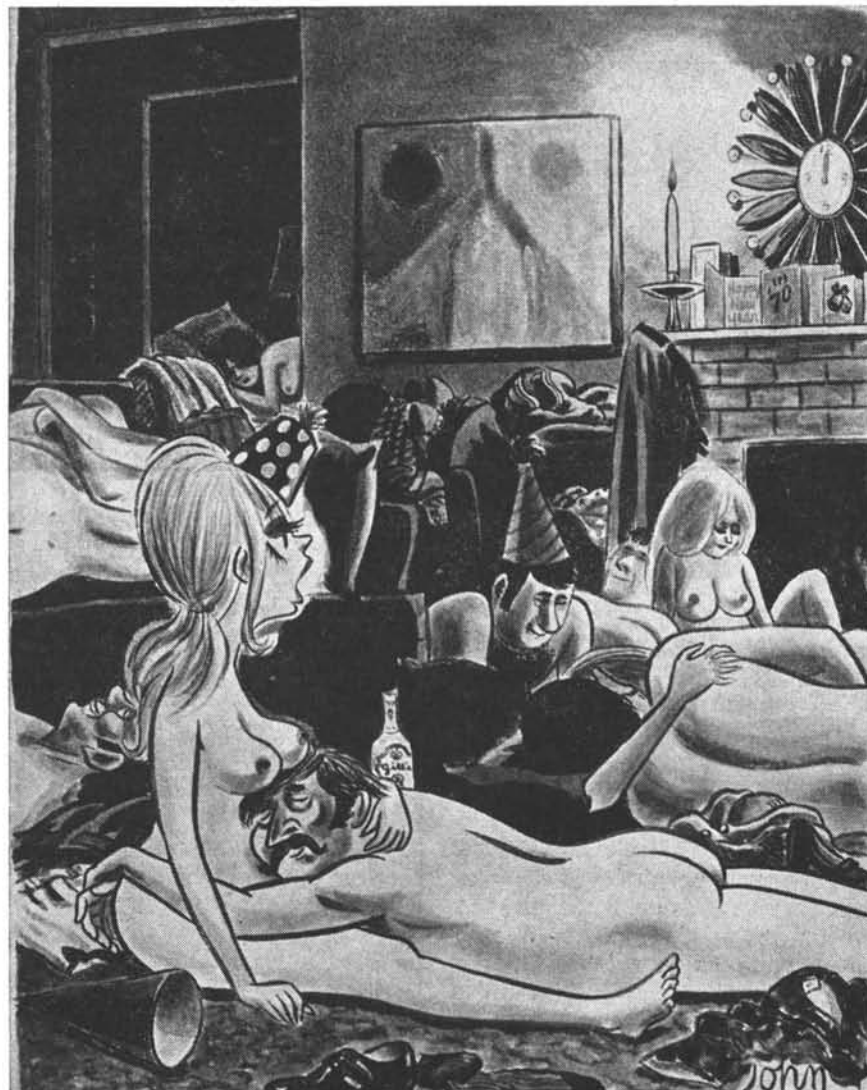
Cette forme de partouse hôtelière ne fait de dupes que chez quelques hommes naïfs qui, exceptionnellement, y amènent leurs femmes, croyant avoir affaire à d'autres couples mariés. D'ordinaire ils se contentent d'une amie de rencontre ou de quelque subalterne vénale. Il est même touchant pour les hôteliers de les entendre téléphoner à leur épouse pour expliquer leur absence et lui témoigner une affection qui est généralement sincère, l'amour et le sexe étant chez eux deux choses bien distinctes. Quant aux véritables prostituées accourues dans ces établissements, elles sont flattées de pouvoir prêter à confusion avec des non-professionnelles : aucune n'est tutoyée et quelques-unes peuvent même être gratifiées d'un baise-main. L'illusion est d'autant plus facile à entretenir que la rétribution précède leur venue et qu'il n'en est plus question dans l'action. Beaucoup ne sont d'ailleurs pas de vulgaires pierreuseuses, mais des filles de bars proches, que le client isolé a dû solliciter, l'entrée de l'hôtel n'étant permise qu'aux couples.

Les quelques épouses égarées dans ces lieux risquent,

la première fois, d'être horrifiées par ces entassements de corps dans une demi-obscurité aux âcres relents. Certaines redescendent précipitamment des escaliers qu'elles avaient montés lentement et avec appréhension ; seules restent les convaincues et surtout celles qui craignent de déplaire à leurs maris. D'autres pleurent un peu, mais reviennent, affirmant toujours qu'elles aiment trop leur époux pour le contrarier. On rencontre aussi quelques rares conjointes nymphomanes qui fréquentent ces endroits pour satisfaire des désirs impérieux : un mari affaibli par l'andropause y voit des avantages. Des femmes d'âge mûr peuvent également trouver certaines satisfactions dans ces priapées collectives dont elles espèrent, la pénombre aidant, profiter.

En France, la clientèle masculine n'est pas sélectionnée comme dans les clubs d'Outre-Atlantique. Trop de dos voûtés, de jambes torsées, de ventres bedonnants risquent de déprimer les meilleures volontés. La réciproque est d'ailleurs également vraie avec son cortège de femmes obèses et de poitrines pleureuses. D'autre part, la possibilité de descentes policières commande l'abstention à certaines professions soucieuses de respectabilité. Cependant, nombre de vedettes de la chanson, du théâtre, du cinéma, du barreau, de la littérature et même de la politique ont été signalées en ces lieux.

La seule discrimination à l'entrée concerne les hommes



— Bonne année, Robert chéri... où que tu sois ! (Dessin de John Dempsey paru dans « Playboy »).

de couleur : leur réputation d'hypersexualité les fait tenir à l'écart, les autres mâles craignant de faire mauvaise figure. Ce racisme dans les échanges sexuels est général aux USA, mais les Noirs ont créé des clubs à leur seul usage.

L'entrée hôtelière est également interdite aux moins de vingt et un ans, et il est coutumier d'entendre un client échangiste accompagné d'une mineure lui reprocher de ne pas s'être suffisamment maquillée pour paraître majeure. Enfin, certains couples timorés n'osent franchir le seuil de l'établissement, redoutant ces hommes timides ou désargentés qui, informés de la destination du lieu, observent sournoisement du dehors les allées et venues, se contentant de « grives fautes de grues », selon l'expression d'un habitué.

## Effet aphrodisiaque

Les amours de groupe constituent un immense champ d'investigations pour les études sexologiques et même sociologiques. Des spécialistes américains se sont introduits dans des clubs de swapp et en ont rapporté une moisson d'observations souvent aussi nouvelles que les échantillons lunaires et d'une utilité plus immédiate pour le bonheur de l'espèce.

Pour quantité d'humains des deux sexes, la vision des étreintes du prochain est cause d'une exaltation considérable qui pousse à l'imitation. Pareil phénomène se retrouve chez les animaux : pour beaucoup d'entre eux, la vue de leurs semblables en train de s'accoupler est un stimulant de l'instinct génésique qui les incite à en faire autant. Certaines espèces d'oiseaux ne s'accouplent que s'ils sont nombreux à pouvoir le faire collectivement : clairsemés, ils s'abstiennent. Des rats, sexuellement assoupi, mis en présence de congénères qui s'accouplent, cessent d'être indifférents à la femelle en chaleur et la couvrent après une vingtaine de minutes de galanteries.

Cet effet aphrodisiaque de la vue du rapport sexuel est utilisé depuis fort longtemps dans les maisons closes : quelques tableaux suggestifs aux murs ou des ouvertures secrètes sur la réalité vivante mettent le client en appétit. De même, des miroirs, en réfléchissant l'image du rapport, exaltent son ardeur. Joséphine de Beauharnais, fort experte dans l'art d'aimer, en disposait à toutes les hauteurs, quelques-uns même, à la Malmaison, en forme de cœur, pour ajouter une note sentimentale.

La simple vue du rapport sexuel peut d'ailleurs suffire à certains clients d'hôtels spécialisés : tels des chasseurs d'images, ils se bornent à regarder les étreintes d'autrui, puis s'isolent avec leur compagne. D'autres ne font qu'inviter un couple à côté d'eux, sans aucun échange.

La seule vision du rapport rassemble autour du couple qui s'étreint un demi-cercle de mâles s'adonnant aux self-stimulations. Détail curieux : certains, par un reste inconscient d'éducation, remplacent ces manipulations par des frictions du nez. Par contre, les femmes qui regardent placent généralement leurs mains sur les hanches ou sous les aisselles.

Dans le privé, faute de pouvoir contempler le rapport d'autrui, quelques couples lui substituent des films qui le représentent. La stimulation peut être opérante. Elle l'était déjà aux premiers temps de la lanterne magique : en 1779, dans un hôtel particulier de Versailles, l'image de Marie-Antoinette nue bouleversa une assemblée de seigneurs et de dames au point que la mêlée fut générale.

L'exaltation ressentie à la vue des étreintes d'autrui peut en partie s'expliquer par une identification avec le partenaire de même sexe : le voyeur, surtout peu puissant, s' imagine volontiers être cet étranger mieux pourvu par la nature. L'idée de lui succéder peut également permettre d'anticiper sur le plaisir à venir.

Dans l'échange, la nouveauté du partenaire est un autre motif de relance sexuelle. Le phénomène est général chez l'animal : un taureau nouveau venu qui surgit dans l'enclos provoque un intérêt bien plus vif qu'un ancien déjà connu. Chez les singes, lorsque survient un inconnu, les préliminaires cessent d'être laborieux et l'accouplement se fait avec beaucoup plus de conviction. Aujourd'hui, avec la diminution du nombre des grossesses, le mariage monogame s'accompagne bien plus qu'autrefois d'une cohabitation sexuelle continue : d'où une profonde lassitude qui se manifeste après quelques années, voire quelques mois.

Avec un partenaire neuf, les rapprochements regagnent leur éclat du début. Dans les rapports de groupe, certaines défaillances parviennent même à s'atténuer. Ainsi l'éjaculateur précoce, fléau du mariage monogame, aura tendance à faire durer le rapprochement sexuel avec une inconnue pour mieux le savourer. L'espoir que de nouvelles partenaires succéderont à celle qui l'occupe le poussera également à freiner ses dépenses, si bien que l'on a pu dire que le pluralisme sexuel était l'un des meilleurs traitements de la précocité orgasmique. Ce retard volontaire de l'orgasme n'est d'ailleurs pas l'apanage des mâles ; bien des participantes retiennent leur plaisir pour faire durer la pamoison érotique.

Après l'émission séminale survient une période dite réfractaire, pendant laquelle l'homme est incapable d'entreprendre un deuxième rapport. Cette période qui existe aussi chez l'animal, dure généralement moins longtemps s'il est mis en présence d'une femelle nouvelle : un rat qui vient de s'accoupler est capable bien plus vite d'une deuxième saillie, si la ratte n'est pas la même. De façon identique, l'homme échangiste récupère souvent bien plus rapidement quand la partenaire a changé ; aussi l'amateur d'échanges ne s'attarde-t-il pas auprès d'une seule participante. Cette faculté de récupération rapide du pluraliste lui rappelle le bon temps de son adolescence, alors qu'il semblait infatigable ; elle enseigne aussi que la polygamie érotique est un état naturel à l'homme.

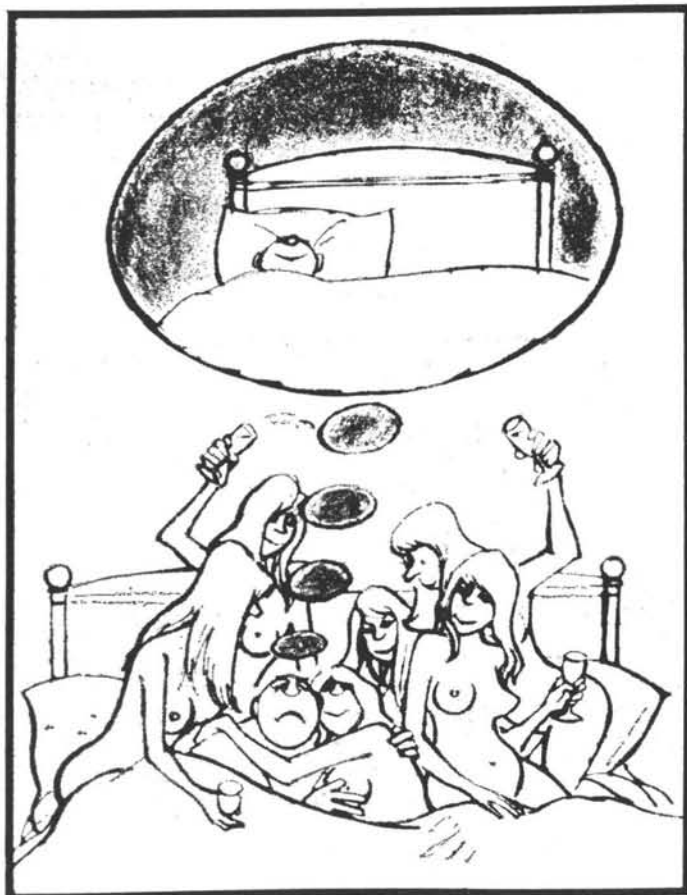
## Minimum de galanterie

L'ardeur des rapports chez les échangistes peut encore être stimulée par le plaisir de bénéficier de l'adultère d'une étrangère ; l'effet serait considérable chez certains hommes qui oublient que leur propre épouse sert de monnaie d'échange : d'un naturel optimiste, ils écartent les idées déplaisantes pour ne se complaire qu'aux autres, exaltantes. On a également prétendu que la présence du mari donnait l'illusion de le posséder homosexuellement, par l'intermédiaire de sa femme. C'est possible. De même qu'il est probable que certains époux « swappers » éprouvent un plaisir sado-masochiste à contraindre leur femme à se livrer à un étranger, ou à se vautrer eux-mêmes dans la couche où elle s'est abandonnée.

Avec une partenaire régulière, l'homme ne se soucie guère de masquer la dépression morale et physique qui suit l'étreinte ; avec une partenaire occasionnelle, il est tenu à un minimum de galanterie : quelques caresses prolongées pourront favoriser un plaisir lent à se manifester. D'ailleurs, la femme peut, elle aussi, être grandement stimu-

lée par des amours collectives. Il est banal, par exemple, qu'elle soit sollicitée par plusieurs partenaires simultanément : son mari serait bien en peine de reproduire une telle somme de sensations. La femme moyenne étant essentiellement polyérotique, la nudité, de règle lors des échanges, facilite cette sollicitation de tous les territoires érogènes.

D'autre part, beaucoup de femmes sont lentes au plaisir et il faut une durée d'incitations dont l'homme ordinaire n'a guère la patience ou l'endurance. Des partenaires qui se succèdent parviendront à provoquer l'extase terminale. Celle-ci surviendra souvent avec le swapper le plus attirant



Sans légende.

(Dessin paru dans « Stern »).

physiquement ou le plus attachant sentimentalement ; parfois, ce sera le mari lui-même qui, malgré les échanges, peut demeurer l'homme aimé. Lorsque ce mari est hyposexuel, la face de sa femme tournée dans sa direction ou sa bouche collée à la sienne lors des étreintes étrangères seront la preuve manifeste de la fidélité spirituelle de l'épouse envers lui.

C'est dans le swapp d'ailleurs que l'on vérifie combien les baisers intra-buccaux sont l'expression de l'attrait réel. Car il persiste un certain choix subtil du partenaire : la libre-échangiste élimine les indésirables, même si la règle du jeu veut qu'elle les subisse. Elle prétextera une indisposition, une fatigue subite, le besoin de récupérer du précédent partenaire ou l'irritation locale qu'il a provoquée. S'il le faut, elle s'enveloppera dans son drap jusqu'au cou. Cependant, l'homme refusé l'apercevra peu après dans les bras d'un autre. Fort de l'expérience, il deviendra lui-même

sceptique quand son épouse recourra aux mêmes artifices et soupçonnera un attrait extérieur.

La multiplicité des partenaires est susceptible aussi d'entraîner celle de l'orgasme féminin. Le nombre élevé de femmes capables d'orgasmes multiples, à quelques minutes d'intervalle, a été une des grandes révélations des recherches entreprises à l'Université de Saint-Louis. Kinsey avait déjà pressenti la chose : elle est entièrement confirmée par les sexologues qui ont pu observer les amours de groupe. L'étymologie d'orgasme vient d'ailleurs d'orgie, comme si le mot voulait exprimer le meilleur des mêlées sexuelles d'autrefois.

Une femme est d'autant plus exaltée par la multiplicité de ses orgasmes que le premier est souvent le moins bien ressenti. Certaines échangistes arrivent à en éprouver de très nombreux au cours de la même séance, chacun avec un partenaire différent, ce qui explique leur enthousiasme pour ce genre d'activités amoureuses. De plus, beaucoup de femmes ne se sentent parfaitement relaxées qu'après avoir épuisé toute leur capacité orgasmique : si elle est très grande, le swapp, seul capable de les satisfaire, exerce sur elles un attrait irrésistible qui engendre des fanatismes, surtout lorsque les auto-satisfactions ne sont considérées que comme de pauvres ersatz sans chaleur humaine.

De retour chez eux — et même avant — les conjoints éprouvent fort souvent le besoin de s'étreindre. Le coefficient érotique du rapport monte alors de plusieurs degrés : les conjoints gardent leur exaltation, se confient leurs expériences réciproques et les revivent imaginativement. Le mari, un peu à la manière des primitifs, dont la vie sexuelle est libre, éprouve quelque orgueil d'avoir une épouse aussi capable de provoquer le désir ; il la regarde d'un œil plus attentif et lui retrouve des charmes qu'il négligeait depuis longtemps. Il a aussi l'impression qu'elle est davantage à lui puisqu'il a pu en disposer en la prêtant. Elle-même, gênée auparavant devant un conjoint pour lequel elle éprouvait un attrait plus sentimental que charnel, a appris à briser désormais ses retenues et à faire preuve d'une expérience érotique qu'elle a apprise et qu'elle osera montrer — le mari sachant d'où elle vient.

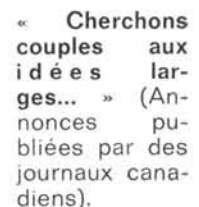
Le mariage qui ne réunissait plus que deux incompréhensions mutuelles devient beaucoup plus communicatif, tout au moins sur le plan charnel, et chez les deux conjoints, complices dans l'adultère en commun, la camaraderie succède à l'isolement. Entre deux époux sexuellement repus, le climat s'améliore.

Dans les échanges conjugaux, l'épouse bénéficie également d'une véritable relance de sa féminité : d'innombrables compliments et des manifestations qui ne peuvent mentir lui ont donné l'assurance qu'elle est toujours désirable. Avec délices, elle reprend conscience d'une personnalité qu'elle semblait avoir perdue face à son mari.

## Désir d'anonymat

Une foule d'observations a été faite, à l'occasion d'amours collectives, qui obligent à repenser l'érotisme. Hélas, souvent, leur côté égrillard a masqué leur intérêt scientifique. Ainsi la fréquence des applications bucco-génitales entre les deux sexes dépasse largement celle des rapports, bien que ceux-ci soient entièrement libres. Peut-être est-ce en raison du nombre des hyposexuels qui fréquentent, surtout en France, les parties d'échanges : leur mise en train laborieuse doit être soutenue et ils sont ensuite en peine de réitérer leurs étreintes, d'où le désir de se faire valoir autrement.





Le tabagisme excessif confère aussi des exhalaisons désa-

gréables qu'il importe d'épargner à une compagne qui n'est que celle d'un moment. En outre, le tabac a une mauvaise réputation pour la puissance sexuelle ; aussi voit-on peu de doigts outrageusement jaunis chez les swappers mâles. A l'inverse, les femmes fument plus volontiers, comme pour mieux s'assimiler à l'homme dont elles ont le comportement polygamique.

Enfin, le swapper soigne sa ligne ; il y est même encouragé, car les échanges conjugaux lui font découvrir un plaisir autrement piquant et inoffensif que des repas pantagruéliques.

## Education sexuelle

Les avantages et les inconvénients des échanges conjugaux sont l'objet de controverses passionnées entre swappers enthousiastes, sexologues et spécialistes de toute nature qui les jugent calamiteux.

Pour les premiers, le swapping est un moyen d'éducation sexuelle par la pratique, autrement efficace que l'éducation par les livres ou même par le cinéma. Dans les groupes d'échange, les conjoints inexperts sont pris en charge par des partenaires qui ont une vocation d'éducateurs d'autant plus sûre qu'ils en retirent une récompense immé-

diante. Le swapp, par la multiplicité des participants aux capacités diverses, est susceptible d'assurer une formation érotique accélérée.

Par un privilège exorbitant, disent-ils, un mari se voit accorder par la société traditionnelle le droit exclusif d'éveiller sa femme à la sensualité ; aussi risque-t-elle de demeurer toute son existence fort peu révélée. La facilité avec laquelle la femme moyenne abandonne toute pudeur en quelques séances d'échanges montrerait, au contraire, sa prédisposition naturelle à jouer de toutes les cordes sensuelles. La simple vue des amours de groupe peut suffire à dégrossir une épouse sexuellement fruste.

Les échanges sexuels constitueraient aussi un traitement efficace des déficiences masculines ; c'est pourquoi bien des hyposexuels prendraient le chemin des amours pluralistes. Il est fréquent, par exemple, qu'un homme s'imagine être médiocrement pourvu dans son anatomie génitale ; la vue de ses semblables en action lui montre qu'il n'en est rien et lui rend son assurance. Il finit généralement par trouver une partenaire adaptée qui lui permet de se dépasser ; ayant pris des habitudes de réponses convenables, il vivra sur sa lancée avec sa femme.

Il n'est pas rare non plus que des échangistes, hommes et femmes, prennent le chemin du chirurgien esthétique pour lui demander de corriger une nature insuffisamment

## TÉMOIGNAGE NUMÉRO 1

*S. M., 49 ans, industriel.*

**L'**EROTISME est un jeu, non dans le sens de distraction ou de passe-temps, mais de jeu de hasard. Ainsi, avec plusieurs amis, amateurs comme moi de plaisirs charnels inédits, nous avons inventé une sorte de roulette russe de l'amour. Voici en quoi consiste le jeu. Nous sommes par exemple six hommes, et nous chargeons un septième, qui fera fonction d'arbitre, de recruter six femmes, forcément dans le monde peu farouche de la galanterie ou de la semi-galanterie ; six femmes, cinq jeunes et jolies et la sixième, une affreuse vieille édentée. Elles sont placées dans les chambres numérotées de 1 à 6. Puis nous tirons au sort les numéros de chambres. Celui qui tombe sur la vieille est tenu, comme les autres, de remplir son mandat. L'arbitre-témoin veille à ce qu'il n'y ait pas fraude. Que l'infortuné qui a tiré le mauvais numéro ne réussisse pas, l'essentiel est qu'il entreprenne. Jeu cynique, jeu cruel, mais jeu.

La notion de partouse est, pour chacun de nous, extrêmement séduisante. On croise, au Bois, une voiture à l'intérieur de laquelle se profile un couple inconnu. On fait un appel de phares, on s'arrête dans une voie latérale, les femmes descendent et changent de voiture. Et chaque couple ainsi reconstitué s'en va dans une direction opposée. Ce qui fait le sel de la partouse, c'est l'inconnu, la surprise. Il y a, certes, de mauvaises surprises, car certains hommes se gardent d'emmener leur femme ou leur maîtresse, mais une putain qu'ils ont payée et qu'ils échangent contre une authentique femme du monde. Aussi les spécialistes de cette activité clandestine font-ils très attention et ne s'embarquent pas dans une aventure sans avoir regardé à deux fois l'objet de la tractation. Il arrive aussi que l'on bénéficie d'une ravissante jeune femme, parfois nouvellement mariée et que son vicieux époux initie aux amours profanes. Beaucoup plus d'hommes que l'on croit sont d'un naturel altruiste.

Il faut parler également des dîners galants chez des amis pas trop collet monté. On peut arriver sans femme, ce qui fait qu'on n'a rien à perdre et tout à gagner. L'on

se trouve devant une table bien pourvue en victuailles et en alcool, au milieu d'une assemblée d'hommes et de femmes pour qui la licence et la volupté tiennent lieu de religion. C'est un milieu extrêmement libertin, mais très fermé. Il faut, pour en faire partie, être chaudement recommandé. On pourrait se croire ramené 250 ans en arrière, aux fameux soupers du Régent. Avant que les vins capiteux aient baigné tout ce monde d'une ambiance euphorique, les joutes amoureuses commencent. Peu de gens se connaissent. L'hôte fait en sorte que ses invités se voient pour la première fois. Si l'on est entre relations, il peut y avoir un peu de gêne dans les travaux d'approche. Là, point de travaux d'approche, point de flirt, point de propos galants. Directement au but. En général, dès le milieu du repas, les femmes commencent à se déshabiller, aidées par leurs voisins de droite ou de gauche, parfois les deux. Puis suivent les baisers, les attouchements et les accouplements. On arrive rarement au dessert et la fin du dîner se déroule dans une frénésie érotique à son paroxysme. Quelquefois, on se tient d'une façon plus correcte, en ce sens que les scènes brûlantes n'ont pas lieu devant témoin. Dans l'assistance se trouvent trois, quatre, cinq femmes que vous n'avez jamais vues. Grandes ou petites, blondes ou brunes, minces ou potelées, blanches ou noires, ou jaunes. Un seul point commun, toutes désirables et avides de sensations. Comme vous n'avez que l'embarras du choix et que la plus élémentaire courtoisie vous fait hésiter à désigner l'une d'entre elles, le maître de céans intervient et procède à l'attribution des proies. C'est alors qu'une fois de plus le hasard entre en jeu. On tire au sort les femmes en question, soit avec des cartes, soit avec des dés, soit en jouant à Am-Stram-Gram. L'opération terminée, vous emmenez votre cavalière dans une chambre ou dans une pièce isolée. Si vous avez du tempérament, rien ne vous empêche, au cours de la nuit, de frapper aux portes des chambres voisines et de faire des échanges.

Que cette conception de l'amour puisse choquer bien des gens, d'accord, mais c'est beaucoup plus amusant que l'amour traditionnel.

*Extrait du livre de Jacques Baroche : « Comportement sexuel de l'homme marié en France ».*



LES MEMBRES DU « COLLECTIF » DE KANA  
Choisir sa famille

Suzanne Brogger

Variante des amours de groupes, les mariages collectifs, ou « grandes familles », sont devenus un sujet à la mode (Contre-type d'une page du « Nouvel Observateur »).

L'enquête  
de la  
semaine

## Mariage à quinze

C'est très simple. À partir d'une formule mathématique élémentaire, on peut établir le nombre total des combinaisons amoureuses qui pourraient naître à l'intérieur d'un groupe. La formule :  $\frac{n(n-1)}{2}$  « N, m'a confié le trésorier du collectif de Kana qui m'a donné la formule, représente la quantité d'individus que comprend le collectif. » Ni kibboutz, ni phalanstère, ni centre d'amour libre, le collectif est une nouvelle manière de vivre en famille. Depuis le début de

séduisante. Le développement du swapping aux USA ne serait pas étranger à l'accroissement des demandes de réfection sexuelle. Toute une esthétique génitale est en train de naître dans ce pays. Quantité d'hommes sollicitent la section d'un frein qui gêne leur dynamisme pénien ; d'autres, dont un testicule est demeuré intra-abdominal ou atrophié, se font volontiers pourvoir d'une bille en plastique qui fait illusion. Mais ce sont particulièrement les demandes de circoncision chez l'adulte qui se sont accrues sous l'influence des échanges sexuels : les pratiques bucco-génitales tellement fréquentes dans le swapp s'accroissent mal d'un prépuce trop long.

Autre avantage prôné par les partisans des amours pluralistes : les hypersexuels des deux sexes trouvent facilement leur compte dans les réunions échangistes, ce qui leur évite au dehors une conduite débridée qui peut devenir un danger social. Un homme qui a toujours rêvé de don juanisme peut trouver dans le swapp l'illusion des conquêtes féminines ; un autre, obsédé de sexualité par toutes les images avantageuses qu'on lui en prodigue, sera ramené à l'humble réalité par des vues naturelles. Déjà, dans « L'Orme du Mail », Anatole France faisait dire à un de ses personnages : « Si Monsieur était pédicure, il ne se monterait pas tellement la tête pour les femmes ».

Outre cette solution du problème de l'hypersexualité, bien d'autres avantages sociaux sont revendiqués par les fanatiques du swapp. Non seulement il contribue à la diminution des divorces et à la consolidation du mariage (les époux ne se séparent plus, même pour se tromper) mais il améliorerait le comportement général, grâce à des contacts humains qui débordent largement les contacts purement sexuels. Bien des femmes deviendraient des amies et se conseilleraient à la fois sur leur vie intime et sur la manière de s'habiller, de se coiffer ou d'élever leurs enfants. Des couples swappers organisent des sorties ou vont au spectacle en commun. Certains hommes espèrent même, grâce au swapping, se créer des relations d'affaires. Les assemblées d'échanges sexuels semblent policer les mœurs à la manière dont les cours d'amour du Moyen-Age firent naître la courtoisie chez les rudes chevaliers.

## Jalousie et divorces

Face à ce tableau idyllique, les critiques véhémentes contre les clubs d'échanges ne manquent pas. Premier danger : les swappers américains sont, pour la plupart, mariés et ont des enfants (bien que l'on signale dans les



clubs un rajeunissement notable : des jeunes mariés y adhèrent). De grands enfants peuvent donc apprendre les turpitudes de leurs parents et en être très affectés.

D'autre part, la jalousie, après avoir pu un moment stimuler certains conjoints en les poussant à surclasser des rivaux, risque de vite prendre un tour sérieux : les époux ne se quitteront plus d'un pas lors des échanges, de peur que l'autre ne convienne d'un rendez-vous avec le partenaire d'occasion. Pour éviter l'écueil, un gentleman agreement interdit aux membres des clubs américains de tenter de retrouver à l'extérieur un homme ou une femme rencontrés dans le club. Il n'en est pas de même dans les

hôtels spécialisés parisiens ; le Français moyen, né resquilleur, cherchera toujours l'occasion de glisser un numéro de téléphone à une partenaire jugée valable, ce qui rend les maris très réticents à amener leur femme. Cependant, même dans les clubs de swapp, des coéquipiers d'un instant arrivent à se retrouver au dehors après un coup de foudre réciproque. D'où des divorces signalés.

Autre critique : l'écœurement d'une épouse contrainte aux trocs peut être profond et sa frigidité, au lieu de se dissiper, s'en trouve aggravée. De plus, même si l'entraîn aux échanges est mutuel, il arrive un moment où l'un des deux conjoints — souvent l'homme — est lassé bien avant

## TÉMOIGNAGE NUMÉRO 2

**G**EORGES F... est âgé de 45 ans. Il exerce une profession libérale qui lui laisse peu de loisirs. Sa femme a 40 ans. Sans profession, elle se consacre entièrement à son intérieur. Ils ont une fille de 19 ans qui poursuit ses études en Angleterre. Georges F... et son épouse offrent l'image rassurante du bonheur conjugal. Ils forment un couple apparemment heureux, uni, équilibré, attaché à son foyer et aux vertus de la vie familiale. Leur cas, cependant, est moins simple que ne l'imaginent même ceux qui croient les connaître le mieux. Pour eux, tout a commencé il y a six ans...

— Pourquoi faisons-nous des « choses pareilles » ? Je suppose que c'est la première question qui vous vient à l'esprit, dit Georges. Avant d'aller plus loin, je voudrais faire une petite mise au point. Sachez bien que nous ne sommes ni des êtres immoraux, ni des dépravés, ni des obsédés sexuels atteints de perversion. Par exemple, nous ne fréquentons jamais certaines soirées « particulières », qui réunissent dix, vingt, voire trente couples, et où l'on trouve de tout, des prostituées, des homosexuels des deux sexes, des nymphomanes, bref, toute une faune à laquelle nous refusons d'appartenir. Ce qui s'y passe est écœurant et ne correspond absolument pas à ce que nous recherchons dans la compagnie d'autres couples mariés.

« Cela dit, poursuit Georges, j'en reviens à la question que vous vous posez certainement : comment et pourquoi ma femme et moi avons adopté une conduite qui soulève la réprobation chez l'énorme majorité des gens ? Eh bien, voilà... Ainsi qu'à beaucoup de maris, il m'est arrivé d'avoir des aventures extra-conjugales. L'homme a besoin de changement. C'est dans sa nature et il n'y peut rien. Alors qu'est-ce qu'il fait ? Vous le savez aussi bien que moi : il trompe sa femme. Il verse dans l'adultère comme d'autres basculent dans l'alcoolisme. Au début, c'est pour satisfaire ce besoin de changement, qui s'accroît avec les années de mariage. Ensuite, pour se donner bonne conscience, il cherche chez sa maîtresse des qualités que sa femme n'a pas. Du moins le pense-t-il. Et il finit par les trouver, ces qualités, à tort ou à raison ! A partir de ce moment-là, il prolonge l'aventure et elle devient une liaison, un ménage parallèle. Quand l'épouse apprend la vérité, le ménage est brisé, même si un divorce n'intervient pas.

« Les rares fois où j'ai trompé ma femme, ça m'a terriblement ennuyé. Les hommes qui ont une double vie, je les plains ! Il faut trouver un alibi pour rentrer plus tard que d'habitude, prendre des précautions, mentir, toujours mentir, accepter la chambre d'hôtel sordide, le regard surnois du portier...

« Il y a six ans, je me suis posé toutes les questions que peut se poser un homme qui arrive à la quarantaine, et qui tient à sa femme. Bien sûr, on me dira que si le mari sait résister aux tentations, il n'y a pas de problèmes.

Je répondrai que les petits saints, ça n'existe pas sur terre. C'est en réfléchissant à tout cela que j'ai envisagé la solution que je devais adopter par la suite et qui m'a satisfait ».

Georges F... reconnaît qu'il ne lui a pas été facile de convaincre sa femme. Même en abordant la question prudemment, sur la pointe des pieds, il n'a pu éviter de provoquer chez elle un sursaut de révolte — au demeurant fort compréhensible... L'éducation bourgeoise, la morale, les traditions dont Mme F... était imprégnée la firent se dresser, d'un seul coup, contre ce qui lui apparaissait comme une abominable monstruosité. Mais son mari sut se montrer patient et persuasif et, par un lent cheminement, l'épouse, d'abord rétive, en arriva peu à peu à accepter qu'un essai soit tenté. Aujourd'hui, en se souvenant de ses premières et vives réactions, Mme F... déclare :

— Avant tout, je crois que j'ai dit oui à Georges par amour pour lui. J'étais terriblement jalouse, à m'en rendre malade. Je savais que, dans sa profession, les occasions de me tromper ne lui manquaient pas. J'ai cédé en me disant que c'était peut-être là un moyen de le garder, puisque aussi bien, après cela, il n'aurait pas envie de courir ailleurs. Le raisonnement vous paraît sans doute gribouillesque ? Avouez qu'il peut se défendre : je me disais que ma présence limiterait les dégâts que je redoutais et que je ne voyais pas comment éviter.

— Un soir, reprend son mari, je l'ai emmenée dans un cabaret. Au cours d'une conversation, j'avais appris qu'on y rencontrait des couples qui partageaient mes idées. Effectivement, nous en avons rencontré un qui les avait déjà mises en pratique. Pour nous cela a été une chance extraordinaire, car ces gens étaient absolument parfaits à tous points de vue. Après la soirée au cabaret, nous sommes allés chez eux, et la suite s'est merveilleusement passée. Alors que — j'en suis sûr — un échec la première fois aurait traumatisé mon épouse à tout jamais.

« Malheureusement, la difficulté pour nous, maintenant, est de rencontrer des couples bien, car il faut changer. Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'on trouve quand on cherche dans cette direction. Toutes sortes de « clients », et quels « clients » ! Souvent les hommes font passer leur petite amie pour leur femme, quand ce n'est pas une p... qu'ils ont ramassée dans la rue. Avant d'accepter et de faire quoi que ce soit, j'opère des sélections très sévères.

« L'idéal, pour moi, est de recevoir un couple de notre âge avec lequel nous puissions discuter, boire un verre, danser et rechercher ensemble l'érotisme qui nous est nécessaire. J'estime que l'acte sexuel ne peut prendre sa véritable dimension que s'il baigne dans une atmosphère de recherche érotique. C'est cela l'essentiel, et je vous avouerai même que, dans nos réunions, l'accomplissement de l'acte n'est pas toujours indispensable. »

« Noir et Blanc »  
14 août 1969

l'autre ; des dissentiments sérieux peuvent en résulter. Le troc lui-même, après la stimulation initiale, sombre souvent dans la monotonie ; des conjoints qui l'abandonnent, cessant d'être complices, peuvent être tentés de se reprocher leur complaisance mutuelle passée.

Pour d'autres couples échangistes, c'est l'excès de réussite qui est l'écueil ; ils n'ont plus pour horizon que de participer à des amours de groupe. Le pluralisme devient un besoin indispensable à la manière d'une toxicomanie. Ce couple obsédé d'échanges sera vite catalogué et isolé : les conjoints normaux s'éloigneront de lui de crainte d'être suspectés eux-mêmes.

Le swapping serait encore l'école de la simulation du plaisir et des perversions sexuelles. Certaines épouses, frigides au début, auraient même perdu au change, devenant trop exigeantes sexuellement et manquant de discrétion dans leurs réactions. Des maris risquent, de leur côté, de mal supporter les confrontations : tel qui se croyait un champion du sexe se révèle un médiocre, comparé à d'autres ; tel autre, qui se jugeait irrésistible, déchanté rapidement ; son insignifiance intellectuelle peut également ressortir péniblement, les plus ardents aux échanges étant souvent les moins bien doués spirituellement.

La commercialisation du swapping aux Etats-Unis a fait aussi l'objet de vives récriminations. Devant l'extension du phénomène, cette commercialisation était inévitable ;

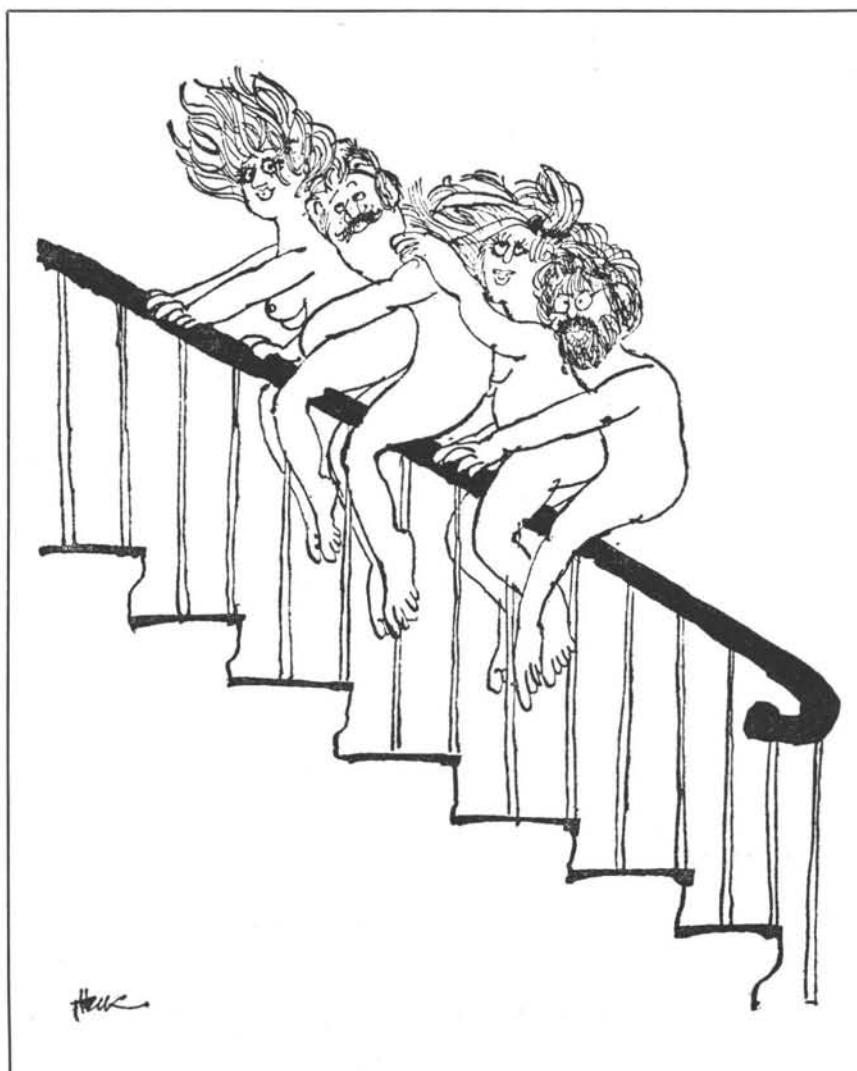
mais des tenanciers de clubs, pour faire nombre, introduisent des couples douteux qui, au besoin, n'hésitent pas à faire chanter des couples connus en menaçant de divulguer des photographies indiscretes.

En définitive, il est difficile de trancher de façon absolue. L'avenir du swapp lui-même est diversement apprécié : certains sexologues américains estiment que, dans quelques générations, il sera devenu une coutume banale pour une majorité de conjoints ; d'autres pensent qu'il n'est qu'une mode passagère.

Il est vraisemblable que cet avenir ne sera ni aussi sombre ni aussi brillant. Sans qu'il s'agisse jamais de pratiques de masse, on peut penser que des couples de plus en plus nombreux voudront s'essayer, de temps à autre, au swapping. Bien des libertés sexuelles d'aujourd'hui (rapports pré-nuptiaux, homosexualité avouée) auraient paru inconcevables il y a quelques années. L'effet de réactivation du troc est trop fréquent pour qu'il ne tente pas certains.

Quelles que soient les opinions sur sa valeur morale, l'échange organisé de conjoints est une acquisition propre à l'homme moderne ; il a apporté à la sexualité une nouvelle dimension. Et il dément l'affirmation de Pierre Louys, qui voulait qu'on n'ait jamais rien inventé de nouveau depuis l'Antiquité en matière d'érotisme.

**Dr Georges VALENSIN.**



Dessin paru dans un quotidien danois.

## LE POINT DE VUE DE GABRIEL MATZNEFF

# Un sentiment de malaise

**L**A sensualité joue dans ma vie et dans mon œuvre un rôle d'importance. Je ne puis néanmoins me dépandre, devant cette parade du sexe à quoi nous assistons présentement, d'un sentiment de malaise que je vais tâcher de décortiquer.

En premier lieu, ce qui me gêne dans les livres, les journaux et les films prétendus érotiques qui nous submergent, c'est que je n'ai pas l'impression qu'ils soient la marque d'un trop-plein de virilité. Je suis au contraire convaincu qu'ils sont celle d'une impuissance déguisée. Notre société dite de consommation est en réalité une société de voyeurs où les gens consomment assez peu et s'habituent chaque jour davantage à vivre par procuration.

Si je n'ai jamais eu de goût pour la pornographie, ce n'est certes pas par « vertu », mais pour les mêmes raisons qui font que je n'ai jamais été attiré par la masturbation. Ce qui est merveilleux dans la volupté amoureuse, c'est la victoire de la communion sur la solitude, c'est la tendresse humaine, c'est l'échange ; au lieu que le voyeurisme et la masturbation enferment celui qui y succombe dans le plus glacial des solipsismes. Le paradis, c'est les autres. Et c'est la séparation qui est l'enfer. Oui, l'enfer, et je ne sais rien de plus déprimant, de plus tristement infernal, que le spectacle des messieurs seuls qui feuilletent les revues cochonnes dans les librairies ou qui forment le public des salles de cinéma spécialisées dans les films libertins.

En second lieu, c'est la cucuterie prétentieuse. J'ai de la sympathie pour Eric Losfeld, qui est un éditeur courageux, mais je dois à la vérité de dire que la plupart des ouvrages prétendus érotiques qu'il publie sont proprement illisibles. C'est le règne des Diafoirus marxistes et freudiens. Ainsi, dans les livres de Mme Arsan, les descriptions de coucheries sont parfois d'une lecture agréable, mais dès que cette dame se met à « penser », c'est le triomphe du comique involontaire : l'infantilisme et la pédanterie des chapitres « philosophiques » d'« Emmanuelle » sont à pouffer de rire, ou à pleurer, selon l'humeur.

En troisième lieu, c'est la vulgarité. Mes chers Romains — Tibulle, Martial, Pétrone — sont parfois obscènes, mais ils ne sont jamais bas, et l'élégance aristocratique du style transfigure toujours chez eux la cruidité des situations. Aujourd'hui, trop de gens pensent qu'on écrit un livre comme on pose culotte, d'où l'odeur excrémentielle qui se dégage de la littérature contemporaine. Perdus dans cette foule de médiocres qui encombre et prostituent notre profession, nous ne sommes

que quelques-uns à savoir qu'un écrivain c'est d'abord une écriture, et que l'écriture est un art. Tous les petits personnages qui font du sous-Miller, du sous-Céline, du sous-Joyce, voire du sous-Sade sont tout sauf des artistes, et c'est pourquoi leurs grossières audaces nous soulèvent le cœur.

Si je parle d'un érotisme prétendu, c'est que nos histoires de sperme rance sont à l'érotisme véritable ce qu'un méchant vin mousseux est à un champagne brut. Il faut être étrangement léger pour identifier, comme on le fait partout de nos jours, la sexualité et l'acte sexuel. Il est des occasions où le refus de l'acte sexuel est plus chargé de sexualité que n'importe quel accouplement. En vérité, il y a érotisme là où il y a tension, et c'est en ce sens qu'il faut comprendre le mot de Diotime : l'amour est désir d'immortalité. L'élan créateur de l'artiste, le combat ascétique du moine sont des actes profondément érotiques, et il y a dans la chasteté maternelle de la Mère de Dieu plus d'énergie sexuelle positive, plus d'érotisme cosmique que dans l'abandon des filles qui couchent avec le premier venu.

« Dans le véritable amour, c'est l'âme qui enveloppe le corps ». Cette phrase de Stendhal, que Nietzsche cite avec admiration, ne veut pas être un éloge de l'amour désincarné, mais elle justifie que le seul désir des corps n'est qu'une impitoyable caricature de l'amour total. Aimer un être, c'est le découvrir comme une personne, c'est-à-dire comme quelqu'un d'unique et d'irremplaçable. Lorsque dans le film d'Andréi Tarkovsky, le moine et peintre d'icônes Roublev prend le petit fondateur de cloches dans ses bras, lui caresse doucement la tête, apaise ses sanglots par de tendres paroles, nous pressentons mystérieusement que, dans le véritable amour, le beau, le bon et le bien se confondent dans un unique et vivifiant don de soi.

C'est parce que nous sommes seuls, orphelins, mal à l'aise dans notre peau, que nous multiplions les expériences sexuelles, cherchant dans ces contacts épidermiques un peu de chaleur et d'amitié, c'est-à-dire une preuve de notre existence. Mais l'amour est aux antipodes de l'égoïsme vampirisateur du don-juanisme, et le jour où, après nous être frottés à tant et tant de corps anonymes, nous rencontrons enfin un visage, nous comprenons que ce visage est la réponse à notre angoisse, que la vie en vérité commence et que la mort est vaincue à jamais.

**Gabriel MATZNEFF.**



## V. - LE SEXE ET LA PUBLICITÉ

ILS NE PENSENT  
QU'A ÇA !

LE PLUS IMPORTANT,  
C'EST CE QU'ELLE CACHE !

Ne vous y trompez  
pas, il ne s'agit que  
du ouatinage de la  
robe de chambre.

« **E** LLES nous sont enlevées sans beaucoup de façon par des hommes qui ne se contentent que de ce qui se fait de mieux et qui ne sont pas disposés à partager ce mieux avec d'autres. Nos meilleurs vœux de bonheur et nos souhaits pour l'avenir. »

« Elles », ce sont les hôtesse de la compagnie aérienne Swissair, dont le service de publicité semble sûrement confondre « prendre l'air » et « s'envoyer en l'air » !

Du coup, la concurrence emboîte le pas. Les placards d'Air Canada montrent une jolie blonde en mini-jupe, mains bien à plat sur les cuisses, en haut d'une passerelle

d'accès. Vous, chers lecteurs, vous êtes en bas. Contreplongée sur les jambes — et les cuisses — soulignée d'une invite en caractère gras : « Air Canada a tout prévu pour votre voyage à Québec... ». Même le repos du passager ?

L'avez-vous remarqué ? Aujourd'hui, les compagnies d'aviation, les agences de tourisme et de voyage vantent plus le charme de leurs hôtesse que la qualité de leurs services. Publicité ou retape ? On ne saurait le dire au juste.

La société contemporaine, bonne fille, veut non seulement le bonheur de tous, mais elle le veut à tout instant

## Air Canada a tout prévu pour votre voyage à Québec:



### A Paris...

... grâce au vol bien connu "Canada 871". Tous les jours, à la même heure (départ 14 h 05), un puissant DC-8 relie Paris à Montréal sans escale, puis dessert Toronto, Edmonton et Vancouver.

### A Montréal,

arrivée, 15 h 40 : formalités rapides 17 h 05 : décollage à bord d'un luxueux DC-8. 35 min après, vous arrivez à Québec. Il est 17 h 40. Air Canada a tout prévu pour faciliter votre voyage.

Air Canada dessert 37 villes au Canada et 8 centres-cités aux États-Unis dont Chicago, Cleveland, Miami, Los Angeles et New York.

De plus, vous pouvez bénéficier de la réduction spéciale "50 % intérieur Canada (États-Unis) pour vos déplacements sur place ainsi que du tarif "excursion 14/21 jours classe économique".

Demandez à votre secrétaire de contacter votre agent de voyages ou Air Canada, qui sont à votre disposition pour régler tous les détails de votre voyage au Canada et aux U.S.A.

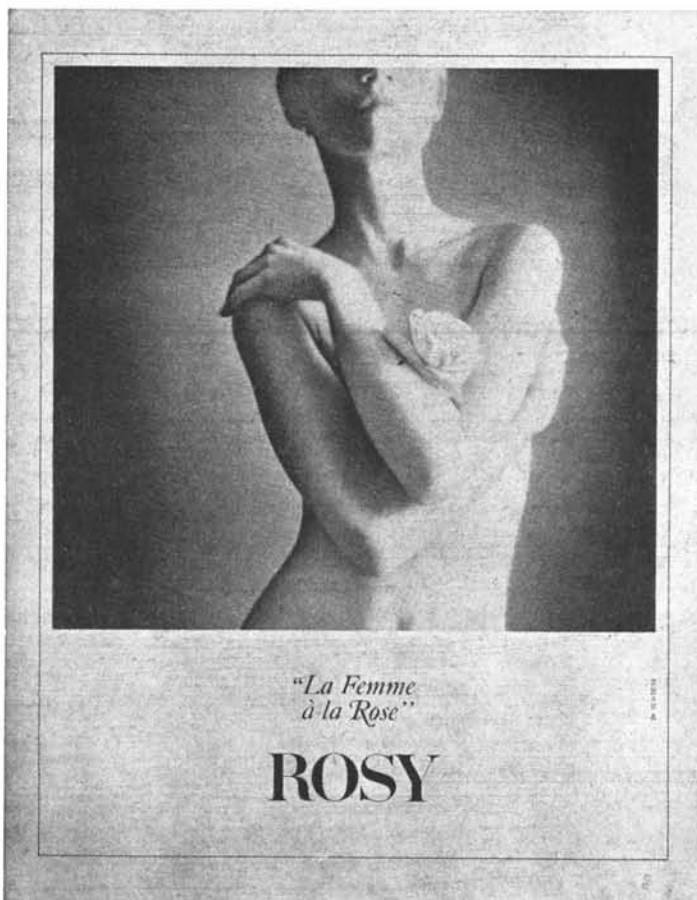
Air Canada a tout prévu... mais l'hôtesse n'est pas comprise dans le prix du voyage.

et de la façon la plus perceptible, la plus évidente, la plus rapide possible. Or, l'image la plus condensée, la plus fulgurante du bonheur c'est, il n'y a pas de doute, celle du plaisir physique. Aussi, le publiciste le suggère-t-il sans vergogne. Il est vrai que les temps s'y prêtent admirablement : « Le plaisir sexuel devient un fait aussi reconnu par tous et pour tous que le droit de vote, la liberté, l'égalité et la fraternité. Les privilèges de classes ou de sexes s'abolissent : on accède au plaisir pour tous. Bien des conseils commencent par cette phrase encourageante : « Vous aussi, vous pouvez » (1).

Nous sommes partis pour aller très loin dans ce domaine. Lors d'un récent débat télévisé, l'ex-ministre Alain Peyrefitte évoquait à ce propos cette « Société de tolérance » qui est la nôtre. A quoi Roger Vadim, son vis-à-vis, objectait qu'il ne s'agit pas de tolérance au sens où l'entendait Marthe Richard, mais au contraire d'une liberté propre à débarrasser enfin l'homme de ses complexes. La liberté des mœurs est devenue une nouvelle forme de la morale. Les ex-persécutés de l'amour, trop longtemps brimés par les tabous sociaux, ont enfin gagné leur ciel. Le septième.

Les signes les plus évidents de cette libération paradisiaque sont fournis par l'invasion massive du sexe dans la publicité. Les motivations érotiques sont des stimuli idéaux pour la consommation en général. « Que l'article à catapulte dans l'espace commercial soit une marque de pneus ou un modèle de cercueil, écrit Jacques Sternberg dans « Toi, ma nuit », c'est toujours au même endroit

(1) Violette Morin, chef de travaux au Centre d'Etude des communications de masse : « Un mythe moderne, l'érotisme », Ed. Casterman.



Premier stade du nu publicitaire : pudique, artistique, presque candide...



Un échelon est franchi dans l'escalade : les poses se font plus suggestives, les symboles plus évocateurs.

qu'on essaie d'atteindre l'éventuel client : en dessous de la ceinture par coups bas frappés net et sec... ».

En quelques années, la publicité a complètement bouleversé ses formes d'expression. Se sentant désormais investis de la mission de nous conduire au bonheur, concepteurs et photographes ont porté au nu les nouvelles méthodes de persuasion. Cela s'est fait par étapes, bien sûr, selon une progression aussi savante qu'inéluctable.

1° On a commencé avec la lingerie féminine. C'était un excellent prétexte, voire un alibi. Comment, en effet, voulez-vous montrer des dessous sans ôter ce qu'il y a dessus ?

2° On a continué avec les produits de beauté et les déodorants.

3° On a terminé avec n'importe quoi. Le sexe tous azimuts au service du tabac, de l'huile de moteur, de la moquette, du champagne, de la voiture, du chauffage central, etc.

Même progression dans les moyens employés ou la manière de montrer :

1° C'est d'abord le nu pudique, artistique, presque candide (cf la fameuse « Jeune fille à la rose » photographiée par Jean-Loup Sieff pour Rosy).

2° Puis viennent les clairs-obscur déjà moins innocents, les plans déjà plus évocateurs, les poses déjà plus suggestives.

3° L'escalade continue avec les symboles, les bouches ouvertes et les pouces sucés, les évocations fétichistes ou sado-masochistes, les mains liées, les bottes de cuir, les fouets et les chaînes.

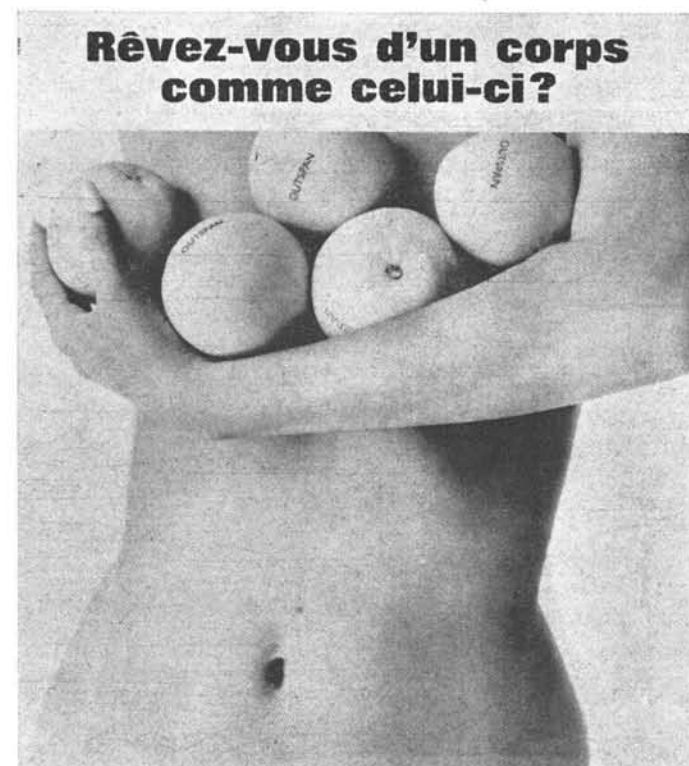
4° Enfin, un nouveau degré est franchi avec l'allusion, qui multiplie le pouvoir de l'image, la transforme en provocation.

Dans ce dernier domaine, nos concepteurs sexuels font, à l'heure actuelle, un tel assaut d'imagination qu'on en vient à se demander si, eux aussi, ils ne pensent pas qu'à ça. Pour Jean-Loup Sieff l'important c'était la rose ; aujourd'hui, l'important c'est la « chose ». Jugez plutôt :

— Pour une couverture chauffante, un couple dans un lit et ce slogan : *Un geste et vous aurez chaud toute la nuit.*

— Pour une pile, une jolie fille très sommairement vêtue et cette phrase : *Un tempérament électrique.*

— Pour une marque de télévision : *Grâce au poste X..., les Blue Bell Girls du Lido danseront chez vous. Vous n'en perdrez pas un détail.*



Cachez ce sein... mais découvrez le nombril. Et si cela ne suffit pas, mangez des oranges !



**Tout est là.**

Et oui. Tout est là. Car nous sommes bien gâtés avec Madame de Sévigné qui "la plupart de nos maux viennent d'avoir le cul sur la selle". C'est lui notre premier terrain d'étude. Et dans toutes les attitudes, on a l'obligation de se pencher et de se repaître : chez vous, au bureau, au restaurant, au spectacle. Notre milieu est de vous assister. Anatomiquement, socialement et presque philosophiquement. Tous nos sièges, fauteuils, chaises, bancs, canapés, campes, chaises, bridges, fauteuils de cinéma, chaises électriques, fauteuils de bureau, d'auditorium, etc. tous sont nés d'une observation minutieuse de votre personne. Par exemple : si un fauteuil a une coque en polyester, c'est pour mieux épouser votre galbe délicat. Si cette coque est amovible de fibre de verre, c'est que le galbe délicat peut éventuellement peser son poids. Pour nous, être bien assis, c'est oublier qu'on est assis. Oublier sans plus jamais.

Assurez-vous dans Airborne. Et n'y pensez plus jamais.

**airborne**

Avec ces cinquante paires de fesses, Airborne a bien mérité la croupe du monde de la publicité cucu.

— Pour un éditeur : *Deux magnifiques volumes* (placés contre la poitrine d'une demoiselle).

— Pour une marque de cigarettes, un homme qui regarde une femme dans les yeux et ce slogan : *Vous pouvez l'allumer des deux côtés.*

— Pour une lame de rasoir : *La grande amoureuse de votre peau.*

— Pour une crème à bronzer : *Ayez une aventure amoureuse avec le soleil. Ne portez rien, sauf X...*

A partir de là tout est permis, toutes les positions, toutes les situations, toutes les suggestions, toutes les inventions, tous les rapports, y compris les rapports sexuels (cf le couple nu de la montre Universal, dont les ébats en couleurs et sur deux pages durent exactement un quart d'heure). Le droit au lit pour tous. Avant, pendant, après.

## Rondes, potelées, mutines

« *Tout est là !* », proclament les cinquante paires de fesses d'Airborne étalées sur double page dans un certain nombre de magazines. Rondes, potelées, mutines, désinvoltes, insolentes, elles ont beau rappeler que le postérieur est aussi fait pour s'asseoir, elles n'en ont pas moins été examinées une à une par M. Prouvost soi-même, propriétaire de *Paris-Match*. Lequel, avant de donner son accord pour publication, fit remplacer deux paires jugées trop gaillardes par deux autres moins provocantes à son gré. On n'eut pas de mal à les trouver parmi les deux mille clichés réalisés pour l'occasion. Détail qui pourrait faire l'objet d'un jeu : ces fesses appartiennent d'une part

à quelques jeunes femmes et, de l'autre, à un bébé. Amusez-vous à rendre à César...

On a parlé des fesses d'Airborne dans les journaux du monde entier comme d'une audace sans précédent, d'une nouvelle frontière franchie pour la conquête d'un espace vital sexuel sans cesse en extension.

C'est leur faire trop d'honneur, car elles n'ont que le mérite du nombre. Prenez n'importe quel hebdomadaire féminin, français ou étranger : les jambes croisées, repliées, allongées, écartées proposent une infatigable partie de pat-tes en l'air ; les seins, les croupes, les fesses font une concurrence déloyale au Crazy Horse Saloon. Non, ces postérieures ne méritent pas de passer à la postérité.

## Percussion lubrique

La grande faculté qu'ont les femmes à s'identifier à un modèle est l'un des ressorts principaux de la publicité érotique. C'est pourquoi il y a tant de filles offertes dans les pages des magazines féminins. La cliente se regarde par personne interposée. Elle aussi se veut objet de désir, de convoitise. Ce ventre plat et musclé, bien mis en relief par un mini-maillot de bain, c'est le ventre qu'elle voudrait, qu'elle pourrait avoir. Ces rondeurs agressives qui tendent le slip ou le soutien-gorge, ce sont les siennes. Le galbe de ces longues jambes gracieuses est à sa portée avec le collant machin...

« Ainsi s'amorce entre l'image et son voyeur, dit encore Violette Morin, un rendez-vous à percussion lubrique sans précédent. »

La femme qui regarde se dit : « Je vais lui faire le même

effet... ». *Lui*, c'est son mari, son amant ou l'homme à qui elle veut plaire.

Alors, allez-y gaiement, petite madame ! Ne vous gênez plus. « *Faites le test chandail* », c'est-à-dire envoyez valser votre pull par-dessus les moulins afin que *l'autre* admire votre poitrine moulée par « O Yes ». Retirez votre gaine « Silhouette » à contre-jour sur un tapis de haute laine. Et si cela ne suffit pas, allongez-vous sur un profond canapé de cuir noir, présentez-vous à *lui* en résille de dentelle, roulez-vous sur une fourrure blanche...

Quant à vous, Monsieur, achetez du tabac « Clan » et vous verrez aussitôt se poser sur votre poignet une main prometteuse de toutes les douceurs.

## Les grosses ficelles

Cependant, cette exploitation de l'identification est souvent un ressort trop subtil pour nos publisexistes. Ils préfèrent employer les bonnes grosses ficelles allusives : le double sens et l'équivoque. Là, comme nous le disions plus haut, ils sont imbattables.

Ainsi ce placard pour une voiture japonaise : une fille franchement nue, seins dressés, est assise en figure de proue sur le capot : *Oh la, la !... quelle ligne elle a !* proclame le texte.

Et cette publicité pour une moto (toujours japonaise) : une fille en maillot, cuisses nues, bouche entrouverte par l'extase, chevauche l'engin. Le texte précise : *Elle démarre comme une reine. Il suffit d'appuyer sur un bouton !* Il

AVEZ-VOUS PENSÉ À CA ?



le 2<sup>e</sup> déodorant  
est pourtant le plus important

Dans le grand concert de l'érotisme contemporain, les annonceurs savent jouer du corps.

**oh la la !...  
quelle ligne elle a**

**LA 1200 MAZDA**



**Elle démarre comme une reine** Il suffit d'appuyer sur un bouton. Mais son démarreur électrique - premier du genre adapté sur une moto - n'est qu'un des multiples avantages de la nouvelle Honda Supersport, 157 km/h sur un engin développant 28 CV et pesant moins de 400 kilos, c'est une griserie extraordinaire. Et si vous faites monter sur le tan-sad votre collaboratrice préférée, vous sentirez ses ongles têtus dans vos côtes. Bon week-end !

Triomphe de l'équivoque : l'automobile et la moto au service des transports amoureux.

ne manque plus que les « frissons dans les reins » de la chanson de Bardot.

Puisque nous parlons véhicules, restons Français et citons encore cette annonce de la Régie Renault, d'une finesse très « noces et banquets » (un homme s'adresse à sa voiture et lui dit : *T'es comme une mariée, autrement dit on est vraiment bien dans une Renault 8 Major*), ou cette publicité Simca pour le coupé 1200 reprenant le thème de la fille dépoitraillée assise sur le capot, avec ce titre : *Aphrodisiaque 1200 S*.

Dans ce domaine tous les coups sont permis. Il y a l'attaque frontale, directe : *Rêvez-vous d'un corps comme celui-ci ?* Cinq oranges — motif de la publicité — sur un bras replié cachent les seins d'une femme-tronc dont le nombril (zone érogène connue) est bien en évidence.

Ailleurs, un monsieur retire sa chemise avant de plonger dans la couche où se blottit sa compagne : *Cette chemise fait beaucoup pour vous, mais le reste vous le ferez vous-même !* Dieu merci !

Ailleurs encore, une fille vue côté pile, le dos nu, fesses et jambes archi-moulées dans une fibre élastique : *Mon vieux, elle a un de ces pantalons...*

## LES INDUSTRIELS DU VICE

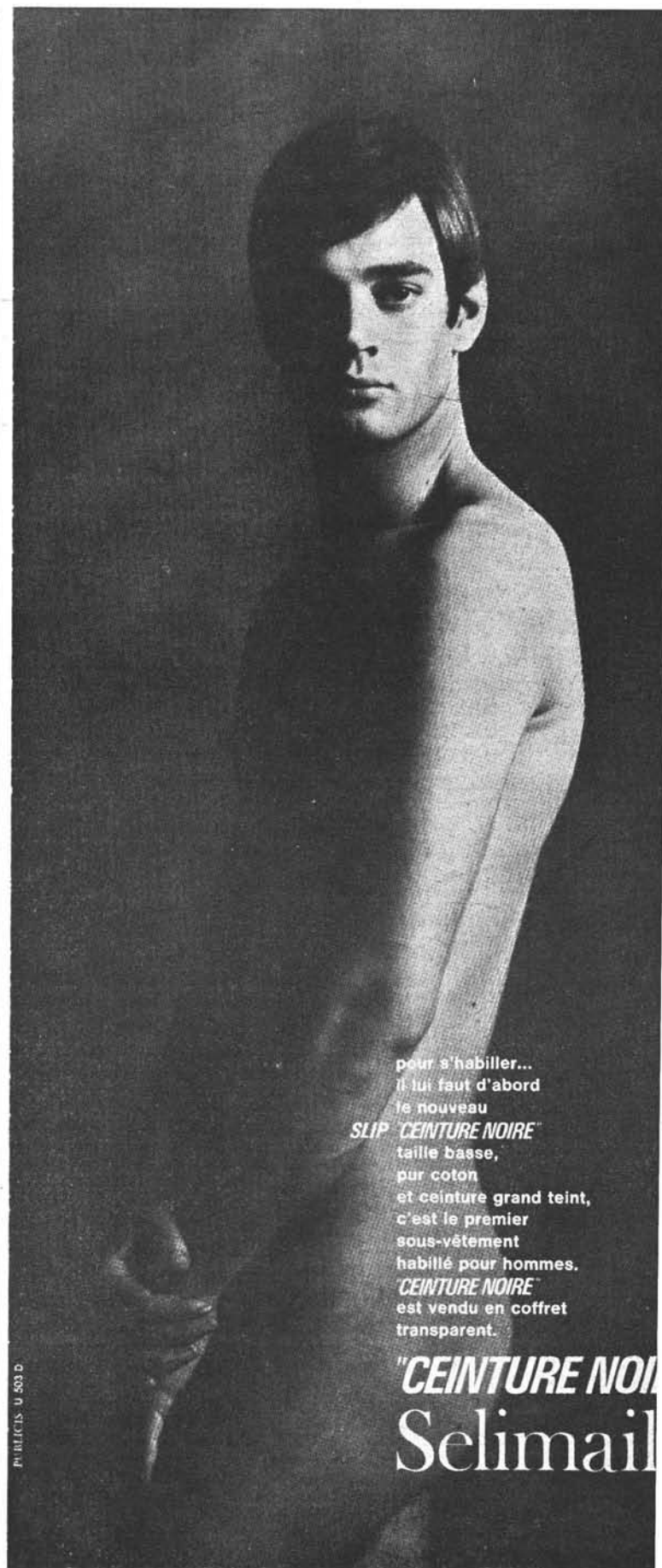
**L'**EXCITATION érotique est au fond une excitation artificielle, superficielle et passagère, périodiquement réveillée et facticement entretenue par les industriels du vice. Car l'érotisme est une industrie importante, ni plus ni moins que le tourisme, le disque ou la haute couture ; elle implique des « investissements » considérables, suppose des réseaux plus ou moins clandestins d'affairistes, engage des intérêts de toute nature, fait passer l'argent d'une poche dans l'autre.

...L'érotisme, fabrication en grande partie artificielle, est favorisé par la sécheresse et par la morosité contemporaines ; mieux : il est cette sécheresse elle-même. L'érotisme tient d'abord à un déficit d'amour : moins il y a d'amour, plus il y a d'érotisme. Le caractère sénile de l'excitation érotique est patent. C'est faute d'un intérêt passionné pour la femme que nous la convertissons en instrument de plaisir. L'absence de toute conviction véritable, l'incurable sécheresse de nos contemporains sont aisément reconnaissables dans ce libertinage sénile.

Vladimir Jankelevitch  
« Arts », 12 mai 1965

D'autres — question de tempérament — préfèrent les voies obliques, la reptation serpentine, la méthode hypocrite. *Savez-vous à quoi je pense ?* demande une jolie fille nue, allongée sur le ventre, en vous regardant droit dans les yeux. (Elle pense à Roger et Gallet). *Avez-vous pensé à ÇA ?* questionne une autre, debout cette fois, et qui ne songe même plus à dissimuler sa nudité satinée. ÇA, c'est l'odeur personnelle que seul un déodorant spécialement étudié pour le moment le plus intime de votre toilette pourra faire disparaître.

Le dernier tabou transgressé, celui du racisme, nous propose deux longues jambes blanches nageant dans un lac de fourrure. La cheville droite est cerclée d'anneaux (symbole d'un doux esclavage) tandis que la gauche, retenue par une main d'ébène ne cherche même pas à s'échap-



pour s'habiller...  
il lui faut d'abord  
le nouveau  
**SLIP "CEINTURE NOIRE"**  
taille basse,  
pur coton  
et ceinture grand teint,  
c'est le premier  
sous-vêtement  
habillé pour hommes.  
**"CEINTURE NOIRE"**  
est vendu en coffret  
transparent.

**"CEINTURE NOIRE"**  
**Selimail**

PUBLICIS U 603 D

L'apparition du trop charmant Protapapa n'a pas bouleversé les ventes du slip « Sélimaille ».



per puisqu'... Il y a de douces violences auxquelles on ne résiste pas... Tout cela pour des fruits au cognac !

« La meilleure des publicités est celle qui utilise les meilleurs symboles », déclare M. Salmon, jeune directeur d'une agence de publicité française. Chargé de la promotion d'une marque de champagne, il a réalisé un petit film, désormais célèbre, qui a laissé pantois les spectateurs des salles des Champs-Élysées et déchainé l'hilarité dans les salles du Quartier Latin.

En gros plan, une bouteille de champagne bien frappée. À côté une rose fermée. On entend un battement sourd, analogue à celui d'un cœur, d'abord très lent, puis s'accéléralant au fur et à mesure que le fil de fer se déroule, que le bouchon sort du goulot et que la rose s'ouvre. Le battement devient précipité, haletant. Le bouchon saute, la rose est épanouie et une mousse blanche coule le long du col de la bouteille...

Il faudrait être plus bouché qu'une Dom Pérignon pour ne pas saisir l'allusion.

Il y a enfin la publicité à mots couverts, comprise des seuls initiés ou de ceux qui savent lire entre les lignes. Tel ce petit chef-d'œuvre pour un masseur-vibrateur à pile paru récemment dans *France-Dimanche* :

*Forme spécialement étudiée pour le tenir bien en mains et atteindre facilement tous les endroits où vous désirez pratiquer un massage profond, agréable et décontractant... Produit plus d'effet qu'un massage manuel et sans effort.*



## UN MASSEUR VIBRATEUR PORTATIF A PILES

**Forme spéciale étudiée pour le tenir bien en main et atteindre facilement tous les endroits où vous désirez pratiquer un massage profond, agréable et décontractant.**

Ce nouveau masseur vibrateur aux contours arrondis et à la surface parfaitement lisse, vous permet

massage profond. Vous ressentez bientôt une délicieuse sensation de bien-être stimulant, de détente

Il n'est pas nécessaire de se masser longtemps l'esprit pour apprendre à lire entre les lignes !



Oubliez le Temps...

Oubliez le Temps,  
votre Universal Genève s'en charge.

Pour n'être jamais, jamais désemparé,  
il faut beaucoup de classe.  
Une montre Universal Genève présente  
avec elle-même les situations les plus délicates  
celles où une montre devant à elle-même  
se briser, perdre en chemin  
quelques-unes de ses minutes  
L'une Universal Genève  
est au dessus de tout cela !

celles aussi où une montre,  
en principe, n'a que faire.  
Une Universal Genève sent à votre poignet  
et ne provoque aucun étonnement.  
Oubliez le temps : elle s'en charge.  
Toute pièce est garantie à vie contre l'usure normale.  
Jusqu'à 100.000 fr. - TVA à 5,50 %  
Faire connaître : Universal Genève  
Rue de la Paix - Paris 1 - France  
Tél. 1-28.00.00 - Fax 1-28.00.00  
Représentants pour l'Europe : Universal Genève SA, 1000 Lausanne, Suisse

UNIVERSAL GENEVE

Pour oublier le temps, un seul moyen : prendre du bon temps.



## LE POINT DE VUE DE MARCEL ACHARD

# Petit plaidoyer en faveur de la pornographie

**O**N s'étonnera sans doute, avec raison, qu'après avoir prononcé à l'Académie française, en notre séance solennelle du 21 décembre 1967, l'éloge de la vertu, j'entreprenne ici celui de la pornographie.

Comme je m'en confessais alors, je suis, ainsi que Jean Rostand, un autodidacte de la vertu. J'ai commencé mes études très tard et j'ai eu peu de temps pour les exercices pratiques.

En outre, je reconnais que je n'étais pas doué.

Ernest Renan nous a prévenus : « Si la vertu était un bon placement, il y a longtemps que les financiers l'auraient découverte ».

Il est évident — et nous n'en offrirons pour preuve que la Foire du Danemark où chaque exposant de livres ou de magazines libertins a fait fortune — que la pornographie se vend mieux.

Pourquoi s'en étonner ?

Cicéron disait déjà : « La seule récompense de la vertu est la vertu ».

Comment pratiquer une qualité dont les difficultés sont la seule récompense ?

Robert de Flers ajoutait : « La vertu, c'est comme la Bretagne : c'est beau, mais c'est triste. »

C'étaient là propos compréhensibles en décembre 1967.

En 1970, il s'agit de bien autre chose.

En 67, la vertu était démodée, mais on en parlait. Elle distillait un ennui dont la qualité ne masquait pas la profondeur. Elle était le synonyme aimable de la niaiserie.

En 70, dans quelque milieu que ce soit, sauf à l'Académie (où elle est à l'honneur un jour par an) on entend :

— La vertu ? Keksekça ?

Je ne sais lequel de mes lointains confrères assurait que le titre d'académicien conférerait aux yeux d'une grande partie du public une confiance « effrayante ».

La raison lui en paraissait être que le déclin de nos passions nous acheminait vers l'impartialité.

Nous sommes, en effet, à l'abri de la plupart des entraînements de la jeunesse. (Si je ne dis pas de tous ses entraînements, c'est pour ne pas désespérer tout à fait.)

Ces diverses raisons collaborent, ajoutait-il, à cette impression rassurante que nous communiquons parfois plus rapidement que nous le souhaiterions.

C'est en profitant — assez lâchement, il faut bien le dire — de cette confiance et de cette impartialité que j'entends présenter ici un bref éloge de la pornographie.

\*

De quoi sont victimes, en effet, nos contemporains ? Et pas seulement nos compatriotes.

De l'indifférence.

Ils ne sont pas méchants. Ils ne sont pas féroces. Ils sont indifférents.

Deux cent dix-sept automobilistes passent devant un accidenté de la route sans songer à lui porter secours.

Une jeune fille de seize ans, dont le voisin du dessus s'était suicidé en se jetant dans la rue de son sixième étage, disait froidement à sa mère : « Tiens ! M. Dupré qui passe devant la fenêtre ! ».

On ne se parle plus...

Et comme on ne se parle plus, on ne compte positivement que sur son physique. On a supprimé la



coquetterie. Etre beau ne plaît pas. C'est plutôt une mauvaise note.

Mais s'efforcer d'être vilain ne suffit pas non plus. Il faut encore être sale. Les filles se maquillent à la poussière et les garçons au charbon de bois.

On est dégoûtant par snobisme.

Le cynisme de Chamfort est dépassé : « L'amour... n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes ».

Aujourd'hui, le contact des épidermes n'est même plus indispensable.

Il n'y a plus d'oies blanches ; il n'y a que des canards sauvages.

La rougeur ne vient pas au visage d'une vierge à cause de sa pudeur outragée mais après la course éperdue autour de la chambre qu'elle a faite pour échapper à un dragueur qui ne lui plaît pas.

L'évanouissement, qui était, il y a encore cinq ans, une preuve d'extrême sensibilité, ne peut être, en 1970, imputable qu'au L.S.D., à l'excès de marijuana ou à la mauvaise utilisation de la pilule.

Les femmes ont décidé que le meilleur moyen de faire apprécier leurs attraits est d'en montrer le plus possible.

La mini-jupe est encore un rideau, mais qui ne nous prive guère que d'une toute petite partie du spectacle.

La brièveté est l'âme de la mode.

Le strip-tease est dans la rue et la pudeur pour les femmes, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin.

J'espérais que les maximanteaux allaient peut-être sauver les mites de la famine.

Mais Françoise Sagan fait une explosive déclaration dans le VOGUE de décembre 1969, qui remet tout en question : « On ne s'habille pas pour éblouir les autres femmes ou pour les embêter, on s'habille pour se déshabiller. »

Alors, quand une promenade sur les boulevards est un spectacle du Lido, quel espoir ? Quelle solution ? Quelle ressource ? Quel remède ? Quelle issue ? Quelle porte de sortie ?

L'escalade ! La porno !

L'ingéniosité et l'imagination au service (dans « service » il y a « vice ») de la nudité.

De la fesse de classe internationale ? Soit !

Mais entr'aperçue, savamment présentée, dans un emballage cadeau...

Du sadisme ? Pourquoi pas ?

Du masochisme ? Si on veut !

Mais, alors, étudié chez les maîtres.

Du sein prometteur ! De la cuisse engageante !

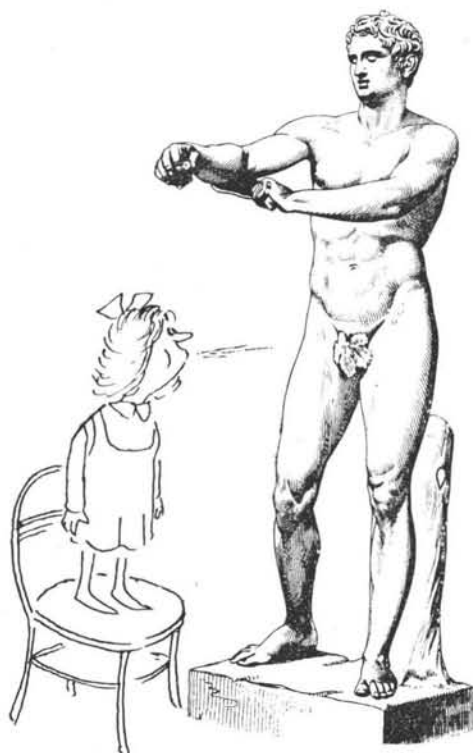
Pas de vie au grand air ! Pas d'honnêtes derrières dans la neige ou le sable.

Vaincre l'indifférence, le détachement, le manque de curiosité.

Rendre aux sexes leur efficacité — et même leur existence.

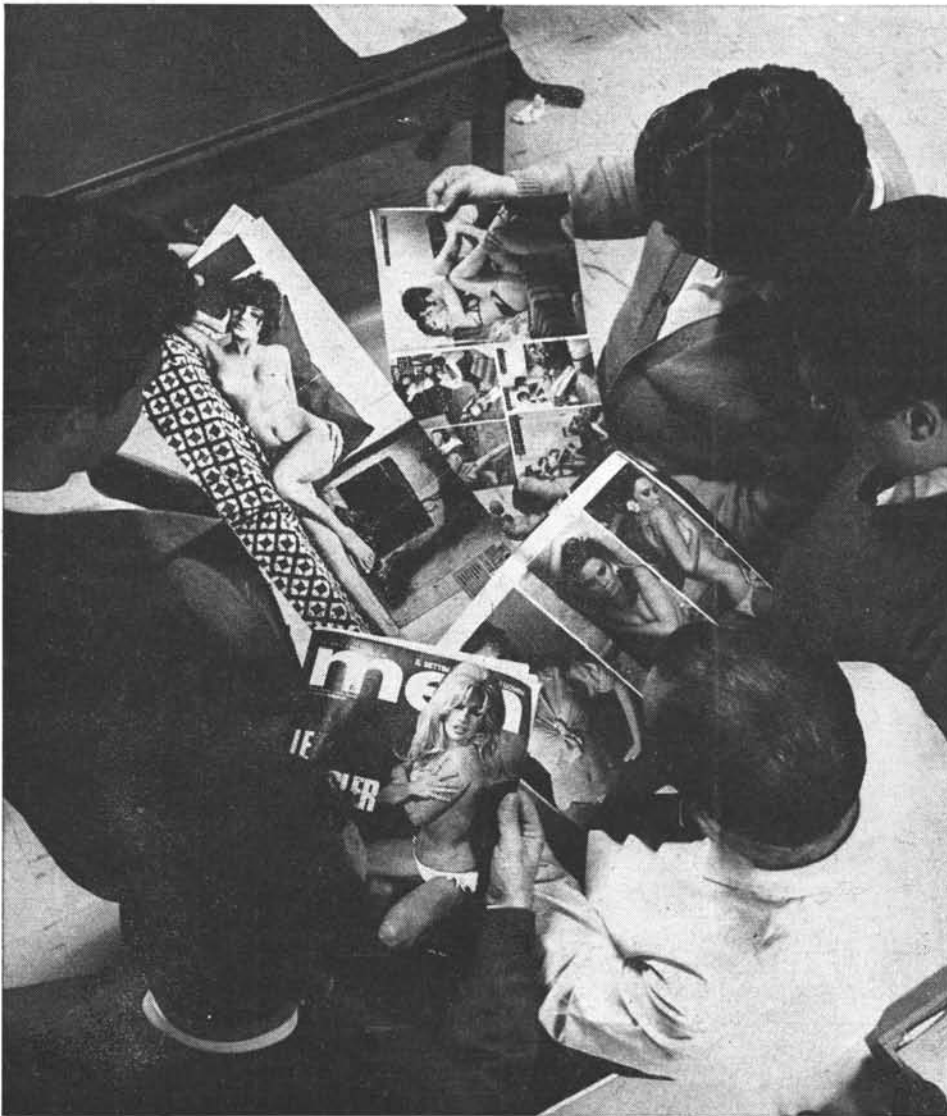
Par la pornographie !

**Marcel ACHARD.**



Dessin de Rencin  
paru dans l'album  
« Erotikon ».

## VI. - LE SEXE ET LES JOURNAUX

LA PRESSE  
A TENTATIONS

For  
men  
only...

**S**URVEILLÉES par une Commission de dix hauts fonctionnaires du ministère de la Justice, une centaine de publications légères, érotiques, croustillantes, bref, pour appeler les choses comme les appelaient nos pères, « cochonnes », sont chaque jour proposées aux amateurs français.

Cette presse polissonne ne date pas d'hier. Entre 1863 et 1939, sept grands pionniers ouvrirent la route à l'industrie du deshabillé de presse : *Rires et galanterie*, *La culotte rouge*, *La vie en rose*, *Le vieux marcheur*, *Le nu esthétique* — dirigé par un inspecteur des Beaux-Arts — *Frou-Frou* — best-seller des casernes jusqu'en 1937 — et l'inoubliable *Vie parisienne*, fondée en 1863 par un dessinateur

nommé Isidore Planat, mais que l'on ne connut jamais que sous le pseudonyme de Marcellin.

Ceux qui, aujourd'hui, tentent de marier l'érotisme et la culture auraient intérêt à examiner la collection de *La Vie parisienne*. Ils y découvriront que *Playboy* n'a rien inventé et qu'il y a plus d'un siècle, le gentil Marcellin, qui ne se prenait pas pour un philosophe de l'érotisme, faisait alterner dans sa revue les polissonnades hardies et des articles signés Edmont About, Francisque Sarcey, Jules Claretie, la fleur de l'intellectualisme de la Belle Epoque naissante.

Phénomène presque unique dans la presse française, *La Vie parisienne* traversa trois guerres et quelques boulever-

sements sociaux sans jamais modifier sa formule. Entre les dessins de « petites femmes » court-vêtues et, plus tard, des photos-couleur sagement suggestives, on découvrira les signatures du philosophe Taine, du poète Carco, de l'académicien Gérard Bauer, du dandy André de Fouquières, de Cocteau et de Colette à l'époque où elle était déjà « ...notre grande Colette ».

En 1945, Georges Ventillard, un patron de presse noctambule, rachetait *La Vie parisienne* pas spécialement pour « faire une affaire » — l'empire Ventillard comprend une quinzaine de journaux, une imprimerie, une entreprise de gestion par l'informatique, des messageries — mais plutôt par nostalgie du temps où, petit cycliste ambitieux, il rêvait aux demoiselles de *La Vie parisienne* comme les scooteristes-livreurs rêvent aujourd'hui aux filles de *Lui*.

En 1960, Georges Ventillard cédait son fauteuil à son fils Jean-Pierre, 33 ans, bachelier comme ne l'était pas son père et réaliste comme un jeune homme d'aujourd'hui. Jean-Pierre Ventillard vient de modifier la vieille formule de *La Vie parisienne*.

La presse érotique moderne — comme l'érotisme dans la presse — est une entreprise récente. Après la guerre apparaissent quelques revues vaguement périodiques, résolument pornographiques, généralement éphémères. La plupart sont des publications suédoises ou allemandes traduites en français approximatif par des traducteurs-correspondants anonymes et sans domicile connu. Jusqu'en 1949, ces commandos d'avant-garde « tombaient » sous le terrible article 283 du Code Pénal qui punit sans nuance et lourdement — un mois à deux ans de prison — le satyre, le pornographe, l'exhibitionniste, le proxénète et sa protégée, et le directeur de journal accusé d'avoir présenté des textes, dessins ou photos « contraires aux bonnes mœurs ».

L'article 283, volontairement imprécis, limita, jusqu'en 49, la presse érotique à quelques francs-tireurs furtifs, rapidement neutralisés par l'artillerie judiciaire.

En juillet 1949, une loi vint, en ce qui concerne la presse, remplacer le rigoureux article. Il n'est plus question de confondre érotisme et pornographie. Si l'éditeur de revues franchement pornographiques est toujours passible de l'article 283, le directeur de magazine érotique ne s'expose plus qu'à « l'interdiction aux mineurs de 18 ans » et à « l'interdiction de l'exposition à la vente ».

La compréhension du législateur n'eut pas immédiatement les résultats souhaités. Quelques semaines seulement après la promulgation de la loi libératrice, un véritable raz de marée de publications évoluant vaille que vaille entre l'érotisme et la pornographie submergea les kiosques. De 1950 à 1967, la Commission de Surveillance et de Contrôle des Publications signala au ministère de la Justice 2.000 revues ou ouvrages justifiant l'application de l'article 283 ou de la loi de juillet 49.

Les rescapés de cette répression moralisatrice furent officiellement prévenus que la Commission exécuterait sans appel toutes les publications qui ne respecteraient pas scrupuleusement ces deux interdits de base :

- Ne jamais montrer un seul poil du système pileux intime.

- Ne jamais présenter de photographie ou dessin ayant un caractère sadique ou masochiste.

Parmi les centaines de petites revues satellites gravitant autour des trois grands de l'érotisme — *Lui*, *Adam*, *Plexus* — certaines appartiennent à de véritables petits groupes de presse légère. L'un des plus prospères, « Intercontinental

Diffusion », publie *Paris la nuit*, *Sexy Flash*, *Sexy Girl*, *Etudes plastiques*.

A la tête d'« Intercontinental Diffusion » siège un PDG père de famille. Ingénieur électricien, fils d'ingénieur naval, Renaud Douchin est un quinquagénaire élégant et cultivé venu à l'érotisme par les voies du show-business colonial. Après avoir dirigé une entreprise d'installation de studios, le Président Douchin fonde deux sociétés de spectacles chargées de distraire l'Extrême-Orient. Avec les bénéfices de ces deux entreprises artistiques, il achète l'un des plus importants cabarets de Saïgon, « Le Grand Monde ».

Les choses devenant ce que l'on sait, l'ingénieur Douchin rentre à Paris avec, dans ses valises, quelques centaines de photos en noir et en couleur, des attractions gaillardes qui faisaient la joie des noctambules saïgonnais.

Tout naturellement, l'ex-show-businessman cherche le moyen honnête d'exploiter ce charmant matériel. Il a de l'imagination et un petit capital ; il se lance dans l'édition « artistique » en utilisant comme plateforme de départ les photos légères ramenées d'Indochine.

Arrivant au bon moment, Douchin passe rapidement et avec bonheur de l'album à la publication périodique.

Ses cinq revues tirent chacune en moyenne à 30.000 exemplaires distribués par 800 dépositaires aux idées larges. Ses frais généraux sont infimes et son budget rédactionnel se limite à peu près aux honoraires — 200 F par séance de poses — des jeunes personnes qui figurent sans façon — ni autre chose — dans ses magazines.

L'empire de presse du Président Douchin ne se borne pas à ces gentilles fariboles. Il édite également des livres d'enfants, des ouvrages bilingues pour étudiants, des œuvres religieuses et des manuels de pédagogie... notamment « Le livre d'or de l'instituteur ».

Eh oui !

## A quatre pattes

Tous ces petits organes équivoques qui portent des titres sans ambiguïté : *Sexy-Folie*, *Sex Follies*, *Sexy Gang*, *Sex*, *Folies de Paris*, *Dolce Vita*, furent sérieusement ébranlés en 1963, lorsque fut lancé *Lui*, premier grand magazine érotique réalisé par des journalistes et conçu par un très jeune patron de presse, Daniel Filipacchi, enfant de la Commune et fils d'un secrétaire général des Messageries Hachette.

Filipacchi, ex-photographe à *Match*, auteur et animateur — avec Frank Ténor, ancien ingénieur atomiste à Saclay — de l'émission-drapeau « Salut les Copains », débute dans la carrière de publiciste en rachetant pour pas grand chose à Eddie Barclay une revue de jazz : *Jazz Magazine*. Puis il crée *Salut les Copains*, *Lui* et cinq ou six autres magazines spécialisés.

Avec *Lui*, il ne cache pas son jeu : il veut faire un *Playboy* français, le plus fidèlement calqué sur le géant américain. Il en confie la direction à Jacques Lanzmann, écrivain ésotérique engagé à gauche — aujourd'hui parolier de Dutronc — et place près de lui un de ses collaborateurs-copains de *Jazz Magazine*, le musicien Jean-Louis Ginibre.

Dès les premiers numéros, la censure — ou plus exactement la Commission de Contrôle, car la censure « a priori » n'existe pas — fait savoir aux dirigeants de *Lui* qu'elle a été désagréablement impressionnée par une photo de Valérie Lagrange à quatre pattes. Elle veut bien passer l'éponge sur Valérie à croupetons, mais elle précise qu'elle



ne tolérera plus qu'on laisse, dans *Lui* ni ailleurs, les pointes de sein à l'air et les starlettes à quatre pattes.

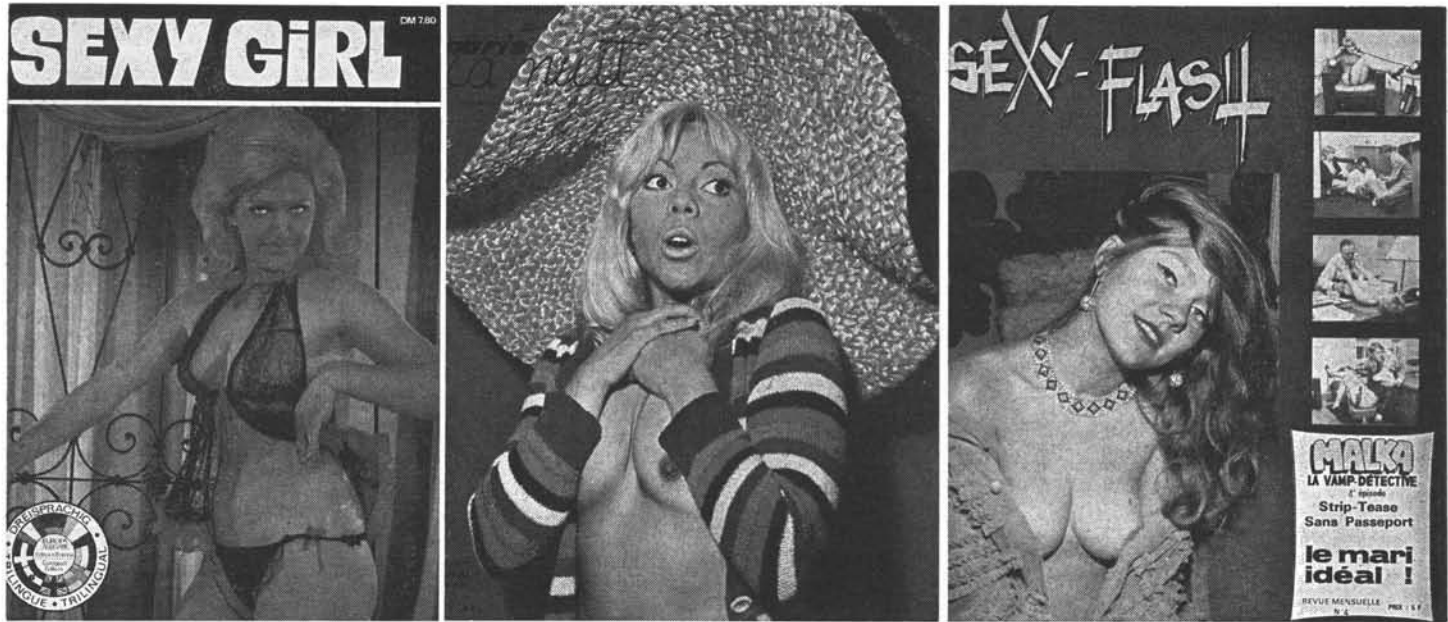
Filipacchi comprend que sa mission est de réhabiliter le nu dit « artistique » et énonce un certain nombre de dogmes toujours en vigueur.

- Eviter de publier des photos de brunes : trop suggestif.
- Eviter les couples : équivoque.
- Ne pas abuser des dames de couleur : trouble.
- Enfin, comme *Playboy*, laver *Lui* de son péché originel en ouvrant ses colonnes à des écrivains sérieux, voire graves.

directeur artistique, Jean Demachy, directeur du charme, Francis Dumoulin, directeur de la mode, et Jean-Louis Ginibre, directeur tout court.

Cette « Playmate » — comme l'ont baptisée les Américains — est considérée comme l'un des principaux arguments de succès.

La « Playmate » se recrute parmi les mannequins spécialisés, les starlettes en début de carrière ou, au hasard des rencontres, dans la rue, chez des amis, aux feux rouges, partout. Pour passer les tests éliminatoires, la Playmate doit avoir moins de 25 ans — et évidemment plus de 21 — être blonde, raisonnablement dodue, posséder une denture parfaite et une allure générale non-équivoque.



Une couverture aguichante, quelques photos dépouillées, cela suffit pour faire un journal... et de l'argent.

Jacques Lanzmann et après lui Jean-Louis Ginibre parvinrent à convaincre notamment Simenon, Pagnol, Henry Miller, Jean Paulhan, l'abbé Oraison et dernièrement Michel Rocard, qu'ils n'étaient pas honteux d'écrire dans un magazine pour lequel se deshabillaient, sans problèmes de conscience, Brigitte Bardot, Jane Fonda, Mireille Darc et Pascale Petit.

Ebranlée par la sagesse et les ambitions culturelles de *Lui*, la Commission leva l'interdit sur les pointes de sein. Pour les mêmes raisons, les annonceurs, encore mal préparés à la presse érotico-intellectuelle, commencèrent à réviser leur jugement et à rédiger leurs contrats.

Il semble cependant que Jacques Lanzmann ait dosé de façon trop arbitraire le difficile mélange des Lettres et de l'image. Sans pratiquer aucune exclusive, son goût le portait davantage vers les premières que vers la seconde. Il glissa vers l'ésotérisme. Filipacchi se prononçant fermement pour un retour aux réalités dodues et non intellectuelles, Lanzmann décida de se consacrer à la chanson et céda son fauteuil à Jean-Louis Ginibre qui ramena *Lui*, avec une prudente habileté, vers l'orthodoxie filipacchienne.

L'un des emprunts les plus évidents faits à *Playboy* est le dépliant central en couleur, où figure une personne ravissante, nue et généralement en pied, sélectionnée par les quatre membres du brain-trust de *Lui* : Régis Pagniez,

A de rares exceptions près, Filipacchi ne participe pas à la sélection de la Playmate. Hugh Hefner, patron de *Playboy*, ne confie cette tâche à personne, mais Filipacchi ne ressemble pas à Hefner. Quadragénaire silencieux et parfois taciturne, il n'habite pas, comme Hefner, un caravansérail multicolore et fou, mais un appartement bourgeois au Champ de Mars, dans lequel il a constitué l'une des plus belles collections de disques de jazz du monde. Il ne sort pas, fréquente presque exclusivement ses collaborateurs de la première heure, passe ses week-end dans une vieille maison de famille en Seine-et-Marne et ses vacances en bateau. Il n'a jamais possédé de smoking.

Le géant Hefner, lors de son dernier passage à Paris, a déclaré en public qu'il avait à peu près renoncé à publier un *Playboy* français et, en privé, que *Lui* était la raison principale de cette décision.

On ne peut plus considérer *Lui* comme un quelconque magazine érotique, mais comme un fait social. C'est, du moins, ce qu'affirment les analystes les moins polissons de la presse contemporaine. Cette évidence se trouve confirmée par la présence, à son conseil d'administration, de Sylvain Floirat, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de la Santé Publique, patron d'*Europe n° 1*, milliardaire et actionnaire, minoritaire mais éminent, de la Société Presse-Office, editrice de *Lui*.

## Adam découvre Eve

*Adam* est le deuxième « grand » de la presse érotique. C'est, à vrai dire, un petit « grand ». Avec une diffusion dépassant rarement le cap des 100.000 exemplaires, il se situe très loin de son brillant confrère *Lui*.

Ce n'est pas un hasard s'il s'en inspire largement. Lanzmann, l'ex-directeur de *Lui*, a collaboré comme conseiller technique à la mise au point du *Nouvel Adam*, racheté pour quelques millions — de passif — par Robert Hersant, Président du groupe Hersant (une quinzaine de quotidiens, revues ou hebdomadaires, dont *L'Auto-Journal*), député PDM, maire et conseiller général, à Claude Perdriel, polytechnicien et propriétaire du *Nouvel Observateur*, organe de la gauche en poil de chameau.

L'histoire d'*Adam* est une histoire triste ou réconfortante, selon que l'on considère comme affligeante ou non la faillite de l'érotisme dans des entreprises de ce genre.

*Adam* première formule fut fondé en 1925 par un jeune ingénieur suisse nommé Dubois, comme tout le monde, et prénommé Eddy par un papa négociant et anglophile.

A 25 ans, Eddy Dubois, par amour de la chasse, des costumes bien coupés et des torpédos racées, imagine et crée une revue d'un nouveau genre : le premier magazine exclusivement réservé aux hommes. Dans cet *Adam* originel il n'est pas du tout question d'érotisme, mais de mode masculine, de palmarès sportifs, de mariages et de mondanités diverses.

En quelques années, *Adam* s'impose et devient un magazine européen d'un snobisme un peu puéril mais attendrissant. Les dessins sont signés Dignimont, Brénont, Oberlé ; les auteurs vont de Paul Léautaud à Jean de Beaumont, premier fusil de France, en passant par Ritz (des hôtels).

En avril 1960, Eddy Dubois, fatigué par 35 ans de dîners en ville, « passe la main » aux Editions Condé-Nast, groupe américain publiant notamment *Vogue*.

Condé-Nast, persuadé qu'on peut redonner à ce vétéran un peu essoufflé une seconde jeunesse, renonce au snobisme, à la mode confidentielle et à la chasse en tweed, au bénéfice d'articles coûteux et lourds et de photos également ruineuses mais légères. On était en 1960, l'étourdissante réussite de *Playboy* commençait à troubler l'Europe.

Cette première tentative d'érotisation se termina sans gloire. New York, lassé, décida de renoncer à *Adam*.

En 1966, Condé-Nast vendait à Perdriel, considéré par ses amis comme « le dernier poète de la presse » et par ses détracteurs — dont certains appartiennent au *Nouvel Observateur* — comme un funambule.

Les ambitions de Claude Perdriel étaient vastes. Il voulait faire d'*Adam* une sorte d'*Esquire*, revue américaine de la Cafe Society pensante.

La publicité qui précéda le premier numéro représentait une fille nue avec cette légende : « Voici ce que vous ne verrez jamais dans le *Nouvel Adam* ».

Cette courageuse pudeur ne résista pas aux avertissements de son chef comptable et au pessimisme exprimé sans nuances par l'équipe du *Nouvel Observateur* qui voyait avec une inquiétude grandissante les maigres bénéfices de leur journal disparaître dans le gouffre sans fond du *Nouvel Adam*.

A contrecœur, Claude Perdriel, dont le confortable capital (acquis dans le traitement des eaux polluées et acces-

soirement les cabinets de campagne pour régions sans tout-à-l'égout) commençait à s'effriter, donna l'ordre d'érotiser. En 1968, des dames replètes et nues apparurent sur la couverture de la chère vieille revue d'Eddy Dubois.

L'affaire aurait peut-être réussi si Claude Perdriel, lassé d'être tenu à l'écart de son *Nouvel Observateur*, n'avait décidé de participer étroitement à l'aventure érotique de son *Nouvel Adam*. Il se nomme directeur, essaie quelques rédacteurs en chef de talent qu'il décourage très vite, plonge dans le super-érotisme tout en continuant d'affirmer dans les salons que « l'érotisme l'ennuie ».

L'*Adam* de Perdriel, dont le tirage est au plus bas, ne passera pas le printemps 69. En avril, le directeur-poète vend à un directeur pas poète du tout, le réaliste Robert Hersant, qui confie ce *Nouvel Adam* à son frère Patrick.

On a pu croire un instant que le député Hersant allait, pour des raisons de standing parlementaire, redonner à *Adam* ses vertus oubliées et lui rendre une virginité. C'était mal le connaître : s'il se déclare contre les demoiselles court-vêtues, c'est plutôt, comme disait Sacha Guitry, « ... tout contre ». Et pour ce qui est de son standing parlementaire, il professe que le spectacle d'une jolie femme sans vertugadin ne peut choquer que les hypocrites.

Depuis toujours, Hersant affirme que ses journaux se font sans problèmes, sans frais généraux, et presque sans journalistes. Cette fois, il s'est trompé. Après avoir calqué *Lui*, racheté à bas prix une autre publication boiteuse, la revue germano-érotique *Men*, installé une rédaction famélique dans des locaux sinistres du bd Barbès, le député-président a bien dû constater qu'il est difficile de faire de l'érotisme à bon marché.

Jusqu'en octobre prochain *Adam* ne paraîtra qu'une fois tous les deux mois.

## La chair et l'esprit

Il ne convient pas de prendre *Plexus*, troisième et dernier « grand » des publications érotiques, sur le ton badin avec lequel on peut se permettre d'aborder ses confrères plus haut cités. D'abord, *Plexus*, comme on le sait, doit son titre à Henry Miller, mais ce qu'on sait moins, c'est qu'Henry Miller offrit lui-même ce titre à Jacques Mousseau, fondateur avec Louis Pauwels (l'auteur du « *Matin des Magiciens* ») de cette revue qui manie plus ou moins heureusement le dessin masochiste, la philosophie absconse, le pastiche ambigu (« Mon homme a son secret, ma vie a son mister ») et le calembour abominable (« Ah ! voici mon ami, c'est mon alter Hugo ! »).

En réalité, la plus intellectuelle des revues érotiques est née du puritanisme des lecteurs de *Planète*, premier magazine du « brain-trust » Pauwels. Les supporters de *Planète* protestèrent un jour contre la publication d'une chronique rehaussée de documents iconographiques intitulée sans détours « L'amour en question ». « Impossible, disaient-ils, de mêler aussi brutalement la chair et l'esprit, la vertu et l'alcôve, la métaphysique et l'anatomie gaillarde. » Le prudent Pauwels renonça à sa chronique et décida avec Jacques Mousseau, alors rédacteur en chef de *Planète*, de créer un journal pour une couche de lecteurs portés sur les spéculations intellectuelles mais ne crachant pas pour autant sur des plaisirs moins abstraits.

En 1966, après trois ans de réflexion, *Plexus* était créé avec Jacques Mousseau pour directeur.



Hugh Hefner, fondateur de la revue « Playboy », au milieu de ses « Bunnies ».

L'idée de Louis Pauwels était de faire de *Plexus* un mensuel plus humoristique qu'érotique, inspiré du *New-Yorker*. Ce n'était pas l'opinion de Jacques Mousseau qui avait choisi comme maître à penser Hugh Hefner et *Playboy*. Mousseau l'emporta et, dès les premiers numéros, Pauwels renonça à écrire dans une revue qu'il n'approuvait pas — et dont les principaux actionnaires sont aujourd'hui les éditions Denoël.

Très vite, les ennuis commencèrent. La Commission de Contrôle, tout à fait imperméable à l'érotisme intellectuel de *Plexus*, décida de l'interdire aux mineurs. Mousseau s'y attendait.

Il ne s'attendait pas, en revanche, à ce que le ministère des Finances lui supprimât sans préavis l'exonération de la T.V.A. accordée à tous ses confrères.

Attendus du ministre : « Le droit à l'exonération de la T.V.A. ne s'applique qu'aux revues d'intérêt général. Un magazine interdit aux mineurs ne peut être d'intérêt général. »

Ce syllogisme fait de *Plexus* la seule revue française à payer la TVA.

Louis Pauwels qui semble avoir renoncé à ses ambitions d'éditeur, vient de terminer un livre fait sur mesures pour *Plexus* et qu'il ne donnera sans doute pas à *Plexus* : « La fin de la monogamie ». Jacques Mousseau, diplômé de l'Institut d'Etudes politiques et de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, brillant sujet de l'Ecole supérieure de Journalisme, ex-attaché de cabinet de Chaban-Delmas — en 1957 — reste malgré la lente désagrégation de *Plexus* — 75.000 lecteurs en 1966, 50.000 en 1969 — un érotophile convaincu.

Il prépare un doctorat de sociologie dont la thèse sera le magazine *Playboy*.

## Sans slip ni complexes

*Playboy*, doyen des magazines érotiques modernes, guide et exemple d'innombrables publications légères, ne serait sans doute jamais né si, en 1953, la direction du mensuel *Esquire* n'avait refusé tout net les 5 dollars d'augmentation que sollicitait un rédacteur obscur nommé Hugh Hefner.

Hefner expédia au manager d'*Esquire* un message en quatre mots : « Augmentation ou démission, choisissez ? ». Le manager répondit plus brièvement encore : « Démission, évidemment ».

L'homme aux cinq dollars qui ne manquait pas d'idées rassembla ses économies, celles de quelques amis, et, fin 1953, sortit les premiers numéros d'un journal qui lui ressemblait et qu'il avait depuis longtemps sur le cœur. Cela s'appelait *Playboy*. Quarante-deux pages de filles ravissantes et toutes nues accompagnées de textes littéraires sérieux et « tombés dans le domaine public » — à cause des droits d'auteurs.

Ce composé érotico-intellectuel surprit les Américains habitués à des magazines exclusivement polissons et à des revues littéraires non agrémentées de girls sans slip et sans complexes. Les deux genres sous la même couverture, cela ne s'était jamais vu. Cinquante-deux mille lecteurs achetèrent le n° 1. Les quelques milliers de dollars gagnés avec ce premier *Playboy* furent immédiatement réinvestis dans le n° 2. Le n° 3 comportait, entre deux mannequins vêtus uniquement d'un grand chapeau, un article d'Erskine Caldwell. La courbe du tirage bondit vers ces sommets où tout est permis. Hugh Hefner venait de découvrir l'alibi que souhaitait l'Américain, moyen ou non, pour satisfaire, sans mauvaise conscience, ses appétits intellectuels ou pas.

Pour consolider son entreprise, l'habile Hefner engagea



un directeur littéraire dont l'unique mission était de convaincre, à coup de montagnes de dollars, les écrivains les plus confirmés, les économistes les plus distingués, les savants les plus austères de signer dans *Playboy*.

Puis, apothéose, Hefner inventa la philosophie hefnérienne.

Dans des éditoriaux péniblement élaborés, le Playboy's-Président éleva à la hauteur d'axiomes un certain nombre de lieux communs du type : « Le phénomène sexuel est un phénomène de notre temps », « On peut aimer les jolies filles et la littérature engagée », « La technique peut libérer l'homme », etc.

Tout cela n'était pas pendable mais permit cependant à une poignée d'Américains lucides de comprendre que la littérature Playboy, la philosophie Playboy, l'éthique Playboy n'étaient évidemment rien d'autre qu'une admirable « combinazione » destinée à estomper la vocation essentielle — et tout à fait charmante — de *Playboy*.

Quelques voix s'élevèrent. Hefner cita Saint Paul, posa la question de l'admission de la Chine à l'ONU, se prononça contre la ségrégation, invoqua Luther, cita Marx, le Pape, Saint Thomas d'Aquin, Cromwell, John Knox. On ne pouvait plus accuser de polissonnerie hypocrite un personnage possédant de telles relations. *Playboy* entra dans la petite chapelle des publications érotico-ésotériques qu'il est bon de laisser traîner sur la plage arrière des Cadillac et dans les bibliothèques des appartements-terrasses de la V<sup>e</sup> Avenue.

Et comme celle-là allait aussi loin — c'est-à-dire très loin — dans l'érotico que dans l'ésotérique, elle écrasa rapidement ses concurrentes. En moins de dix ans *Playboy* acquit un véritable monopole de fait. Il le détient toujours.

Aujourd'hui l'entreprise du « philosophe » Hefner (1) totalise une quarantaine de milliards de chiffre d'affaires annuel, fournis par la vente mensuelle de 5 millions

(1) Dont le « cas » a fait l'objet d'études savantes très complètes dans « *Der Spiegel* » et dans « *The Times* ».

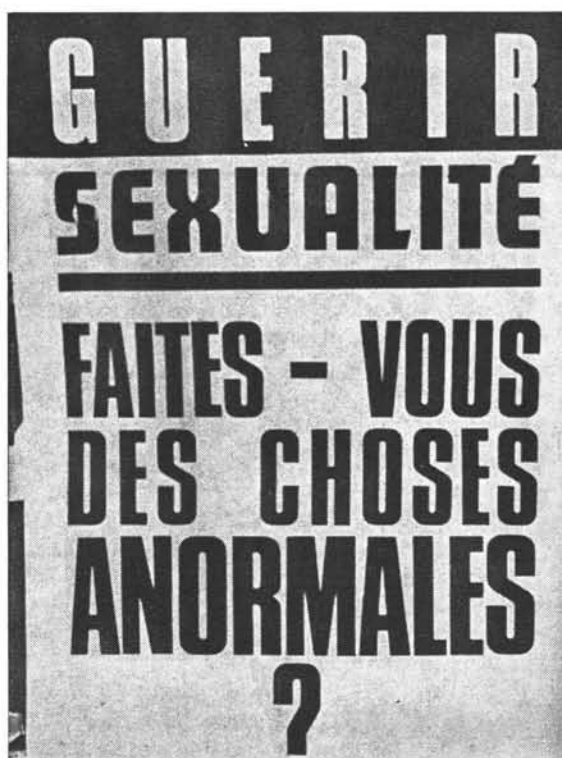
d'exemplaires — dont 650.000 à l'étranger et 55.000 en France — par un budget de publicité de plus de 10 milliards et l'exploitation de 18 « Playboy clubs » internationaux, sorte de cercles pour hommes, tenant du night-club, du motel de luxe, du cabaret intimiste et du théâtre d'essai. Les membres sont accueillis par des demoiselles en bonne santé, à la poitrine montgolfiérienne et aux rondeurs aussi généreuses côté pile que côté face. Elles portent des bas résille très haut perchés, un petit maillot en lamé, un col dur et, derrière la tête, deux palmes de soie imitant très vaguement des oreilles de lapin. Ce sont les « Bunnies », hôtesse et symboles des « Playboy clubs ». Pour la beauté de la légende, on dit qu'elles n'accordent jamais un rendez-vous à un membre du club et vivent dans le respect austère de la philosophie hefnérienne. En réalité, elles prennent avec le règlement, qui leur interdit effectivement ce genre de commerce, des libertés clandestines et fréquentes. Les clubmen ne s'en plaignent pas.

L'affaire Hefner comporte également quelques satellites importants, notamment : un théâtre, une agence de modèles, une maison d'édition, un bureau d'impresario, un laboratoire de « design » et une organisation de bonnes œuvres, la « Playboy foundation », qui distribue des milliers de dollars à des veuves méritantes, des chercheurs sans laboratoire, des écrivains sans éditeur et des institutions religieuses sans subventions.

Hugh Hefner, quadragénaire milliardaire, dirige cet empire froufrouant d'un hôtel particulier d'une cinquantaine de pièces comportant une grotte souterraine, une piscine évidemment, une salle de cinéma, un gymnase, trois salles de billard.

Il y a quelques mois, la maison d'Hefner, à Chicago, comprenait également une sorte de harem où vivaient quelques « bunnies » sélectionnées. Depuis ses « fiançailles » avec la starlette Barbara Benton, le Président de Playboy a renoncé au harem.

\*\*\*



La réalité dépasse  
l'affliction !

## LE POINT DE VUE DE MICHEL DÉON

# Arrêtons le massacre !

**J'**AVAIS lu, comme tout le monde, avant vingt ans, quelques livres érotiques, dont la célèbre « Comtesse Gamiani » qui n'est pas le chef-d'œuvre d'Alfred de Musset et de George Sand. Si on y trouve une bonne scène de fornication avec un âne, le reste n'est pas d'un intérêt délirant. « Le con d'Irène » du cher Aragon ne m'était pas apparu non plus comme le comble du raffinement : le côté bidasse de la chose y noyait la prétention.

Il m'a fallu attendre la mobilisation de 39 pour découvrir, grâce à mon voisin de chambrée, jeune séminariste, un livre vraiment cochon. Cela s'intitulait « Au service de l'amour » et c'était signé d'un nom que j'ai oublié depuis mais qui sentait le curé de choc à plein nez.

Tous les séminaristes quittant la soutane pour l'uniforme au service de la patrie en danger avaient été pourvus, au départ, de ce petit livre jaune, ainsi d'ailleurs que quelques militants sûrs de la Jeunesse Ouvrière ou Agricole Chrétienne.

Enrobant ses propos de discrètes considérations sentimentales, l'auteur, d'une main doctrinale, bénissait, guidait et appuyait les premiers coups de rein de ses lecteurs dans un monde qui s'ouvrait, toutes cuisses béantes, à eux. On aurait pu croire qu'à la veille de l'engagement sur un champ de bataille l'Eglise tiendrait à éclairer les consciences chrétiennes sur la grave entorse qu'on leur demanderait de faire au commandement : « Tu ne tueras point », mais pas du tout : l'Eglise se préoccupait des bas-ventres et l'auteur de « Au service de l'amour » ne faisait grâce de rien, depuis le plaisir qu'il importe de donner à sa compagne avant de songer au sien (en bon chrétien altruiste) jusqu'aux précautions d'hygiène à prendre au bordel, chapitre qui n'était d'ailleurs pas inutile, chacun sachant qu'un séminariste vertueux n'obtient la paix dans sa chambrée qu'après être « monté ».

C'était vraiment un livre suggestif, mettant les points sur les i, bien plus que le fumeux « Kama-Soutra » qui a toujours tant déçu les collégiens. Nous fîmes des lectures de « Au service de l'amour » le soir après l'extinction des feux et je n'ai pas oublié les fous rires qui nous prenaient aux pages les plus croustillantes.

L'auteur ne s'était vraiment pas ennuyé ; il savait de quoi il parlait. Ce qui m'étonnait le plus, c'était la publicité soudaine donnée aux exercices sexuels alors que tous ceux d'entre nous qui avaient reçu une éducation religieuse ne se souvenaient que de prêtres couvrant d'un voile d'opprobre les plaisirs de la chair et réservant ces conversations-là pour le confessionnal où ils semblaient d'ailleurs soudain fort intéressés par les détails.

\*

Trente ans ont passé et la brèche s'est agrandie d'une façon ahurissante pour en arriver à la décision de l'Office catholique du cinéma décernant son prix (j'allais dire son bras) d'honneur au film « Théorème » de Pier Paolo Pasolini. On le voit : de l'eau bénite a coulé sous les ponts. Les collègues religieux ont été parmi les premiers à organiser des cours d'éducation sexuelle, et on ne compte plus les livres revêtus de l'imprimatur, œuvres de prêtres-gynécologues (sic), qui nous enseignent le meilleur moyen de baiser nos femmes sans les engrosser, tout en sauvant notre âme. Au cri mille fois répété de « Specula, speculorum... », les nouveaux prêtres se penchent avec une avidité graveleuse sur l'intimité des dames. Rien ne leur échappera plus. Ils ont juré de tout dire avec l'ardeur passionnée des néophytes.

C'est la fin, brutale, d'une longue lutte sournoise et vaine, livrée depuis des siècles à l'amour qui osait dire son nom. Mais c'est une fin peu honorable. Tout se passe comme si, reconnaissant leur défaite, les prêtres avaient rageusement décidé d'ouvrir grande la porte aux Barbares. Ils n'en pouvaient plus des malheureux, ils étouffaient dans leur quartier réservé où nous les narguions depuis l'enfance. Certes, les amours ancillaires les soulageaient de cette ségrégation, mais les bonnes, elles aussi, ont disparu, et c'est peut-être la vraie raison pour laquelle tant d'entre eux réclament aujourd'hui le droit au mariage, ou tout au moins au concubinage.

On éprouve un sentiment de gêne inexprimable devant ces éducateurs qui volent au secours de celui que, la veille encore, ils appelaient le démon et pourchassaient avec un méchant entêtement dans la lit-

térature et dans la vie. Disons à leur décharge qu'il y avait de quoi s'irriter : la littérature, si elle avait souffert de leurs mises à l'index, en avait tiré une grande partie de sa gloire et les petits chrétiens avaient su trier le bon grain de l'ivraie, sans quoi nous ne serions pas là.

Il serait probablement exagéré de prétendre qu'en couronnant « Théorème » de Pasolini, l'Office catholique du cinéma inaugure officiellement la politique du pire. Mais le résultat est là : c'est bien la politique du pire, une vengeance froide contre nous qui, depuis l'enfance, voyions dans la sexualité, un plaisir fleurant bon le péché, un plaisir qu'il fallait couvrir de pudeur et de discrétion.

J'avoue qu'il y avait de quoi faire enrager la morale chrétienne : malgré tant d'interdictions, malgré le véritable abus de confiance qu'est la confession, la sexualité triomphait souterraine, un peu mythique, secrète.

La voici vaincue, enfin ! Et par le plein jour ! Nos enfants n'échangeront plus dans le creux de l'oreille les mots clés d'un vocabulaire qui mue à chaque génération, ils ne se confieront plus comme de merveilleuses recettes, les étapes de la procréation, ils ne seront plus jamais les autodidactes charmants et vaguement coupables de l'amour. On nous détruit le monde né du généreux égarement d'Adam pour Eve dans l'ennuyeux paradis terrestre. La nouvelle société qu'on appelle à grands cris sera peuplée de froids techniciens appliqués, consciencieux, hygiéniques comme les héros du « Meilleur des Mondes » d'Aldous Huxley. Ils ne diront plus « je t'aime » à leur petite amie, ils lui présenteront un thermomètre ou la questionneront sur sa date d'ovulation.

\*

Mais regretter le goût du péché, la pudeur et les interdictions — oh, bien légères, et quel plaisir de les enfreindre ! — qui subsistaient encore, c'est sans doute se conduire comme un passéiste réactionnaire et obscurantiste. Je vois — plus grave encore que les mots médicaux dont nos enfants useront en amour — la décrépitude dont souffrira une partie de la littérature, celle-là même que l'Eglise, autant par son index que par une emprise excessive sur les jeunes âmes, avait tenté d'étouffer.

Que signifiera désormais le geste si audacieux de Julien Sorel posant sa main sur celle de Mme de

Rénal ? Qui croirait encore qu'un jeune homme de son âge puisse parcourir une telle gamme d'hésitations avant de se décider à caresser une main pratiquement consentante ? Ces mœurs-là nous paraîtront bientôt aussi étranges que les mœurs des Indiens d'Amazonie et « Le rouge et le noir » une berquinade pour le feuilleton de « La veillée des chaumières », à moins que le ministre de la Culture ait l'ingénieuse idée de re-écrire ce roman, de porter la main de Julien sur une autre partie du corps de sa bienfaitrice et de prêter à M. de Rénal du goût pour les jeunes gens.

Ne sera-t-on pas tenté d'expliquer la vertu de la Princesse de Clèves par la frigidité ou par un défaut physique ? Ah, si le duc de Nemours avait lu la méthode X..., il aurait aisément vaincu la résistance de Mme de Clèves, et si M. de Clèves avait mieux connu les zones érogènes de son épouse, il aurait su se l'attacher par d'autres liens que l'estime.

Retirez de l'œuvre d'André Gide la longue lutte contre les interdits familiaux et religieux, et il ne restera que l'histoire d'un pédéraste vieillissant, dépourvu d'hypocrisie et un peu sa'ace. Retirez de l'œuvre de Julien Green la malédiction de l'acte charnel, et il ne restera que des histoires de timides complexés. Je ne parle que pour mémoire de l'œuvre de François Mauriac. L'imagine-t-on sans son parfum de sacristie et où y trouvera-t-on Dieu si le post-coïtum n'est plus triste ?

Arrêtons le massacre ! Le péché, la pudeur, les mots couverts, la lente formulation des désirs, l'angoisse du risque, les surprises de l'amour, la perfection qui se mérite, c'est ce que l'homme a su inventer de plus raffiné pour travestir et embellir un acte qui est évidemment, une fois conçu en termes cliniques, plutôt bestial et assez ridicule. En le dépouillant de ses masques et de sa poésie, l'éducation sexuelle ruine ce bel effort de civilisation.

Nous savons déjà que ce n'est pas parce qu'il n'y aura plus de riches qu'il n'y aura plus de pauvres. Disons que ce n'est pas parce qu'il n'y aura plus de complexés (si tant est que cela se puisse aussi) qu'il n'y aura plus que des Casanova. Bien au contraire, cette terrible égalité qu'on nous prépare devant l'acte charnel, sue déjà l'ennui. Elle est morne comme une perspective d'HLM dans un monde sans microbes.

La liberté totale, c'est le désert.

**MICHEL DÉON**



Dessin de Du Bouillon paru dans l'album « Erotikon ».



## VII. - LE SEXE ET LA MODE

# DE LA JARRETIÈRE A LA MINIJUPE

*par Cécil SAINT-LAURENT*



Les fluctuations de la mode actuelle : d'un côté ça monte, de l'autre ça descend !

**L**A nature exige que l'homme dorme, boive, mange, mais elle ne lui fait pas plus qu'aux animaux un devoir de se vêtir et, sauf sous des climats extrêmes, les hommes auraient gardé l'habitude de vivre nus s'ils n'y avait eu que des impératifs physiologiques pour les pousser à se vêtir. Le vêtement est né d'un mouvement de l'âme.

Est vêtement pour moi tout ce qui a pu revêtir la peau de l'homme, fût-ce un trait de peinture ou une plume.

L'homme s'est peinturluré, tatoué, emplumé, puis vêtu d'étoffes pour se dénaturer, se recréer selon son caprice — et la femme encore plus que lui. Il faut se garder de croire que le hennin qui prolongeait en le conifiant le crâne de la femme, le vertugadin qui lui prêtait des hanches pareilles à des ailes, la crinoline qui faisait de son bassin un hémisphère soient des cas isolés dans l'histoire de la mode.



Robe en mousseline transparente d'Yves Saint-Laurent : aujourd'hui chacun prêche pour son sein.

L'histoire de la mode est celle d'une folie, sans cesse changeante, elle-même liée aux changements dans l'art, dans les mœurs, et notamment dans la sensibilité érotique. C'est pourquoi les historiens qui recourent au déterminisme, au matérialisme, à la nécessité pour justifier la naissance ou l'abandon d'un vêtement se condamnent aux erreurs qui pullulent dans tous les travaux concernant la mode.

Ces historiens recourent volontiers à des arguments reposant sur le climat et donnent à l'intervention du chaud et du froid un empire absolu sur le vêtement, au lieu de lui en concéder un relatif. Par exemple, en Europe de l'Ouest, on a cessé de porter des chemises de nuit au XII<sup>e</sup> siècle et on les a remises au XVI<sup>e</sup>, et il s'est trouvé de savants auteurs pour expliquer cette réapparition par un souci de lutter contre le froid comme si, à la Renaissance, la température de l'Europe s'était refroidie. De même, je n'ai jamais vu, en plein hiver, des mini-jupes aussi courtes et aussi nombreuses qu'en Suède, par -25°, et l'on sait que cette mode nous est venue des pays nordiques, lesquels, si on suivait les thèses des historiens rationalistes, n'auraient dû « promouvoir » que des jupes aux chevilles ou des pantalons fourrés. La princesse de Metternich disait qu'en hiver, chaque grand bal aux Tuileries permettait de prévoir parmi les invitées quinze congestions pulmonaires. Ce risque n'incitait pourtant personne à réduire son décolleté d'un centimètre.

Si l'on interprète aussi mal les mystères de la mode c'est que, depuis longtemps, couturiers et chroniqueurs s'efforcent de faire croire que le souci de donner enfin à la femme une tenue pratique et naturelle guide toutes les

## FOLIE ÉROTIQUE

**« L**A saison dernière, disent les fabricants, nous avons tenté de lancer ces chemisiers transparents. Cela n'avait pas pris... Les détaillants avaient peur. Cette année, on n'arrive plus à livrer... ».

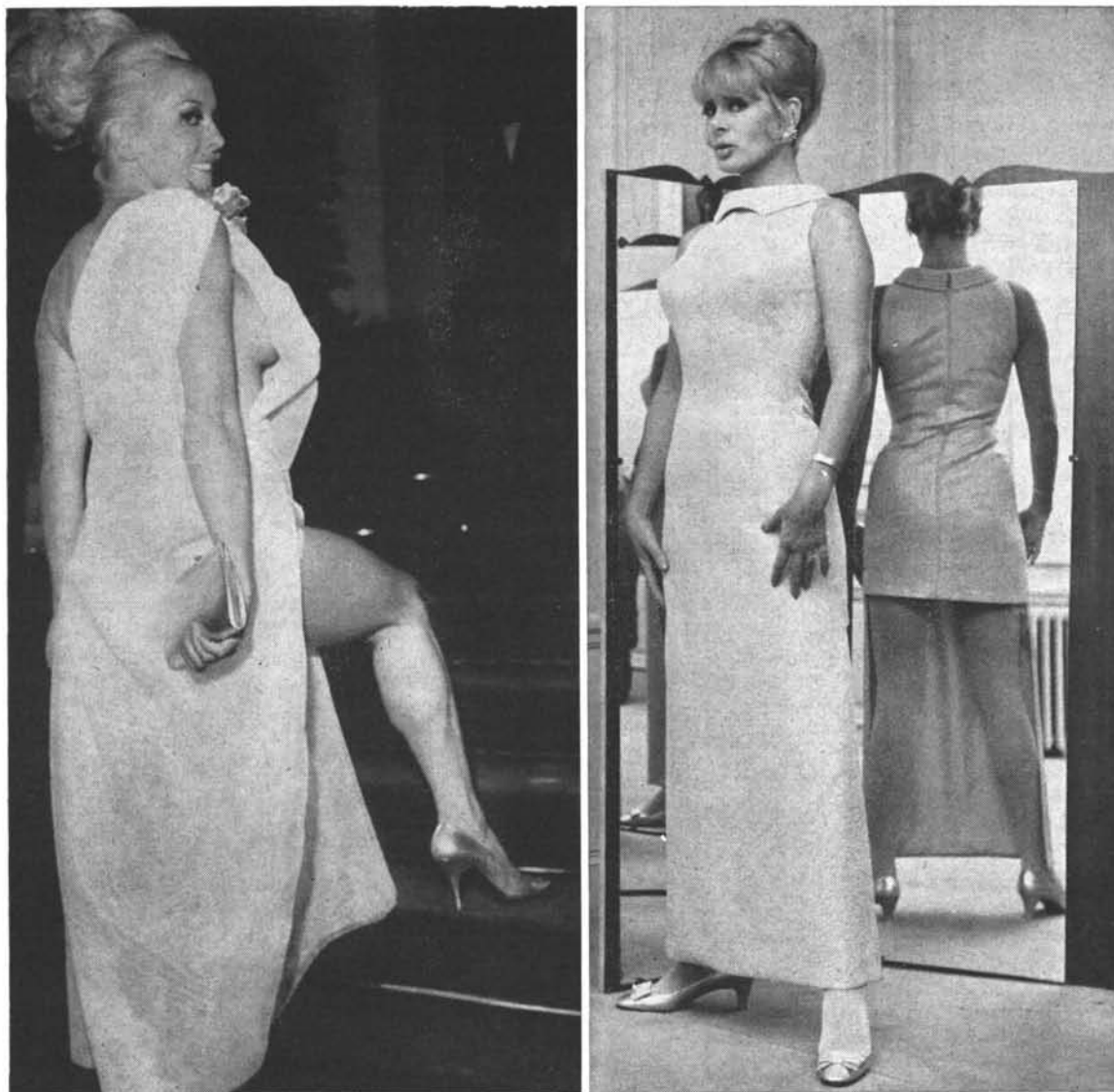
Cette folie érotique qui s'est emparée de l'été se manifeste surtout dans le choix des tissus ; citons les plus en vogue : la mousseline (le fabricant Dennet Barry a vendu 7.500 chemisiers en mousseline intégralement transparente) ; le voile de coton (les chemisiers en voile de coton noir se portent tous sans soutien-gorge) ; la dentelle et la guipure (Dorothée Bis vend 30 robes en dentelle - 165 F - non doublées par jour) ; l'étamine de coton, etc.

Jacqueline Dana

« Le Nouvel Observateur », 7-7-69

innovations. La crinoline interdisait à la femme l'usage de la plupart des fauteuils, transformait en un problème le simple geste de se hisser dans une voiture, mais les revues de mode présentèrent ce premier ouvrage d'architecture métallique comme « éminemment pratique ». Tout se passe comme si ceux qui touchent à la mode tenaient à en celer la folie et à faire passer à tout prix une démente pour une sage.

Que l'on me permette d'ailleurs encore un exemple de cette démente : pendant des siècles et des siècles les femmes n'eurent pour tenir leurs bas que la jarretière ; si nous étions dans le domaine du raisonnable, nous penserions tout bonnement que l'usage du bas a provoqué l'invention de la jarretière ; or, celle-ci était portée par les Romaines, sur la peau nue, et le bas ne fit son apparition



De l'audace, encore de l'audace... La cascadeuse Edmée Morand au Festival de Cannes (à g.) et la speakerine Jacqueline Huet dans une robe de Bern's.

qu'au Moyen-Age... La mode est une entreprise où l'on invente le pare-choc avant d'inventer la voiture.

Si l'on y regarde de plus près, la naissance de la jarretière romaine est moins absurde qu'il n'y paraît. Encore faut-il lui chercher son explication loin du pratique, de l'utile, du technique, du fonctionnel, plutôt du côté du rêve. Dans l'Antiquité, en Grèce comme à Rome, les femmes portaient comme dessous des bandelettes dont le style et le dessin ont varié, mais qui toujours étaient placées les unes sous et contre les seins, les autres autour des hanches, tantôt étroites tantôt descendant aussi bas qu'une gaine. Ces dernières, qu'on appelait *zona* étaient dans l'esprit des Romains liées à l'acte amoureux au point que, par un doux euphémisme, « faire l'amour » se disait *zonam solvere*. Le plus souvent le *zona* était d'une parfaite inutilité et n'avait d'autre valeur que symbolique. Il était là pour rappeler à l'homme, au moment de sa victoire, le privilège qu'on lui octroyait. Et l'on comprend alors que les Romaines aient inventé un privilège préliminaire, une bandelette ceignant leur cuisse et qui annonçait le privilège ultime, récompensant l'audacieux sans combler ses désirs et, par là, les attisant. Lorsque, des siècles plus tard, les bas se répandirent, la jarretière adjoignit à son premier rôle qui n'était que de charme celui de se rendre utile. Pour autant elle ne perdit rien de son charme et, au début de ce siècle,

la jarretière de la mariée avait encore une valeur symbolique analogue à celle du *zona*.

Ce qui m'entraîne à cette observation : si le fétichisme est une maladie, celle-ci est commune à toute l'Europe depuis bien des siècles. Et, l'association étant l'un des principaux moteurs de nos facultés, il allait de soi que le désir pour la femme fût allumé en général par tous les articles vestimentaires particuliers à son sexe — par exemple la robe dans l'époque moderne — et plus singulièrement par les éléments du vêtement proches des régions du corps vouées à l'amour. Naturellement, chaque être, à l'intérieur d'une époque et par rapport à un costume déterminé, subit des actions qui lui sont propres et le fétichisme reste dans une certaine mesure une création individuelle.

Je dis « dans une certaine mesure », parce que l'empire de l'époque sur les tumultes du désir ne saurait être sous-estimé. Il manque au Collège de France une chaire d'Histoire de la Sensibilité ; il n'est guère d'historiens et de philosophes qui en aient compris la nécessité, sauf peut-être Lucien Febvre, car même *L'Histoire de la Folie* de Foucault constitue davantage l'illustration d'une épistémologie, le documentaire d'un système que la recherche libre, hasardeuse, à l'occasion heuristique, que je réclame. Toute histoire de la sensibilité mettrait en valeur le fait que chaque moment d'une civilisation considèrerait comme éro-



gènes des régions particulières du corps de la femme et, par conséquent, de son vêtement.

Prenons pour exemple le Moyen Âge, encore qu'il soit présomptueux de traiter en trois mots d'une période aussi riche et aussi variée. Mais celle-ci présente quelques caractères évidents. La mode s'est donnée pour objet de mettre en valeur le ventre de la femme de sorte que la partie bombée et la partie fuyante soient soulignées par la structure et l'infrastructure vestimentaire au point que même le creux du nombril pût être discernable à travers le tissu. Des bandelettes compriment les seins pour contribuer à mettre le ventre en évidence et la chemise comporte des coussinets d'ouate à la taille pour rehausser l'importance du ventre. Dans le même temps, à travers des va-et-vient contradictoires, la robe accuse une volonté presque constante d'allonger et de cacher totalement les jambes. Les bras étaient également dissimulés par des manches obligatoirement longues. Toutes ces données exigeraient d'autres enquêtes et de véritables analyses. Car si l'intérêt du Moyen Âge pour le ventre féminin est incontestable, ce serait conclure hâtivement, parce qu'ils sont toujours cachés, que de croire les bras négligés. C'est peut-être, au contraire, parce qu'ils ont une valeur érotique qu'on les garde au secret et j'en verrais la preuve dans la prédilection du XV<sup>e</sup> siècle pour les manches transparentes — le transparent étant en général appliqué à des régions du corps féminin dignes d'envie.

Dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle l'intérêt se déplace, le décolleté fait son apparition et l'érotisme s'empare d'un petit crochet de fer auquel la traîne de la jupe était suspendue, le *troussoir*, auquel Olivier de la Marche consacre un poème entier. L'intérêt continue de se déplacer et atteint les jambes dans la période qui annonce la Renaissance ; il devient à la mode d'orner infiniment ses jarretières qui inspirent également les poètes. Rabelais signalera bientôt l'enthousiasme grivois qui pousse les dames de Thélème à assortir leur bracelets, bien visibles eux, aux secrètes jarretières dont le spectacle est réservé aux privilégiés.

Et l'on pourrait encore montrer l'étroite entente de la mode et de l'érotisme au XVII<sup>e</sup>, où couturiers et littérateurs donnent une place particulière aux épaules et aux seins, à l'empire du bras nu sur le XVIII<sup>e</sup>, etc. Si je m'y laissais entraîner, l'espace me manquerait pour poser sinon résoudre une dernière question : quelle est la part de l'érotisme dans la mode actuelle ?

Aujourd'hui, la mode veut qu'il y ait *des* modes. Le trait caractéristique de ces dix dernières années tient en ceci : la victoire d'une forme ne signifie plus, comme autrefois, la défaite de la forme concurrente. Toujours jusqu'ici, un style, aussi bien dans la couture que dans l'architecture, se substituait totalement au signe contraire. Le port de la crinoline interdisait un développement parallèle à une robe droite ; même après la dernière guerre un rallongement des jupes condamnait la jupe courte. C'est un phénomène nouveau et imprévisible que cette coexistence pacifique des styles vestimentaires. C'est la première fois dans l'histoire de la mode qu'une femme, au moment de sortir, peut hésiter entre une jupe aux chevilles et une jupe à l'aine et les porter alternativement dans la même journée

et dans les mêmes milieux. Une liberté semblable règne sur la longueur des cheveux, le maquillage et toutes les annexes de la mode.

## MINI-PROFESSION DE FOI

**M**ARY Quant, la pionnière de la mini-jupe, interrogée sur la nouvelle mode et le « message » qu'elle constitue, lance cette profession de foi dans l'un des plus sévères quotidiens britanniques, le « Manchester Guardian » :

« Est-ce que je suis la seule femme au monde qui ait eu envie d'aller au lit avec un homme à quatre ou cinq heures de l'après-midi ? Les femmes-comme-il-faut attendent la nuit, dit-on. Bon, eh bien, il y a des tas de gens qui ne voient pas pourquoi il faudrait attendre. Voilà ce que symbolise la nouvelle mode. Mais attention, la nouvelle mode n'est ni vulgaire, ni « accrocheuse », parce qu'elle proclame que la décision appartient à la femme.

« La mini-jupe est sexy à voir, mais en fait beaucoup plus puritaine que les modes précédentes, parce que la femme avec sa mini-jupe portera un collant, et peut-être sous le collant un slip-gaine. Alors prétendre que la mini-jupe est une invitation au viol c'est ridicule.

« Chaque mode attire l'attention sur une certaine zone érogène du corps. Tantôt les jambes, tantôt les seins ou les hanches. Eh bien, notre génération est la plus équilibrée, puisqu'avec la mini-jupe la zone privilégiée est le sexe. Les vêtements sont conçus pour orienter vers lui le regard. La femme en mini-jupe a l'air de dire à l'homme : je suis sexy, je provoque, je suis bien dans ma peau, mais tu auras du mal à m'avoir, il faut que tu me plaises, que tu m'émerveilles. Dans la génération de la pilule, c'est nous les femmes, qui disons oui ou non... ».

Sauf une réserve que je formulerai à l'encontre du collant (qui tend à devenir un haut-de-chausse et qui prive la femme, fût-elle en jupe, de bénéficier d'un système ouvert) je ne louerai jamais assez la mode présente parce qu'en permettant aux contrastes de coexister elle donne à l'érotisme de celui qui regarde et de celle qui est regardée une richesse que les autres âges n'ont pas connue. Voir quasiment en leur entier les jambes d'une femme, puis, cinq minutes après, parce qu'elle a mis un manteau long, être obligé de les imaginer en se les remémorant (le mouvement inverse ayant autant de charme) nourrit le désir par la contradiction au lieu de l'enfermer dans l'obsession comme les modes du XIX<sup>e</sup>.

On sait que c'est par un érotisme jaloux que les Arabes voilent jusqu'au visage de leur femme. L'histoire de la mode européenne, et plus singulièrement de la mode actuelle, trahit un érotisme bien différent. Le jaloux européen ne tient pas à cacher sa proie ; il aime qu'elle inspire l'envie et borne son empire à certains privilèges dont le regard ne fait pas partie, ce qui explique l'extravagante liberté avec laquelle notre civilisation aura engendré tant d'apparences pour la femme.

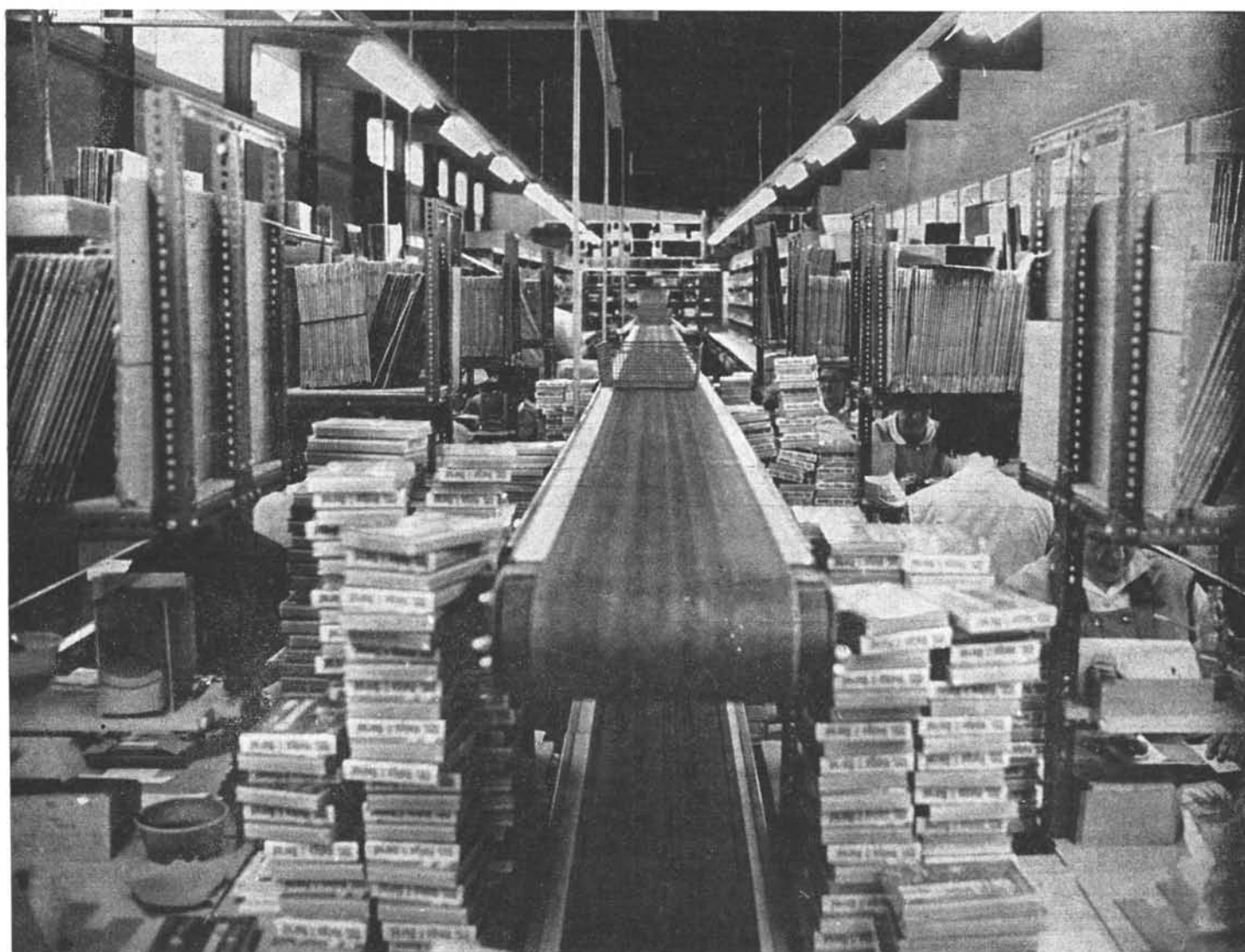
**Cécil SAINT-LAURENT**



## VIII. - LE SEXE ET LE BUSINESS

# *L'Europe des Sexploiteurs*

*par Yves de SAINT-AGNÈS*



Un atelier de la « Versandhaus Beate Uhse » : ici le bonheur sexuel se fabrique à la chaîne.

*Si le sexe avait depuis longtemps son commerce, il a maintenant son industrie. Une industrie lourde. Une industrie qui prospère (yop la boum!). Notre envoyé spécial Yves de Saint-Agnès a rencontré quelques-uns des nouveaux magnats du sexe à pile et des rendez-vous dans les spasmes. Il vous livre ici, en toute liberté, les fruits (défendus) de son enquête.*

« **J**E salue en votre personne la première contribuable du Schleswig-Holstein. »

Euphorie générale. Ce n'est pas tous les jours que le président du « Land » de Schleswig-Holstein décerne des palmes à l'une de ses administrées. Aussi, le visage de la contribuable modèle, Beate Uhse, cinquante ans, reluit-il comme une marmite neuve au soleil.

Le satisfecit est mérité. Qui, depuis vingt ans, participe à l'édification du fameux miracle économique allemand ? Qui occupe la première place dans le secteur de la sex-pansion commerciale ? Qui a fait passer son chiffre d'affaires annuel de 12 millions de nouveaux francs en 1964 à 40 millions en 1969 ? Qui promet de le sextupler dans les cinq années à venir ? Qui mérite la triple dénomination d'évangéliste du contraceptif, de championne de la prothèse sexuelle et d'alchimiste de l'aphrodisiaque ? A toutes ces questions une seule réponse : Beate Uhse, présidente-directrice générale de la *Versandhaus Beate Uhse*, à Flensburg (Allemagne fédérale).

« Elle guide l'Allemagne sur les sentiers difficiles du septième ciel », écrit à son propos la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (équivalent germanique du *Monde*). D'autres l'ont baptisée « la Krupp de la croupe ».

Une visite aux usines de Beate Uhse démontre qu'il ne s'agit pas là d'un simple sobriquet, mais d'une traduction de la stricte réalité économique.

— Toutes les quinze secondes un citoyen allemand s'adresse à notre firme.

Frau Uhse me résume ainsi sa situation. Quelques minutes de visite suffisent à montrer qu'elle dit vrai : la *Versandhaus Beate Uhse*, première entreprise européenne d'« hygiène conjugale », croule sous le poids des commandes.

Nous pénétrons dans la salle de conditionnement. Blouses bleues et blouses blanches se mêlent harmonieusement et communient dans l'efficacité. M. Ford lui-même fondrait d'attendrissement en entendant cette symphonie de composteuses, d'affranchisseuses, de perceuses et de garnisseuses.

Un tapis roulant surélevé traverse le local. Sur ce pont aérien défile une armada de paniers. Ceux-ci véhiculent en direction de l'emballuse des flacons de 6300151, des tubes de 61007, des paquets de 51014, etc.

Parenthèse : 6300151 est le matricule électronique de la liqueur *Amatella*. Après de longues recherches, ce nectar aphrodisiaque a été mis au point par les laboratoires de la maison. Le catalogue définit ainsi sa fonction sociale :

« Boisson émoustillante, *Amatella* chasse soucis et complexes. Libérés de toute entrave, « lui » et « elle » s'embarquent à chances égales pour la grande croisière du plaisir. Les voilà prêts à déguster l'intimité. *Amatella* est la liqueur de l'amour (32 % d'alcool) agréablement parfumée au café. »

61007, lui, correspond à la pommade *Antipraecox* « agent servant à combattre une trop grande excitabilité physique. Son effet anesthésiant retarde l'éjaculation et normalise de ce fait la durée de l'érection. »

Quant au 51014, « il facilite la communauté du plaisir ainsi que l'accord charnel. C'est un coussin de caoutchouc garni de deux boutons en même matière. Par son effet



De son bureau de Flensburg, Beate Uhse dirige la première

naturel sur le clitoris, il agit sur l'orgasme féminin. Autre avantage : l'anneau de caoutchouc passé autour du membre viril favorise l'érection. »

— Avez-vous également effectué une étude de marché afin de connaître la fréquence horaire d'utilisation des 1.400 articles inscrits dans votre catalogue ?

Inconsciemment j'ai trouvé le talon d'Achille de l'omnipotente organisation germanique. Prise de court, Mme Uhse réplique :

— Sur ce point, je crains de ne pouvoir répondre *sachlich* (objectivement).

## Deux millions de clients

En revanche, Frau Direktor dispose de quantité d'autres données chiffrées sur le fonctionnement de son entreprise. En 1968, deux millions de clients, fichés par une machine électronique Bull Gamma 30, lui ont permis de réaliser un chiffre d'affaires de trente-cinq millions de nouveaux francs. 30,9 % des commandes concernaient des articles destinés à « régler les naissances » et à obtenir une meilleure « réceptivité ». Les 69,1 % restant se répartissaient ainsi : 24 % de livres de vulgarisation sexuelle et littérature technique ; 20,3 % de préparations cosmétiques et pharmaceutiques ; 9,2 % d'accessoires pour la « nivellation dans le domaine organique » (condoms de prolongement et de grossissement) ; 7,6 % de photos et diapositives « piquantes » ; 4,7 % de dessous et lingerie « parisienne » ; 3,3 % de divers.

Classés par catégories d'âges, les deux millions de clients se divisent ainsi : 1,9 % de moins de 21 ans ; 28,2 % de 21 à 30 ans ; 38,9 % de 31 à 40 ans ; 17,2 % de 41





entreprise européenne d' « hygiène conjugale ». En plus de la vente par correspondance, elle a créé dix supermarchés de l'amour.

à 50 ans ; 10 % de 51 à 60 ans ; 3,8 % de 60 ans et au-dessus (N.B. : cette dernière catégorie achète principalement des images).

— L'étude des groupes socio-professionnels n'a pas été négligée, précise Mme Uhse. Parmi nos fidèles on trouve 20 % du total des universitaires allemands, 6,7 % des employés, 3,4 % des fonctionnaires et des soldats, 3,3 % des ouvriers, 2,3 % des professions libérales et 0,9 % des agriculteurs.

Le regard de Beate Uhse s'emplit de *Sehnsucht* (nostalgie). D'une voix pensive, elle commente :

— Il reste beaucoup, beaucoup, beaucoup à faire dans les campagnes !

Pourtant, en Allemagne, de Flensburg à Berchtesgaden, de Helmstedt à Karlsruhe, tout le monde connaît « L'Entreprise d'hygiène conjugale » Beate Uhse. Si 75 % du chiffre d'affaires proviennent des ventes par correspondance, les 25 % qui restent sont « couverts » par les libres-services installés à Flensburg, Hambourg, Berlin, Francfort, Nuremberg, Bochum, Gelsenkirchen, Oberhausen, Mönchengladbach et Sarrebruck. L'aménagement de ces supermarchés est simple. Les marchandises sont exposées sur des rayons. Des pancartes fournissent les explications nécessaires et il suffit au visiteur de décrocher le numéro correspondant à l'article désiré avant de se rendre à la caisse. Il paie. Cinq minutes plus tard, il reçoit un colis discret.

— S'il est timide, le client n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour faire ses emplettes, m'explique la directrice.

Audacieux et bavards ne sont pas négligés pour autant. Un personnel hautement qualifié se trouve à leur disposition. Chaque année, Mme Beate Uhse organise, à l'in-

tention de ses deux-cent-cinquante employés un séminaire de « recyclage ». Cette formation permanente revêt une importance capitale. Elle permet au vendeur d'orienter le client à l'heure du choix délicat, par exemple entre la pommade *Antipraecox* ou les préservatifs lubrifiés *Longtime*. Tous deux prévus pour obtenir une érection durable, ces produits conviennent respectivement à différents « profils sexuels ». Faites confiance au *Fachmann* (spécialiste), comme le conseillent les affiches publicitaires.

Un coin du magasin est aménagé en bibliothèque. Dans une ambiance studieuse et feutrée, tous les sexes peuvent se pencher (gratuitement) sur le *Kin-Ping-Meh*, la *Hohe Schule der Liebe und Ehe* (L'école supérieure de l'amour et du mariage) du bon Doktor Oswin Karsten, le *Unser Geschlechtsleben* (Notre vie sexuelle) par le *Hochangesehen* (hautement considéré) Herr Doktor Fritz Kahn. Il y a aussi la *Vie sexuelle des bureaucrates*, le *Kama Sutra* illustré, l'*Homosexualité féminine*, etc. Il serait injuste de ne pas mentionner les photos de nus que l'on peut également regarder sans bourse délier.

## Naissance d'une vocation

L'histoire de Beate Uhse enchantera les partisans de la prédestination. L'objectivité nous contraint, en effet, de reconnaître qu'avant de s'intéresser au septième ciel, notre héroïne s'intéressa au ciel tout court.

En 1929, à Wargenau, au fond de la Prusse Orientale, la jeune Beate, âgée de dix ans, néglige ostensiblement ses poupées. A son père, *Grossgutbesitzer* (grand propriétaire terrien), et à sa mère, diplômée en médecine, elle déclare : « Je veux devenir aviatrice ». Les parents haus-

sent les épaules : Beate est encore une fillette. Mais ce petit bout de femme possède les vertus germaniques. Pour elle, le rêve engendre toujours l'action.

A dix-sept ans, à peine sortie du lycée, elle prend des leçons de pilotage dans un aéro-club. Un an plus tard, le jour de son anniversaire, elle obtient son brevet de pilote. Entre temps, en bonne « femme d'intérieur » d'Outre-Rhin, elle a appris à préparer et à servir le *Pökelfleisch mit Pumpernickel*, le *Kartoffelpuffer* et toutes les onomatopées spécialités de la gastronomie allemande.

A sa passion pour l'aviation vient s'ajouter un intérêt croissant pour son moniteur. Nous voici en plein conte de fées. La belle héritière s'amourache du séduisant pilote. Mais, conservant comme toujours les pieds sur la terre, Beate épouse l'objet de ses rêves.

Arrive la Seconde Guerre Mondiale. Son mari est mobilisé. Beate possède le brevet A2 (brevet aérien civil de tourisme). Qu'importe ! Frau Uhse saisit le taureau par les cornes. Puisque les hommes sont employés au front, elle sera pilote d'essais. A elle les grandes premières sur Messerschmidt 109 et autres Junkers. En 1943, elle est promue au grade de capitaine de la Luftwaffe. Son travail consiste à conduire des appareils d'Allemagne vers le front de l'Est.

Survient la catastrophe. Son mari, capitaine à l'escadron de chasse 102, est abattu en plein vol. Sa mort précède de peu l'effondrement des hordes hitlériennes. En avril 1945, Beate se trouve à Berlin avec son fils Klaus, âgé d'un an et demi, et une nourrice. L'armée rouge est aux portes de la ville. Mme Uhse, comme de nombreux Berlinoises, entreprend l'exode vers l'Ouest.

Après une marche de vingt-quatre kilomètres avec son fils sur les bras, la voici à l'aérodrome de Gatow. Parmi les avions cloués au sol, elle découvre un Siebel 104 en état de marche. Quelques instants plus tard, Beate décolle en catastrophe accompagnée de son petit monde. Pour échapper à la chasse soviétique, elle vole en rase-mottes jusqu'à Leck, dans le Schleswig-Holstein, où elle sera faite prisonnière par les Anglais. Après enquête, les Britanniques la relâchent. Beate, en effet, s'est toujours soucieuse du National-Socialisme comme de sa première brassière.

A elle la liberté ! Mais dans la poche de la riche héritière il n'y a qu'une centaine de marks en petite monnaie.

Beate trouve un emploi de ramasseuse de pommes de terre. Le soir, elle donne des leçons d'anglais. Quelques semaines plus tard, elle se transforme en marchande de jouets ambulante.

Par suite de l'afflux des réfugiés, la moindre bourgade du Schleswig a vu sa population décupler. Les distractions brillent par leur absence, le pain et l'argent font défaut. Alors, on se rabat sur l'amour physique, ce merveilleux café du pauvre. Conséquence : la courbe démographique monte allègrement sans se soucier des formalités légales.

Le magnétisme humain de Beate Uhse en fait une confidente toute désignée. Les femmes enceintes viennent lui conter leurs déboires. Sur le chapitre du contrôle des naissances, l'Allemagne de 1946 n'en sait guère plus que l'Espagne d'aujourd'hui. Si les nazis préféraient les canons au beurre, ils appréciaient avant tout la *Kanonenfleisch* (la chair à canon). Pour cette raison, tout enseignement de la contraception avait été proscrit sous le III<sup>e</sup> Reich.

Beate Uhse met la main sur un ouvrage suisse consacré à la méthode Ogino-Knaus. Elle a alors une idée géniale : elle rédige une version simplifiée de la méthode et la photocopie. Quelques jours plus tard, toute la population locale s'arrache les feuillets au prix de deux marks.

Mme Uhse est vite dépassée par son succès. Promue oracle sexuel, la voilà confrontée à des questions plus complexes : « Que faire si ?... », « Où se procurer ?... ».

Lentement, l'Allemagne renaît de ses cendres. Ce n'est pas encore le miracle économique, mais le commerce reprend ses droits. Alertés par la popularité régionale de l'ex-aviatrice, des représentants en « articles de caoutchouc » établissent le contact.

## Sexo-bureaucratie

En 1951, Beate Uhse fonde la *Versandhaus Beate Uhse*, avec quatre employés. En 1953, l'entreprise en compte quatorze. Elle ne fera que croître au fil des années. Il est vite loin le temps où l'on se bornait à diffuser des polycopiés et des préservatifs. Si l'Allemagne connaît une crise, celle-ci est d'un nouveau genre, engendrée par l'abondance. Sur le plan alimentaire, les malaises hépatiques ont succédé à la disette. Dans le domaine sexuel, les difficultés découlant de l'excès de fertilité sont remplacées par les problèmes de l'impuissance, du plaisir et de l'épanouissement érotique. La *Versandhaus* enrichit son catalogue de livres et de gadgets sexuels.

Résultat : de 370.000 marks en 1951, le chiffre d'affaires passe à près de vingt millions en 1967, c'est-à-dire deux milliards et demi d'anciens francs. Entre temps, Mme Uhse s'est remariée à un homme d'affaires. Elle a également épousé son siècle en plaçant son entreprise sous le signe de l'électronique.

**Präservativ-Auswahl-Sortiment**

eine Zusammenstellung bekannter Markenpräservative zum Vergleich und zur Ermittlung der dem persönlichen Empfinden besonders günstigen Sorten.

Inhalt: je 6 Stück Fromma-Transparent, Fromma-Cavalier, Fromma-Luxus, Rimbacher R 3, Blausiegel-Hauchdünn, securo-export, Blausiegel-Queen, Ritz-Rubber FK 3, insgesamt 48 Stück und 1 Tube „Sterilform-Gleitkrem“.

Best-Nr. 41 091 01 DM 20,-

**Sonderpreis für Beate-Uhse-Kunden:**

**DM 2,85 Ersparnis**

**Präservativ-Palette**

Die modernsten Präservative unserer Zeit: 41 Präservative aus 14 modernsten Sorten, eigens für Sie zusammengestellt: hauchzarte Qualitäten, feucht-, gleit- und spezialbeschichtet mit verschiedenem Wirkungseffekt.

Best-Nr. 41 093 01 DM 25,-

Une page du catalogue de Beate Uhse : il y en a pour toutes les bourses.



A Flensburg, l'électronique au service du sexe : bandes magnétiques et cartes perforées.

— Ainsi je suis particulièrement fière de notre section « correspondance », me déclare Mme la Directrice.

Chaque jour une moyenne de dix mille lettres arrivent à Flensburg, siège de la société. Il ne s'agit pas simplement de commandes. Souvent les correspondants exposent leurs problèmes les plus intimes.

— Répondre à toutes ces questions nous semblait, au début, un travail de titan. Aujourd'hui, grâce à la rationalisation, nous pouvons assumer notre tâche de conseillers.

Avec son sens aigu de la simplification, Mme Uhse a pris conscience d'un fait : les questions posées sont toujours à peu près les mêmes. Avec l'aide du médecin qu'elle emploie à plein temps, elle a mis au point des réponses « standard ». Ces éléments pré-fabriqués sont codifiés et enregistrés sur bandes perforées.

Devant ma mine déconcertée à l'énoncé de ces principes abstraits de sexo-bureaucratie, Beate Uhse me conduit dans une des cellules où opèrent les correspondancières.

— Voyez, dit-elle en montrant un dossier, ici se trouve le répertoire des questions essentielles.

Face à la rubrique « Difficultés occasionnées par un vagin sec », j'aperçois le chiffre 3150. Posée en équation électronique, l'éjaculation prématurée s'écrit 3141. Le diamètre et la longueur du sexe masculin relèvent d'un chiffre commun : 3146.

— Je suis actuellement occupée à répondre à une lettre du type 3146, intervient Mme Käte Wienecke, secrétaire du service.

Je m'approche. Elle commence par frapper quelques lignes, à la manière de toutes les dactylos du monde. Je lis par dessus son épaule :

« Très honoré Monsieur Schmidt,

« Nous vous remercions de votre lettre et apprécions la confiance que vous voulez bien nous accorder ».

Frau Wienecke appuie ensuite sur un petit levier. Une bande perforée est introduite à gauche de la machine et

soudain celle-ci, comme frappée d'un coup de baguette magique, se met à taper automatiquement et à toute vitesse :

« Le membre masculin a une longueur de neuf à dix centimètres. En état d'érection il atteint de quatorze à seize centimètres et un diamètre de trois à quatre centimètres, c'est-à-dire une circonférence d'environ onze centimètres. Toutefois, nous tenons à préciser qu'en ce qui concerne l'harmonie de la vie conjugale, ces mesures ne jouent pas un rôle décisif. Un membre important n'entraîne pas automatiquement une capacité virile considérable. Réciproquement, un membre minuscule ne dénonce pas forcément une carence érotique. N'oubliez pas, cher Monsieur, que l'entente spirituelle joue un rôle considérable.

« Cependant, la science reconnaît que le sous-développement génital dû à un dérèglement hormonal peut être surmonté par l'emploi de substances fertilisantes. Naturellement, le résultat n'apparaît pas du jour au lendemain. Il ne peut découler que d'un traitement prolongé et régulièrement suivi.

« Le développement du sexe masculin peut, dans certains cas, être obtenu par l'emploi de notre préparation « Magnipen F ». Soulignons néanmoins que ce produit n'entraîne d'effets durables que sur des personnes de moins de vingt ans. Pour les plus âgées, son action n'est que passagère.

« Peut-être serait-il préférable que vous adoptiez la solution suivante : nous pouvons vous fournir un condom de compensation. Cet appareil prolongera votre sexe de cinq centimètres.

« Nous vous saluons bien amicalement.

« Votre Käte Wienecke (correspondancière de Beate Uhse). »

Ne parlez pas à Beate Uhse des troubles de jouissance sexuelle. Elle les considère comme autant de « faux problèmes ».



— Certes, reconnaît-elle, de nombreuses clientes se plaignent. Selon elles, l'homme moderne n'est qu'une mauviette.

Mais Mme Uhse, femme pratique, a découvert que l'électro-ménager n'apportait pas seulement une solution au problème de la montée des œufs en neige. Son vibromasseur à pile doit, elle en est sûre, permettre de « redresser » plus d'une situation. Pour paraphraser Lénine, on peut dire qu'en 1969, l'hédonisme ce sont les mauviettes plus l'électrification.

— Et les dragées Dulong ? Vous les connaissez mes dragées Dulong ? interroge-t-elle. Elles donnent tonus, calme et endurance. Croyez-moi, la technique moderne aide le couple à trouver le bonheur.

Elle est désarmante de bonne volonté, Mme Uhse. Comment lui expliquer après cela que le gadget sexuel est à l'érotisme ce que Marguerite Duras est à la littérature française ? D'ailleurs, ce genre d'argument serait balayé d'un geste définitif, car elle a réponse à tout, Mme la Directrice.

— Prenez un cas d'impuissance d'origine psychique, continue-t-elle. La libido masculine sera agréablement titillée si la partenaire se procure notre lingerie parisienne.

Freud, qui l'eût cru ? Le porte-jarretelles « Oh là, là » (n° 05966) a donc une fonction psychothérapeutique !

— Certes, il existe des cas en apparence insolubles,

reconnaît tout de même Beate Uhse. Nous n'abandonnons pas pour autant la partie. A leur intention, nous avons créé des prothèses spéciales.

Le KG2 est un membre artificiel, en tous points conforme à l'appareil génital masculin. Trois variantes en sont proposées : taille 1 (150 mm de longueur et 30 mm de diamètre) ; taille 2 (170 mm et 40 mm) et, enfin, le modèle géant (180 mm et 45 mm). Ces différents engins sont livrables avec ceinture de fixation et sacochette à fermeture éclair.

## La France à la traîne

Cependant, de nos jours, il serait primaire et anti-européen de ne penser qu'à la seule Allemagne. Aussi, Beate Uhse a-t-elle étendu son « effort » au-delà des frontières. Elle exporte vers cent cinq pays, y compris le Zambèze et les Antilles néerlandaises. Et la France ? direz-vous. Eh bien, ce n'est pas très brillant. Notre pays figure, en effet, sur les graphiques de l'usine sous forme d'un point noir. Mais est-ce la faute de Mme Uhse si le magasin ouvert à Sarrebruck, à deux pas de l'hexagone (et bien pourvu en vendeuses francophones), accueille si peu de nos compatriotes ? Sans doute ceux-ci redoutent-ils l'inquisition douanière ou encore n'éprouvent-ils pas le besoin de se faire « assister ».

Beate Uhse ne s'est pas découragée pour autant. Elle a



A la devanture d'une librairie de Copenhague, une « débauche » de publications.



Kurt Hsson, le roi de la presse pornographique. Chiffre d'affaires : plus d'un milliard d'anciens francs.

fait traduire son catalogue dans notre langue, et en a inondé, par voie postale, les inscrits à l'annuaire des P. et T. Conjointement, elle a écrit à la direction générale des douanes françaises afin de savoir s'il lui était possible d'expédier ses colis au-delà du Rhin. Peut-être distraite, la douane lui a fait une réponse normande.

Sans plus attendre, Beate entreprit son « Drang nach Westen ». Mal lui en prit. Le 2 octobre 1969, à 13 h 30, la XVII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle de Paris la convoqua. On lui fit observer que les Français n'attendaient pas du marché commun une invasion d'articles aussi particuliers. Le 9 octobre, le tribunal rendit son verdict : Beate Uhse était condamnée à une amende de 5.000 F — avec amnistie. Le lendemain, *Bild* (le *France-Soir* allemand) titrait : « *L'érotisme à l'allemande choque les Français* ».

Provisoirement, la maison Uhse a donc rayé la France de ses tablettes. Il est vrai qu'elle connaît d'autres soucis. Au Danemark, à quelques kilomètres de son siège social, un nouveau péril la menace. Le libéralisme danois en matière de pornographie lui crée une sérieuse concurrence. Installés à même la frontière, des « pornoshops » proposent images, textes et gadgets qui relèguent la production uhssienne au rang d'industrie pieuse.

Il semble bien, en effet, qu'à l'heure actuelle le sexe vienne du froid. Jadis, Suède et Danemark se sont disputé l'hégémonie politique en Europe du Nord. Ce n'était qu'un début, le combat continue. Vikings du Nord et Vikings du Sud tentent aujourd'hui de s'attribuer la première place dans l'industrie pornographique. Sur les deux rives de l'Ore Sund on s'active, on filme, on fabrique, on expose et on vend.

A Stockholm, j'ai été reçu par Kurt Hsson (45 ans), le roi de la presse spécialisée. Pour reprendre l'expression d'Henri Jeanson, Kurt Hsson porte son bas-ventre comme une décoration. Il est fort content de lui. Mettez-vous à sa place ! Le chiffre d'affaires annuel de cet ancien journaliste

(qui n'avait guère « percé ») atteint aujourd'hui onze millions de nouveaux francs. Il vient d'acquérir tout un pâté de maisons dans la Kungsgaten (les Champs-Élysées de Stockholm).

— Mes revues ont une diffusion mensuelle de 200.000 exemplaires. Ce chiffre est supérieur au tirage du *Svenska Dagbladet* (le premier des journaux conservateurs suédois), m'a-t-il fièrement déclaré.

## Pour les timides

La réussite financière de Kurt Hsson a suscité des émules. Un ex-chauffeur de taxi, âgé de 32 ans, a monté, lui aussi, sa maison d'édition. Après deux ans d'activité, il roule aujourd'hui dans une somptueuse Cadillac couleur fraise écrasée.

Si leur production est de la même veine, les méthodes de diffusion respectivement utilisées par Kurt Hsson et par l'automedon saisi par la débauche sont fort différentes. Le premier tient compte du respect humain de ses clients. Sur les rayons de ses grandes librairies, « Le Nœud de Vipères », de François Mauriac, voisine avec un ouvrage abondamment illustré, intitulé « La Vie sexuelle des dactylographes ». « La Gastronomie française en vingt leçons » sert de caution bourgeoise à des magazines placés sous le signe d'une cuisine bien différente.

— Ainsi les timides peuvent-ils conserver la tête haute en pénétrant dans mon magasin, m'a expliqué Kurt Hsson.

En revanche, l'ancien « taxi » annonce carrément la couleur. Il aurait même tendance à forcer le ton. Dans sa chaîne de boutiques, des jeunes filles en bikini guident le choix des clients. Elles s'occupent également de la vente des cartes d'adhésion aux clubs de films « porno ». Et, pour faire bonne mesure, entre deux projections, elles effec-

tuent dans l'arrière-boutique un aimable numéro de striptease.

— Ici, je gagne le double de mon ancien salaire, m'a confirmé l'une d'elles (elle travaillait auparavant dans une agence de voyages).

Son cas m'a amené à me poser une question plus générale. Une liberté aussi illimitée ne risque-t-elle pas de faire perdre à la jeunesse le sens, je ne dirai pas seulement des convenances, mais des valeurs essentielles ? J'ai pu, en effet, constater que les modèles posant pour ce genre de « littérature en images » n'appartenaient nullement aux sphères traditionnelles du proxénétisme. Aussi ai-je demandé à M. Hsson :

— Comment recrutez-vous vos figurants et figurantes ?

— C'est très simple. Trois semaines avant les fêtes de Noël et trois semaines avant les grandes vacances, je fais insérer des annonces dans la grande presse : « Gagnez rapidement de l'argent pour Noël (ou pour vos vacances) ». Vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de candidats et candidates qui se présentent. Le plus difficile est de faire un choix...

De fait, le goût de l'argent facile est l'apanage d'une certaine jeunesse suédoise. Un jour, je me suis rendu, en compagnie d'un photographe, dans un célèbre salon de thé situé en plein centre de Stockholm. Le service y est fait par des jeunes filles « topless » (poitrine dénudée). Elles font également office de « gogo girls » ou — si vous préférez — de démonstratrices de danses nouvelles. Nous demandons la permission de prendre quelques clichés.

— Non, répondent-elles en nous toisant (elles sont grandes) d'un air indigné.

— Mais, enfin, puisque vous acceptez de travailler dans cette tenue, je ne vois pas pourquoi vous êtes aussi choquées à l'idée d'être photographiées.

— Cela ne nous choque pas du tout, répond une blonde fort décidée, mais nous ne voulons pas poser gratuitement...

Il ne reste plus qu'à négocier l'opération. Ce qui ne sera guère plus facile que dans un souk arabe.

Ce « sens commercial » très poussé n'est, d'ailleurs, pas le monopole de la jeune génération. J'en fis l'expérience auprès d'une femme écrivain de 38 ans, Asta Gustafsson. Il est vrai qu'elle n'est pas une femme de lettres ordinaire. Mince, élégante et distinguée, elle s'occupe des relations publiques d'un club d'échanges conjugaux et de sexualité de groupe. Elle a eu tout loisir pour expliquer, à la télévision suédoise, les « bienfaits » de ces « sexercices » collectifs. Du reste, son *Club Salomé* a pignon sur rue : deux fois par mois, il organise des repas amicaux au restaurant Hjälmaren, dans la banlieue de Stockholm.

Lors de notre première rencontre, Mme Gustafsson me déclara tout net :

— Je n'accorde pas d'interview à moins de 1.000 couronnes (environ 1.000 F).

Je n'avais ni l'intention ni les moyens de me délester d'une telle somme. A force de persuasion, je parvins à obtenir gratis l'interview désirée. Mais cette dame (je l'appris par la suite) trouvait tout naturel de se faire honorer grassement depuis qu'une équipe de cinéastes italiens avait payé fort cher sa participation au film intitulé « Suède : enfer et paradis ».

S'il est à la mode de décrire l'explosion sexuelle scandinave, il n'est pas moins dans le vent d'en tirer un prétendu enseignement. De *L'Express* au *Figaro*, les penseurs de service s'ingénient à « restituer le problème dans son

contexte ». La liberté totale, affirment les « démystificateurs-dialecticiens », a eu pour conséquence d'entraîner une récession dans l'industrie pornographique scandinave. Conclusion hâtive, s'il en est ! Certes, les honoraires accordés aux modèles pour photos « transparentes » ont baissé d'une année à l'autre. En 1968, une cover-girl spécialisée gagnait 400 F par séance, tandis que son équivalent masculin percevait 150 F. Aujourd'hui, mères de famille, étudiants et étudiantes ne dédaignent pas de faire des extras. Cette concurrence a entraîné la chute des tarifs : 250 F pour les modèles femmes et 100 F pour les modèles hommes. Mais tout cela n'empêche pas les bons pornocrates de se frotter les mains. Ainsi, récemment, le journal stockholm *Expressen* évaluait le chiffre annuel de l'industrie pornographique suédoise à un milliard de nouveaux francs, soit l'équivalent du budget de la police du pays.

## Une chambre de bonne

Si Shakespeare affirmait qu'il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark, M. Cong-Thanh-Truang, Français d'origine vietnamienne, âgé de 34 ans, serait plutôt enclin à considérer la patrie de la pornographie comme un Eldorado. Aussi ce Rastignac de l'entre-jambes déclare-t-il à qui veut l'entendre : « Je ferai de Paris un nouveau Copenhague ».

Rien au départ ne destinait M. Truang au rôle de promoteur sexuel. Rien, si ce n'est un solide appétit de réussite financière. Expert audio-visuel à l'Ecole Normale Supérieure de St-Cloud, il comprend très vite que l'odieux visuel offre de plus larges débouchés.

Aidé par sa concierge, il crée une petite officine de vente par correspondance. Oh, bien modeste d'abord ! Le siège social, le service du courrier et le stock coexistent dans une chambre de bonne sise sur la rive gauche. Aux amateurs trop timides pour prospecter les rayons « chauds » des librairies, M. Truang expédie, sous pli fermé et contre remboursement, la production sexuelle courante des éditeurs d'avant-garde.

Mais, rapidement, la maison s'agrandit, le catalogue s'enrichit. A côté d'un réseau d'acheteurs par correspondance de 60.000 personnes, M. Truang possède aujourd'hui trois « sex-shops » (deux à Paris, un à Nice) et son affaire, « Les artistes de Paris », emploie trente personnes à plein temps.

Ses projets d'avenir ? Il compte avant tout sur une prochaine libéralisation de la censure. En attendant ce jour béni, notre homme peaufine sa force de frappe. On le rencontre en Allemagne, à Copenhague, à Stockholm. Il achète des droits de reproduction et étudie les réalisations étrangères. A Paris même, il prépare soigneusement le jour J en contactant cinéastes, photographes et écrivains.

Mais l'heure présente conseille encore la prudence. Qu'à cela ne tienne, M. Truang est patient. Il accepte de jouer les séducteurs au bord du lit. Que trouve-t-on, en effet, sur les rayons de ses magasins ? « Les minorités érotiques » du docteur Ullerstam, un ouvrage que les libraires de Plougastel et de Romorantin exposent depuis cinq ans ; « L'anthologie de l'érotisme » de Lo Duca et « Le Guide des mauvais lieux de Paris » d'Ange Bastiani, deux livres que le premier drugstore venu soumet en piles à la curiosité du flâneur. Et qu'on ne nous présente pas ses albums de nus artistiques comme des paradis prohibés. Ils ne comportent pas un poil d'indécence.

Le culot suprême de M. Truang a été d'exposer en





L'industriel M. Truang veut faire de Paris un nouveau Copenhague.

vitrine « Positions » (1), la version française du petit livre rouge danois. Encore s'agissait-il d'audace par personne interposée, car la palme de l'aplomb revient incontestablement à Christian Bourgois, l'éditeur du fameux « Positions ».

— La publication de livres érotiques ne constitue qu'une infime partie de mes activités, déclare ce dernier. Je reconnais cependant y trouver un certain amusement. A condition que les productions de ce genre soient exemptes de vulgarité.

« Positions » a franchi allègrement le cap des 200.000 exemplaires vendus. Par son fonctionnalisme, ce livre d'éducation sexuelle n'est pas sans évoquer le petit manuel du soldat en campagne. Un homme et une femme présentent les différentes figures de la gymnastique amoureuse. Un texte technique aide l'apprenti à ne pas se mélanger les pédales. On lui propose une progression bien divisée en rubriques : petit a, petit b, petit c. Bref, pas de quoi fouetter un chat !

— Nous avons pratiqué l'auto-censure, précise Christian Bourgois. Nous nous sommes abstenus de publier deux photos d'un alcool un peu trop fort.

J'ai jeté un coup d'œil sur les images expurgées. Avec componction, une jeune femme bloque oralement le cours des générations futures...

Profitant de la lancée, Christian Bourgois s'apprête à sortir « Positions II ». Les attitudes expliquées dans ce tome relèvent à la fois de la gymnastique suédoise et du fakirisme hindou. Ce second « petit livre rouge danois » aura la particularité d'être habillé d'une couverture bleue.

(1) Actuellement, « Positions » n'est pas interdit à la vente, mais les libraires n'ont plus le droit de l'afficher ni de le vendre aux mineurs.

— En somme, ai-je demandé à l'éditeur, vous êtes le von Braun de l'éducation sexuelle. De même qu'il y a eu Apollo 1, 2, 3... on peut s'attendre à une longue série de « Positions » ?

— Pas du tout. J'ai déjà éliminé de « Positions II » la partie consacrée aux rapports sexuels de la femme enceinte. Le passage était d'un goût douteux. Quant à « Positions III », je viens de le recevoir du Danemark. Il n'est pas dans mes intentions de le publier. Consacré aux mille et une manières d'utiliser les gadgets sexuels, il mérite l'Oscar de la vulgarité. Or, je persiste à croire que l'érotisme doit demeurer un conte de fées pour adultes.

Le prochain recueil de « contes de fées » (!) publié par la maison sera donc d'un genre cousin mais cependant différent. En effet, Christian Bourgois entend faire un best-seller du livre (toujours danois) intitulé « Inge et Sten vous répondent ».

Inge et Sten Hegeler sont un couple de sexologues danois. Chaque jour, dans trois quotidiens d'Oslo, de Copenhague et de Stockholm, ils tiennent un étrange courrier du cœur. En fait, les problèmes abordés dans leur rubrique relèvent davantage de la zone située au sud de la ceinture. Les questions sont du type : « En prenant l'autobus aux heures d'affluence, il m'arrive de connaître de violentes érections. Que dois-je faire ? ».

A ces interrogations capitales correspondent des réponses circonstanciées. Inge et Sten Hegeler ont rassemblé leur dossier sous le titre « Inge et Sten vous répondent ».

L'humour involontaire des exposés a un parfum de « Foire aux Cancres », tandis que la minutie des recettes fournies fait penser au rapport Kinsey.

**Yves de SAINT-AGNÈS.**





## Petit manuel érotico- culinaire

**D**E tout temps les épicuriens d'un âge certain et les débauchés épuisés avant l'âge ont cherché dans les plaisirs de la table moins une compensation qu'une exaltation. D'où la légende de plats aphrodisiaques qui ne l'étaient sans doute que dans l'imagination.

Mais l'imagination aide parfois!

En tout cas, sans remonter jusqu'aux Anciens, la croyance populaire aux vertus amoureuses de certains mets a toujours été vivace.

Au Moyen Age on criait dans les rues de Paris :

Artichauts, artichauts!  
Pour Monsieur et pour Madame!  
Pour réchauffer le cœur et l'âme,  
Et pour avoir le cul chaud!

et longtemps l'ambre (Brillat-Savarin lui-même chantera les merveilles du chocolat à l'ambre), les animelles (on sert encore celles de taureaux, en Espagne, sous le nom de criadillas), les truffes et jusqu'à ces holothuries, dont sont friands les Asiatiques un peu las et les marins gènois qui les ont baptisées des "priapes marins", firent rêver au retour de prouesses évanouies.

Cela valait mieux, à tout prendre, que de se bourrer de LSD.

★

Casanova, tout au long de ses "Mémoires" qui sont autant d'exploits

amoureux, s'il cherche dans la cuisine un appoint à l'amour, un plaisir ajouté aux autres plaisirs ("Le lecteur sait, dit-il, que l'appétit chez les femmes a toujours été une de mes faiblesses") ne semble point avoir cru vraiment en une cuisine érotique. Sauf, peut-être, en un vinaigre spécial qu'il avait inventé pour préparer une salade de truffes, d'œufs durs et d'anchois et dont la recette s'est perdue. En fait, tous les ouvrages traitant de la question sont aimable fumisterie.

Mais, direz-vous, la truffe?

Brillat-Savarin assurait que son seul nom réveillait des souvenirs "chez le sexe portant jupe et chez le sexe portant barbe", et l'on rimait au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Je suis pour une belle un ragoût si charmant,

Lorsque son ardeur est extrême,

Qu'elle a plus de profit et de contentement

A me donner à son amant

Qu'à me garder pour elle-même...

Aujourd'hui que le beau sexe porte pantalon, et que la barbe (aux exceptions près, excuse-moi Raymond Oliver) orne des mentons au-dessus desquels il y a peu de cervelle, la truffe n'est qu'un ornement du foie gras, d'ailleurs sans intérêt pour la génération nouvelle.

★

On trouve encore, sur quelques cartes de restaurants à épates, les

Pour vos DEJEUNERS  
DINERS d'AFFAIRES



**AU COCHON DE LAIT**  
ROTISSERIE-RESTAURANT  
7, rue Corneille, PARIS - 326-03-65  
Sa spécialité  
COCHON DE LAIT A LA BROCHE  
SALON de 10 à 50 couverts

**LA CLOSERIE DES LILAS**

"AU CARREFOUR DES IDÉES"

**DÉJEUNERS - DINERS**  
**SOUPERS** en plein air "Ambiance musicale"

171, bd du Montparnasse  
DAN. 70-50 - ODE. 21-68  
(PARKING :  
14, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE)

JOUR STUDIOS HAUT LUXE NUIT  
**Villa Caroline**  
HOTEL PARTICULIER  
85, R. DE LA POMPE - TEL. 870 67-38 - AU METRO POMPE  
PARKING RÉSERVÉ

**RÉSIDENCE JADIN**

Hôtel particulier. Catégorie Luxe  
WAG. 79-12 - Diners et Soupers  
12, rue Jadin - Parc Monceau

**LE MOUSQUET**

SES SOUFFLÉS  
SES "MORCEAUX DU BOUCHER"  
SES GIBIERS

"Au premier rang de la géographie gourmande de Paris"

Minute  
22, r. Champ-de-Mars, Paris 7<sup>e</sup> 468-52-69  
FERMÉ LE DIMANCHE

**GORISSE**

84, rue Nollet (17<sup>e</sup>) - MAR. 43-05

Andouillette  
Lapin à la moutarde  
et les mercredis et samedis midi

**LA TRADITION DU POT AU FEU**  
os à la moelle

Fermé samedi soir et dimanche

Champs Elysées Hôtel de  
Ponthieu

CHAMBRES ET APPARTEMENTS A LA  
JOURNÉE ET POUR SEJOURS  
PETITS REPAS FINS RADIO - CONFORT  
5, rue de Ponthieu - Paris-8<sup>e</sup>  
ELY. 70-36 Parking : 12, même rue

**A L'ALLIANCE**

CHEZ THÉRÈSE ALBAN

Ris de veau aux morilles - Poulet sauté  
au vinaigre - Côte de veau sous la cendre  
et le « Bouribou » (canard au sang).

18, r. Vivienne (M<sup>o</sup> Bourse). CEN. 44-48  
PMR : 30 F - Fer. Dim.

Le Traiteur de Qualité

**LES  
DEUX LIONS**

Lunches, Banquets, Réceptions  
Paris, Province

40, rue de l'Arcade, Paris 8<sup>e</sup>  
Téléphone. 265.37.09 & 265.42.80

**LA GRIGNOTIÈRE**

« Elle demeure égale à elle-même et les  
connaisseurs savent que de tous les cabarets,  
c'est celui dont la cuisine reste la meilleure »

LA REYNIÈRE

Menus : 64 F (vin à disc.) et 86 F  
(Champ. à discrétion)

Dans ces deux menus,  
le service est également compris  
29, rue MAZARINE - ODE. 81-58 - Fer. Dim.

SALLE CLIMATISÉE

"écrevisses amoureuses". Elles n'épantent personne. Aussi bien viennent-elles de Tchèque et de Pologne, par avion, et sont de chair fadasse (ce qui justifie cette sauce emporte-bouche qui est plutôt de violence que d'amour). A la Belle Époque, les écrevisses étaient l'indispensable élément d'un dîner en cabinet particulier. Une chanson célèbre montre le galant tentateur assurer à sa compagne :

Nous mangerons des écrevisses  
Au café des Ambassadeurs...

Mais aujourd'hui, lorsqu'une Charmante se lance dans un "extra", elle ne va pas plus loin que le steak au poivre qui semble avoir remplacé les décapodes macroures (ce que c'est que d'être savant !).

Le steak au poivre, comme la langue d'Esope, peut être la meilleure et la pire des choses. Il faudra quelque jour que je dresse le palmarès du steak au poivre. Oui, mais voilà, il faudrait pour cela en déguster des dizaines et... je n'aime pas le steak au poivre qui m'apparaît comme une violation du palais.

★

Reste l'exotisme, qui passe volontiers pour aphrodisiaque. Peut-être à cause de la rareté. On a beaucoup vanté le curry (lui aussi agresseur du palais) et le gingembre. Le gingembre est surtout un excitant de l'estomac et un carminatif. De là à assurer, avec

Curnonsky, que la bière de gingembre n'a pas les défauts anaphrodisiaques de la bière maltée...

L'anecdote est vraie d'un morceau d'alligator qu'un politicien d'avant la guerre de 1914 fit cuire pour ses amis : l'un d'eux rata son article, l'autre oublia son discours et l'amphitryon s'endormit avec la bonne.

De toute façon, les saint Thomas que nous sommes peuvent à présent faire l'expérience : on trouve chez Paul Corcellet (rue des Petits-Champs), en surgelé, des ragoûts de queue de crocodile, des salmis d'antilope, des meurettes de python, des braisés de lionceau et du pâté d'ours. A défaut d'un tigre dans votre moteur, vous pouvez mettre un lion dans votre estomac.

Mais ne comptez pas sur l'effet qu'obtint le marquis de Sade, en ce bal qu'il donna à Marseille, et où les danseuses croquèrent des pastilles à la cantharide. Paul Corcellet démystifie la cuisine des escalades sexuelles.

Est-ce tant mieux ? Je le crois.

Dans l'amour, disait Buffon, il n'y a que le physique qui soit bon... C'est le dépoétiser peut-être, mais c'est aussi le mettre "au naturel". Et, en cuisine, c'est encore la préparation "au naturel" qui reste la meilleure, quand les choses "ont le goût de ce qu'elles sont".

Surtout "faites simple", disait Curnonsky. Surtout "soyez simple", devrait dire Roméo.

★

Si je ne crois guère aux mets aphrodisiaques, je crois par contre aux plats qui "endorment". L'ail, par exemple, invite à tous les sommeils et, après une bouillabaisse, un aioli (entre parenthèses, je vous recommande ceux de Nick, 13, rue Taylor - 208-89-72 - fermé dimanche, qui sont bien les meilleurs de Paris) la sieste ne doit être que solitaire.

Le champagne également : il convient de ne le boire "qu'après".

Il n'en est pas de même du vin. Celui de Porto était le roi des "cinq à sept", mais il est vrai qu'avec la zone bleue, les cinq à sept n'existent plus sans contravention. Le bourgogne passe également pour être un des meilleurs inspireurs. Du reste un proverbe de là-bas dit que "le bourgogne fait du bien aux femmes lorsque les hommes le boivent". Exactement comme la truffe. C'est beau, la tradition !

J'en sais qui se moqueront, mais la gauloiserie vaut mieux que la délectation morose, Rabelais mieux que Madame Duras, un bon dîner bien arrosé qu'une dose de cocaïne, un havane qu'une cigarette de marijuana.



**DOMAINE DE MONT-REDON**

propriétaire-récoltant

à

**CHATEAUNEUF-DU-PAPE (84)**

... Respect de la **TRADITION**  
et

Offre aux Gourmets, Hommes d'affaires, Touristes, des vins  
plus en **HARMONIE** avec les  
goûts du jour.

Expéditions directes en bouteille.

## CE VIN DE MAUVES

au goût de violette  
**SAINT-JOSEPH**

"Une personnalité qui peut accompagner  
un repas assez riche tout au long, surtout  
à 4 ou 5 ans d'âge." Ph. Couderc.

**GEORGES FABRY**

Route de Mauves - **TOURNON - 07**

Tarif sur demande  
Cadeau surprise : 150 F

Un cadeau qui honore celui  
qui l'offre et celui  
qui le reçoit

◆

Demandez le catalogue  
des meilleurs crus à

**D. QUERRE**

Château MONBOUSQUET

◆

**SAINT-ÉMILION - 33**

## CHAMPAGNE



**CHATEAU DE BLIGNY**

**LORIN FRÈRES**

**10-BLIGNY - TÉLÉPHONE : 18**  
14 F la bouteille

T.V.A. comprise, transport en sus  
1 bouteille gratuite pour 24 bouteilles  
"Il est excellent, bouqueté  
et parfaitement charpenté"

Ph. Couderc



**CHINON**

A.O.C.

**Vve JOGUET-MALECAULT**

Propriétaire-Éleveur

à **SAZILLY (Indre-et-Loire)**

Vins de 64 - 66 - 67  
exclusivement en bouteilles

Tarifs sur demande

**GRANDS VINS DE BORDEAUX**

Appellation contrôlée - Fronsac

**ROUX-OLIE**

Propriétaire récoltant

Château-Lagüe

**33 - Fronsac**

Tarifs et échantillons sur demande



# ABONNEZ-VOUS OU ABONNEZ L'UN DE VOS PARENTS OU AMIS

en retournant simple-  
ment ce bon  
à nos bureaux

## LE CRAPOUILLOT

49, Av. Marceau  
Paris 16<sup>e</sup>  
tél. : 553-65-09

L'ABONNEMENT D'UN AN  
(5 NUMÉROS) 32 FRs.  
ÉTRANGER : 35 FRs.

.....

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

Veuillez trouver ci-joint la somme de ..... Frs.  
que je règle (1)

- ☐ par chèque bancaire  
☐ par mandat-lettre  
☐ par versement au CCP  
SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

N.-B. : Si vous préférez ne pas découper votre  
exemplaire, il vous suffit de nous adresser une  
carte de visite ou une feuille comportant vos  
nom et adresse avec la mention "Crapouillot -  
Abonnement", accompagnée de votre règle-  
ment.



## UNE BONNE SOLUTION POUR CONSERVER VOS NUMÉROS DU CRAPOUILLOT

### *L'écrin reliure de bibliothèque*

Au fur et à mesure des années, votre collection  
du "Crapouillot" prendra de plus en plus de  
valeur. Chaque numéro constitue une mine de  
références auxquelles le lecteur soucieux d'in-  
formations piquantes a toujours besoin de faire  
appel. C'est dans ce but que nous avons mis au  
point ces luxueux écrins-reliures où vous pour-  
rez ranger vos exemplaires et les consulter aisé-  
ment. Vendus au prix de 15 F, ils se présentent  
comme des boîtes cartonnées richement rehaus-  
sées d'un tissu qui leur donne l'apparence d'un  
beau livre ayant sa place dans votre biblio-  
thèque. Notre écrin-reliure existe en rouge grenat,  
gris et vert jade.

POUR LE RECEVOIR IL VOUS SUFFIT  
DE REMPLIR CE BON DE COMMANDE  
ET DE LE RETOURNER A NOS BUREAUX :  
49, AVENUE MARCEAU - PARIS 16<sup>e</sup>

.....

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

désire recevoir ..... Ecrin reliure  
"Le Crapouillot" au prix de 15 F que je règle (1)  
☐ chèque bancaire ☐ mandat-lettre  
☐ versement au CCP : SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

N.B. Si vous préférez ne pas découper votre revue,  
envoyez-nous simplement une carte de visite ou une  
feuille comportant vos nom et adresse avec la mention  
"ECRIN-RELIURE LE CRAPOUILLOT" accompagnée  
de votre règlement.



# PETIT COURRIER



♦ L'énorme succès remporté par « Le Petit Pompidou Illustré », une vente qui fait de ce numéro le digne successeur du « Petit de Gaulle Illustré » (un « Crapouillot » record celui-là !) nous a valu un courrier abondant, varié et, dans sa grande majorité, approuvateur.

Nos correspondants, que nous remercions tous en bloc, voudront bien nous excuser si nous n'avons pas pu leur adresser à tous des réponses détaillées. Un numéro entier n'y suffirait pas ; et quant à leur écrire individuellement nous avons craint d'ajouter encore aux déboires de M. Galley, notre pagaillieux ministre des P. et T., lequel a conseillé aux Français de ne pas envoyer de vœux cette année de crainte d'embouteiller ses services.

Faisons tout de même mention de deux lettres amusantes à des titres divers. Un lecteur de Cherbourg, M. P. L., a tiré de l'irrésistible ascension de « l'homme au destin national » des réflexions dont nous lui laissons naturellement l'entière responsabilité.

« Tout compte fait, écrit-il, Georges Pompidou peut faire partie de ceux qu'on nomme encore en France des prudhommes (sic) et en Angleterre aujourd'hui encore des gentlemen... Votre enquête ne fait mention d'aucun cadavre (souligné) dans sa vie.

« Voilà donc un homme qui, parti de l'école communale d'un village d'Auvergne, est parvenu au faite des grandeurs sans supprimer aucun gênant (souligné à nouveau). Par notre temps, c'est remarquable !... Ayant fait un mariage médiocre, lorsqu'il arrive à la direction de la Banque Rothschild, il ne semble pas avoir cherché à liquider madame pour faire un second mariage, d'ambition celui-là... »

Diable, chez lecteur, comme vous y allez ! Pompidou c'est peut-être Bougnaparte. Mais ce n'est sûrement pas un émule des Borgia. Il s'est contenté d'envoyer son illustre prédécesseur à la retraite à Colombey et d'en faire un cadavre vivant, sans avoir eu recours aux méthodes expéditives de la Renaissance.

Heureusement d'ailleurs pour la Reine Claude qui a bien failli ne jamais devenir la première Dame de France, comme le révélait « Le Petit Pompidou Illustré ». Une lectrice de Perpignan, Mme R..., qui semble fort bien renseignée, nous communique ces précisions sur l'épisode exotique de la jeunesse du Président :

« J'ai bien connu la fiancée martiniquaise de Georges Pompidou lorsqu'il était étudiant ; il était tellement jaloux que les parents de la jeune fille ont cassé leurs fiançailles devant les scènes répétées et sans fondement. Maintenant, mariés chacun de leur côté, les deux couples se revoient de temps à autre... D'autre part, je vous signale que le frère de l'ancienne fiancée a fait campagne pour l'élection de Pompidou à la Martinique. »

Eh bien, Madame, cela prouve qu'au pays des foulards et des madras, on n'est pas rancunier. Mais tout de même, on se prend à regretter cette occasion perdue : une doudou présidentielle à l'Elysée !

Monnerville en aurait eu une attaque...

♦ Si la lecture du courrier adressé au « Crapouillot » est toujours instructive et souvent réjouissante, celle de cer-

tains confrères (jaloux ou abusés ?) réserve parfois des surprises irritantes.

Le 22 octobre dernier, un hebdomadaire satirique paraissant le mercredi publiait au bas d'une page le poulet fielleux que voici :

« De retour en France après trois ans — j'enseigne à l'Université McMaster à Hamilton Ontario (Canada) — je viens d'acheter « Le Crapouillot » de mai-juin 69.

Je me suis fié à deux choses : le souvenir de l'ancien « Crapouillot » de Galtier-Boissière, puis la reprise par Pauvert et les numéros où je me régalaïs d'Escaro, de Moisan, etc.

Et puis, je lis des choses incroyables à l'article « Mendès-France », « Libération », etc. Et au dos de ce numéro 7 une réclame pour « Minute » et le rappel opportun que Krivine est Juif et des tas d'autres saloperies plus bas que la plus basse des ceintures.

Que s'est-il passé ? (...) Ça ne peut pas être des copains de Galtier-Boissière et du « Canard Enchaîné » !

Très fraternellement

Guy D...

Chauny (Aisne)

Admirons au passage le courage de cette cane du Canada qui a préféré dissimuler son identité sous une initiale. Précaution superflue. Des lecteurs du Soissonnais nous demandent s'il ne s'agit pas d'un nommé Guy Ducornet, un ancien normalien parti faire carrière de l'autre côté de la « mare aux harengs ».

Peu importe d'ailleurs. Nous n'avons guère le goût de polémiquer avec ce monsieur pas plus qu'avec le confrère auquel il se réfère. L'histoire date du temps où Robert Treno était encore de ce monde et dirigeait « Le Canard Enchaîné ». Il eût été facile (et amusant) de lui rappeler certains bons souvenirs de Galtier... Mais Treno n'est plus. Sa disparition a endeuillé la presse libre. Paix à ses cendres...

Un mot toutefois pour éclairer la religion de M. Guy D... qui semble se ranger parmi les fidèles de Cohn-Bendit, l'incendiaire de mai 68. Si l'équipe responsable de l'actuel « Crapouillot » n'est plus celle de Galtier-Boissière, elle se range, comme avant, sous la même bannière : indépendance et anti-conformisme.

Les couinements du sieur D... ont dû bien faire rire Henri Jeanson — ami de toujours de Galtier — qui, dans sa préface du n° 1 du « Crapouillot » nouvelle série, écrivait :

« Il était normal que l'œuvre de Galtier fût poursuivie par ceux qui désormais ont pris la responsabilité de vous restituer le cher « Crapouillot » que nous avions cru à tout jamais perdu pour nous. Eh bien, le revoilà, tel que Galtier vous l'a laissé : impertinent, se fichant du tiers comme du quart et accueillant les opinions les plus opposées, si choquantes ou si scandaleuses qu'elles se manifestent, à condition que ceux qui les expriment ne relèvent que de leur sincérité. »

Cher monsieur D..., la prochaine fois que vous empoignerez la plume pour vous inquiéter du sort du « Crapouillot », prenez donc quelques grains d'ellébore. On en trouve dans toutes les bonnes pharmacies du Canada...



**METTEZ DE L'HUMOUR  
DANS VOS PLAISIRS  
ET DE L'ESPRIT DANS  
VOS DUOS D'AMOUR**

INITIEZ-VOUS AU PLUS DIVERTIS-  
SANT DES PASSE-TEMPS.

La pratique d'exercices variés (jeux de mots et jeux d'esprit) et la connaissance des mécanismes psychologiques du comique feront de vous en quelques mois celui ou celle :

- dont on admire l'esprit d'à propos.
- dont on craint les réparties.
- dont on répète les bons mots.
- dont on envie l'art de plaire.
- dont on recherche la société.

Rire est le propre de l'homme. Faire rire intelligemment est le propre d'une élite. Faites, vous aussi, partie de cette élite. Devenez spirituel (le). Sachez créer autour de vous une atmosphère enjouée et sympathique. Apprenez l'art de faire rire. Un cours par correspondance unique au monde, réalisé par des psychologues et des spécialistes de l'humour, en met désormais à votre portée toutes les techniques.

NE VOUS CONTENTEZ PLUS D'AP-  
PRECIER L'HUMOUR, PRATIQUEZ-LE.

DOCUMENTATION GRATUITE (RC)  
CENTRE BEAUMARCHAIS

5, rue Dancourt, 77 - FONTAINEBLEAU

**EROTISME  
SEXOLOGIE**

**Nouveautés 70**  
catalogue contre 4 timbres  
FD - BP 2046  
31 Toulouse

**AUX AMATEURS  
AVERTIS**

Une importante partie du  
catalogue  
**BEAUX LIVRES RARES**  
édité par la librairie

« CORRESPONDANCES »  
30, av. du Maréchal-Leclerc  
08 - Charleville

est consacrée à la  
**SEXUALITÉ** et à  
**L'ÉROTISME.**

Envoi gratuit sur simple demande



*Désirable  
et troublante  
avec notre*

*"Lingerie de charme"*

\*

**PARIS FRIVOLE**

11, RUE RICHEPANCE  
PARIS VIII<sup>e</sup>

\*

CATALOGUE "EROS"

• nombreux modèles •

CONTRE 3 F

ÉTRANGER : COUPONS-RÉPONSE

**ÉDITIONS NATURISTES  
EXCLUSIVES**

Documentation illustrée contre 1 enveloppe timbrée portant vos noms et adresse

**C. HARVET - 44, rue des Pyrénées - Paris-20<sup>e</sup>**



**HARMONIE DU COUPLE**

1 土 2 木 3 人 4 参  
1) Terre "Tho" 3) Homme "Nhon"  
2) Bois "Moc" 4) Racine "Sâm"

**RETROUVEZ**  
(VITE ET DISCRÈTEMENT)

**VOTRE VIGUEUR D'HOMME**

Depuis les temps les plus reculés, les chinois utilisent une plante de la famille des oraliacées, dénommée GINSENG dont la racine renferme des substances toniques et dynamisantes. Le GINSENG détient le pouvoir d'accroître la vigueur de l'homme. C'est ainsi qu'a été conçu le Virilon, dynamiseur masculin 100 % naturel, à base de ginseng. Si vous êtes sujet à des défaillances, si vous désirez augmenter votre vitalité, documentez-vous sur Virilon en demandant la passionnante brochure gratuite éditée à l'intention des hommes qui ne se sentent plus en forme. Découpez ce bon.

**BON GRATUIT**

pour recevoir discrètement  
LA DOCUMENTATION VIRILON

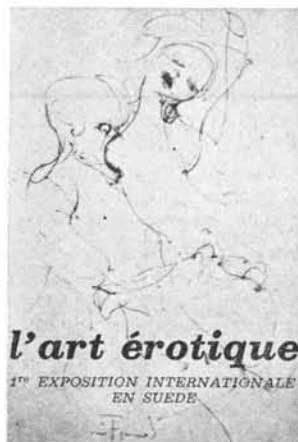
NOM .....

ADRESSE .....

**VIRILON (Serv.VCI 15) 11, rue du Vertbois PARIS 3<sup>e</sup>**

**un événement dans l'édition  
artistique et érotique**

**œuvres inconnues  
maudites, cachées de :**



**l'art érotique**  
1<sup>re</sup> EXPOSITION INTERNATIONALE  
EN SUÈDE

APPEL - BELLMER - PICASSO  
CHAGALL - CARUSO  
DELVAUX - DALI - DUBUFFET  
FERDI - FUJITA - GALANIS  
JON - MASSON - LEBEL  
MATTÀ - ROPJ - VISET etc... et  
anonymes Africains, Indiens,  
Japonais, Péruviens, et  
Chinois etc...

critiques enthousiastes  
TIME - NEWSWEEK  
GUARDIAN - DER SPIEGEL  
PLEXUS, etc...

**1 volume relié  
92 reproductions  
sur couché de luxe  
tirage limité**

édité et diffusé par  
**Artistes de Paris**  
70 rue de Castagnary,  
Paris 15<sup>e</sup>

**28 F**

catalogue illustré CP  
sur demande  
contre 4 timbres

en vente en librairie

publiscopie



# LE CRAPOUILLOT

Numéros à  
paraître  
prochainement

## "LEURS FIGURES"

Un nouveau et percutant  
Dictionnaire  
des Contemporains

## LES CRIMES POLITIQUES

Ce qu'on n'a pas dit  
sur quelques affaires célèbres

## HISTOIRE SECRÈTE DE LA Vème (Tome III)

## LES COMMUNISTES.

Chaque numéro du CRAPOUILLOT est tiré à près de 100 000 exemplaires. Quel que soit le soin apporté, un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un exemplaire présente une imperfection d'impression ou de reliure qui aurait échappé aux contrôles. Dans ce cas, il convient de retourner aussitôt l'exemplaire défectueux à notre service des ventes : 49, avenue Marceau, Paris 16<sup>e</sup>. Il sera échangé par retour et les frais de port seront remboursés.

# MEDIONI

ORFÈVRERIE • CRISTAUX  
PORCELAINE

Dépositaire des Grandes Marques

## Listes de Mariages

174, bd. Montparnasse - Paris 14<sup>e</sup>  
Tél : 326.42.54

Conditions spéciales aux lecteurs du Crapouillot



## DRAPS de SATIN SCINTILLA

Importé des U.S.A., lavables machine,  
avec un choix de neuf coloris somptueux

BLANC NUPTIAL - JADE - GOLD - LILAS - ROSE - ORCHIDEE - ROSE  
CHAMPAGNE - BLEU SPATIAL - NOIR JADE - ROUGE CHICAGO

**La parure complète (2 draps - 2 taies)**

— lit de 140 .. 275 F — pour lit de 90 (1 pers.) 1 taie .. 199 F  
— pour lit extra-large ..... 325 F

Adresser la commande avec règlement bancaire ou postal à :

F.I.S.I. Dépt SCINTILLA - 5, rue d'Artois - PARIS (8<sup>e</sup>)

NOM .....

Adresse .....

Sur demande liasse d'échantillons contre 2 F en timbres

MI-4



## Elles et eux choisissent FRIVOLITÉS

56, bd de Clichy - PARIS-18<sup>e</sup> (ouvert de 9 h à 20 h)

MODELISTE-CREATEUR

de la plus belle lingerie et corsetterie SEXY de Paris

Pour Messieurs : slips, pyjamas

PLUS DE 150 MODELES EXCLUSIFS

VENTE AU MAGASIN ET PAR CORRESPONDANCE

(France et étranger - Envoi discret du catalogue contre 8 timbres à 0,40 F -  
Catalogue remboursable au lecteur)

NOM : .....

ADRESSE : .....

# Le spécialiste des livres dont on ne parle pas vous parle des livres dont il voudrait qu'on parle.

Pourquoi y a-t-il encore des livres dont on ne parle pas? Parce que les critiques ne les citent pas. Parce qu'il est difficile d'en parler. Difficile de les lire (bien qu'ils ne soient pas difficiles à lire!). Parce que les libraires ne peuvent pas les mettre en vitrine. Pour toutes sortes de raisons plus ou moins raisonnables.

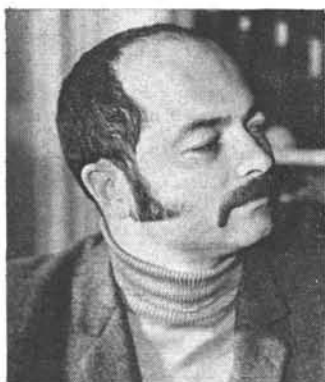
Parce qu'ils troublent, dérangent, inquiètent, donnent un appui à nos désirs, éclairent nos révoltes. Parce que l'idée même du plaisir est dangereuse. Parce



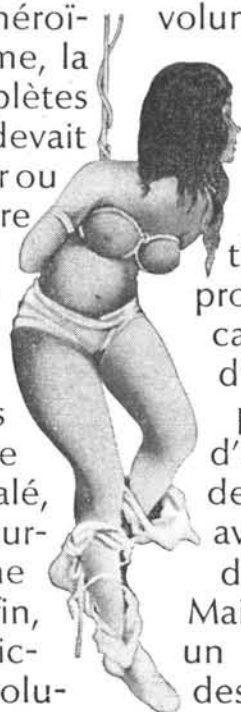
qu'ils sont écrits par des esprits libres, et que la liberté est scandaleuse. Parce qu'ils nous touchent. De trop près.

Ce sont ces raisons-là qui font que nous aimons en parler. Et ce sont ces livres-là que l'on trouve sur les rayons du Palimugre. Il suffit de venir nous voir au 20 de la rue Dauphine, ou d'écrire, puisque le Palimugre expédie à ses correspondants toutes sortes de livres insolites, érotiques, bizarres et leur signale régulièrement les ouvrages disponibles.

# Cet éditeur dont on a trop parlé pour bien le connaître : Jean-Jacques Pauvert.

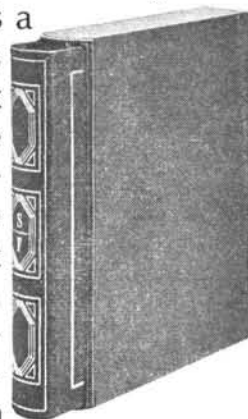


En fait, quand le Palimugre a commencé à présenter au public des titres érotiques, c'étaient ceux des premières éditions de Jean-Jacques Pauvert. En 1947, à l'âge héroïque de l'érotisme, la première édition des œuvres complètes de Sade déchaînait un procès qui devait durer... jusqu'en 1958, mobilisant, pour ou contre, les grands noms de la littérature et les moralistes habituels. En 1954, il y eut Histoire d'O, autre tumultueux scandale. Il y a quinze ans. Déjà ? Oui, le monde va vite. Depuis, on a fait mieux, ou pire, en tout cas plus. Ce qui n'empêche pas Histoire d'O de rester un chef-d'œuvre inégalé, tant par l'audace que par le style. Aujourd'hui, avec Retour à Roissy, Pauline Réage nous en offre une sorte de fin, presque en même temps sa contradiction, et dévoile dans 50 pages absolu-



ment admirables comment une jeune femme put, par amour, imaginer ce cruel conte.

On n'en finirait pas de citer tous les ouvrages érotiques qu'en vingt ans Jean-Jacques Pauvert nous a fait découvrir, des œuvres de Bataille, aux mystérieux volumes reliés de toile



noire de la Bibliothèque Internationale d'Erotologie. Et pourtant ce n'est là qu'une part des activités de cet éditeur-protée : un chapitre d'un catalogue qui en contient beaucoup d'autres, où figurent les œuvres complètes de Victor Hugo, d'Elie Faure, d'Erckmann-Chatrian, et de la Comtesse de Ségur en personne, où Sade voisine avec Albertine Sarrazin et les aventures d'Alice.

Mais peut-être nous apercevrons-nous un jour qu'il s'agit d'un même pays des merveilles.

## Celle dont on ne parle pas... mais qu'il faut lire : La Jeune Parque

S'il fallait jouer (érotiquement) au jeu de l'île déserte, n'emportez rien d'au-

tre que les trois volumes parus à la Jeune Parque, sous la direction de Lo Duca :





l'Erotique de l'Art, le Sexe de la Femme, et l'Histoire de l'Erotisme.

Vous aurez tout. Enfin, tout ce qu'on peut avoir dans des livres. A

eux trois, ils forment la première encyclopédie du sexe, comportent le plus grand nombre

d'images que vous ayez jamais vues, une somme de documentation fabuleuse, et

ils représentent des années de recherches, d'expériences.

N'aurait-elle qu'eux à son catalogue, la Jeune Parque mériterait une couronne de lauriers.

Mais justement elle a bien d'autres titres de gloire. L'Ordinatrice, joyeuse et gourmande amazone de notre temps s'y retrouve aux côtés de l'Eros Noir.



## Celle dont on parle à voix basse: Régine Deforges.



Elle est jeune, elle est belle, et elle édite. En commençant, elle aussi par un scandale - mais d'où vient le scandale, sinon de ceux qui se scandalisent? L'édition d'Irène, fut donc, en 1968, à la fois un coup

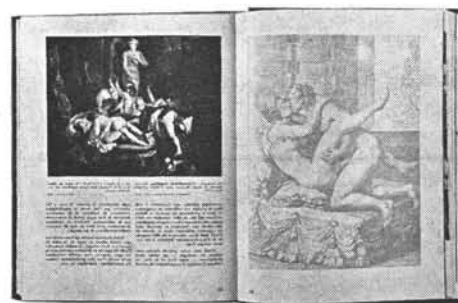
d'éclat et son premier pas d'éditeur. Depuis, plus de trente titres ont suivi. Y figurent les chefs-d'œuvre introuvables de la littérature secrète, rassemblés en une collection luxueuse (et abordable), la Bibliothèque Privée. On y trouve les principales œuvres libertines des siècles passés, d'Andréa de Nerciat et son Diable au corps, aux 11 000 verges d'Apollinaire.



Quant aux écrivains contemporains, Régine Deforges leur a ouvert très grand les

portes de l'Or du Temps. S'ils utilisent quelquefois de prudents pseudonymes, l'évi-

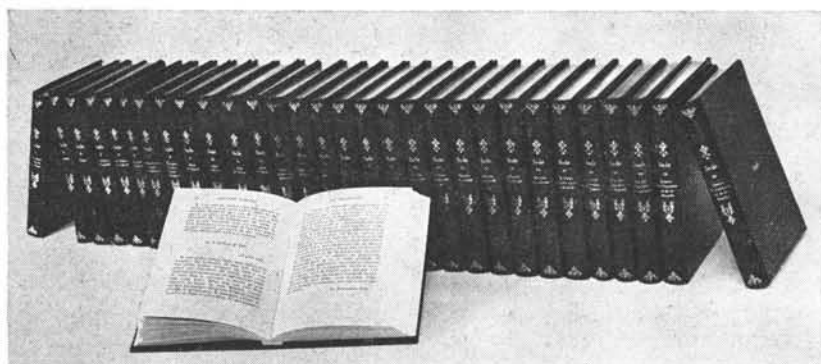
dente qualité littéraire de textes tels que l'Anglais décrit dans le château fermé, ou Lourdes Lentes... dit assez quels en sont les auteurs. D'autres apposent largement leurs signatures sur leurs œuvres: c'est qu'elles sont des jeux, et faites d'abord pour nous régir. Ainsi Wolinski a signé son Jeu de l'Oie, et Willem son puzzle Libido inaugurant un nouveau chapitre du défoulement érotique.



# Pour en parler, les avez-vous lus ?

Grâce à l'obligeance du Crapouillot, nous vous présentons aujourd'hui des titres qui ne figurent pratiquement jamais dans nos autres publicités.

Bien des revues n'en acceptent même pas la mention. Alors ne les laissez pas vous échapper : conservez ces pages. Ou pos-



tez votre commande tout de suite : c'est encore mieux, et vous recevrez régulièrement notre documentation sur les ouvrages parus et à paraître. Quel

qu'en soit l'éditeur, et pourvu qu'il s'agisse d'un de ces ouvrages dont on ne parle qu'à voix basse.

## La Jeune Parque

M. de Belleruche :

- L'Ordinatrice ..... 18,60 F
- L'Ordinatrice seconde .... 18,00 F

B. de Rachewiltz :

- L'Eros Noir ..... 40,00 F

Lo Duca :

- Erotique de l'Art ..... 245,05 F
- Histoire de l'Erotisme ..... 270,00 F

G. Zwang :

- Le Sexe de la Femme ..... 245,05 F

Belen

- Réservoir des sens ..... 15,90 F

J. Baroque :

- Comportement sexuel de l'homme marié en France ... 20,50 F

## L'Or du Temps

- A. de Roustis : Irène ..... 30,00 F

- C. Sadut : les Jeux de l'Orgueil 31,00 F

- C. Brunoy : Salyne ..... 28,00 F

- M. Bernard : La Nue ..... 24,00 F

- C. O'Hara : Claytons's College 24,00 F

- Les Fleurs du Japon ..... 70,00 F

## La Bibliothèque Privée :

18 chefs-d'œuvre introuvables de la littérature secrète

Catalogue sur demande

- Wolinski : Le Jeu de l'Oie ... 48,00 F

- Willem : Le Libido ..... 85,00 F

## J-J. Pauvert

G. Bataille :

- Ma Mère ..... 16,85 F

- Histoire de l'Œil ..... 19,90 F

S. Masson :

- Lourdes Lentes ..... 23,50 F

P. Réage :

- Histoire d'O ..... 25,00 F

- Retour à Roissy ..... 31,00 F

Sade

Œuvres complètes -

30 volumes :

- Reliés skivertex ..... 840,00 F

- Reliés plein cuir ..... 1 480,00 F

J. Sadoul :

- L'enfer des Bulles ..... 79,00 F

J-M. Campagne :

- Clovis Trouille ..... 30,00 F

Bibliothèque internationale

d'érotologie :

• 10 volumes encore disponibles sur simple demande

Nouveau Dictionnaire de

- Sexologie - 2 tomes ..... 277,00 F

Wolinski :

Je ne pense qu'à ça

- Tomes 1 et 2 ..... 28,00 F

**Bon de Commande** à renvoyer à la Librairie du Palimugre - 20, rue Dauphine - Paris 6<sup>e</sup>

Je certifie être âgé de plus de vingt et un ans, et vous prie de m'adresser les livres suivants :

Auteur

Titre

Prix

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Total : \_\_\_\_\_

Frais de port (3 F par volume) : \_\_\_\_\_

Total : \_\_\_\_\_

Je vous adresse ci-joint mon règlement par ☐ chèque bancaire ☐ mandat-poste ☐ virement postal à votre CCP Paris 38.95.68.

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Signature :  
(obligatoire)

Catalogue sur demande

Quadrant



COMMENCEZ UNE NOUVELLE VIE...  
 COMBLEZ VOTRE SOLITUDE...  
 DÉBARRASSEZ-VOUS DE VOTRE ENNUI...

## SI VOUS VOULEZ TROUVER :

- le plaisir de faire de nouvelles connaissances
- la joie de vous exprimer librement
- la satisfaction de rencontrer des personnes qui partageront vos goûts, vos idées, vos buts, vos projets, vos loisirs, etc.
- des contacts et des relations (aussi bien en France qu'à l'étranger) selon votre optique.

## VOUS AVEZ BESOIN DU CLUB EUROPÉEN !

Sa revue de liaison vous apportera chaque mois mille possibilités amicales, sentimentales, culturelles, professionnelles, commerciales, etc. Tous âges. Tous milieux. C'est certain : pour vos relations, c'est un véritable « contrat de progrès » que vous allez signer avec le CLUB EUROPEEN !

Renseignez-vous tout de suite.

Demandez sans engagement de votre part la notice explicative d° 713 du C.E.C.R.

65, RUE HENRI-BARBUSSE - AUBERVILLIERS (93)  
 TÉL. : 352-42-97

Joindre 3 timbres pour envoi discret

## Les thermes marins

6, RUE DE LA PAIX

présentent, sous contrôle médical, un véritable complexe de régénérescence.

C'est l'endroit rêvé pour perdre agréablement du poids et éliminer des toxines, par la sudation dans des salles de sauna ou de hammam.

C'est aussi la possibilité de récupérer en deux heures, les forces perdues par de longues journées de fatigue physique ou nerveuse.

Avec le bain d'algues, l'organisme absorbe par phénomène d'osmose l'iode, le calcium, le phosphore, et divers oligo-éléments qui lui sont indispensables.

Différents massages, par air pulsé, en baignoire, ou manuels complètent ces traitements, pratiqués en cabine chaude ils favorisent la perte de poids.

Bar diététique, pressing rapide, manucure, pédicure, coiffeur, télévision, musique d'ambiance, téléphone dans chaque cabine pour les hommes d'affaires désirant garder le contact avec leur bureau. Voilà ce que vous offrent :

## Les thermes marins

6, RUE DE LA PAIX — PARIS (2<sup>e</sup>) — TEL. : 073-61-15

HAMMAM - SAUNA  
 THALASSOTHERAPIE

Bains d'algues - Massages  
 Solarium - Oxygénation

1<sup>er</sup> étage : DAMES  
 Rez-de-chaussée : MESSIEURS

OUVERT tous les jours de 10 h à 22 h, dimanche et jours fériés de 9 h à 13 h.



O.P.N. C 1

## un amour partagé

Au siècle de l'émancipation féminine, de la liberté sexuelle, de la pilule, de l'érotisation de la rue, et de toutes les errances, les individus ÉQUILIBRÉS ne cesseront jamais d'aspirer à la tendresse partagée, à la sécurité, à la fidélité au sein d'un foyer durable parce que, pour eux, le seul plaisir ne peut leur procurer LE BONHEUR.

Si vous souhaitez cet amour vrai qui n'ignore ni la chair, ni l'esprit, et si vous êtes partisan d'une morale nouvelle faite de maîtrise et de responsabilité, mais exempte de tabous et d'hypocrisie, écrivez à



## MAITRE A. RUCKEBUSCH

4, rue Jean Bart - Tél. 54.86.71  
 59 - LILLE

licencié en droit - psychosociologue conseil - qui, avec le tact et la discrétion qui s'imposent, procure des relations nouvelles à des centaines d'adhérents dans toute la France et le Bénélux.

21<sup>ème</sup> Année.

O.P.N. RA. 1



# INGMAR SJÖFORSÉN de Stockholm sélectionne les meilleurs ouvrages de SEXOLOGIE et d'EROTISME dans le catalogue PRIMLICO n° 1

Découper et renvoyer à PRIMLICO, 13, avenue de Paris - 94-Vincennes

J'ai plus de 21 ans et désire recevoir IMMEDIATEMENT votre catalogue contre 3 timbres à 0,40 F.

NOM : \_\_\_\_\_

PRENOM : \_\_\_\_\_

ADRESSE : \_\_\_\_\_

Pub. Diffusion Graphique

Pour servir l'apéritif  
**Very-table**  
c'est "very-tablement" mieux



Table de lit, table d'appoint, table de lecture, table de jeu, table desserte, table de travail **VERY-TABLE** c'est cent tables, c'est mille usages.

Encore mieux, **VERY-TABLE** se règle en hauteur, en inclinaison, **se plie complètement** et se range dans un minimum de place. **VERY-TABLE** existe en acier laqué bronze, chromée ou dorée à l'or fin, plateau en stratifié teck ou acajou.

Toujours mieux et inédits les accessoires de **VERY-TABLE** : (1) plateau porte-verre, (2) plateau-desserte, (3) panier porte-bouteilles, (4) panier porte-revues, etc..., etc...



réglable



inclinaison



pliable

**Very-table**

c'est "very-tablement" mieux

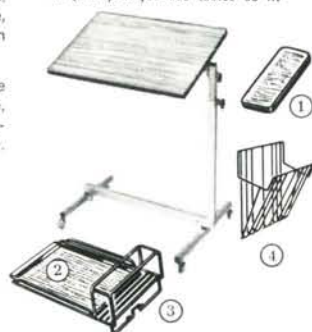
En vente : grands magasins, bons revendeurs.  
Pour recevoir notre documentation adressez-nous simplement le bon ci-joint.



la plus pratique des tables de lit



table de lecture très confortable



petit déjeuner ou dîner rapide  
encore une utilisation **VERY-TABLE**



ETS JOUK - 14 RUE H. MARTIN, 93 LE PRÉ ST-GERVAIS

Veuillez m'envoyer votre documentation **VERY-TABLE**

Nom

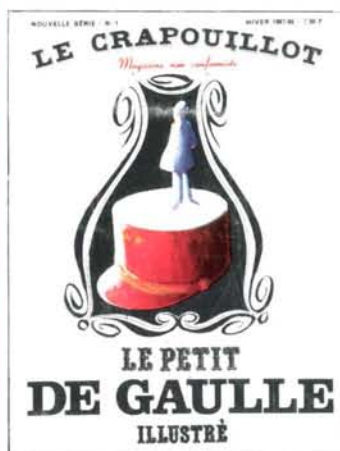
Nom \_\_\_\_\_

Adresse

Adresse \_\_\_\_\_

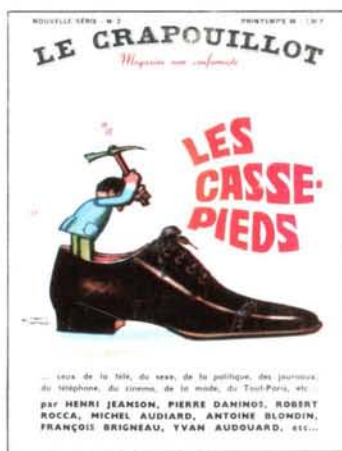
C R





n° 1

...Un grand numéro de débouillage de crâne.  
Tirage spécial : 10 F



n° 2

... Vus par les meilleurs humoristes.  
7,50 F



n° 3

... Pinay contre de Gaulle, les ballets roses, etc. 7,50 F



n° 4

... De Gaulle et les communistes, les coups de Couve, Pouillon et Cie. 7,50 F

**Une collection prestigieuse  
pour votre bibliothèque**

# LE CRAPOUILLOT

*Nouvelle série*

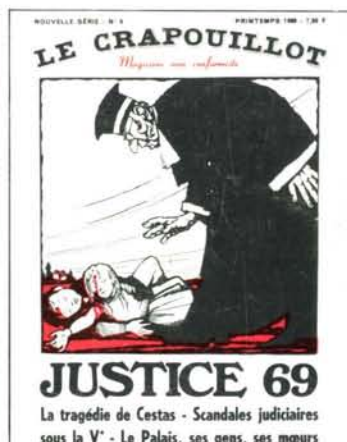
Commandez les numéros qui vous manquent à votre marchand de journaux habituel ou directement aux bureaux du journal : 49, av. Marceau, Paris XVI<sup>e</sup>

*Envoi franco, contre remboursement ou paiement par chèque bancaire,  
mandat-lettre, virement au compte chèque postal Paris 25.391.74.*



n° 5

... Avec l'indispensable guide gastronomique des meilleures tables de France. 7,50 F



n° 6

... Scandales et injustices sous la V<sup>e</sup>.  
7,50 F



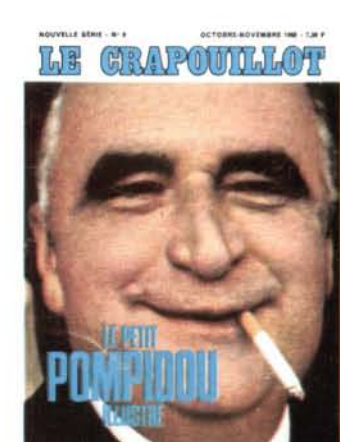
n° 7

... Contestataires et contestation contestés à leur tour. 7,50 F



n° 8

... L'histoire revue et corrigée. 9,00 F



n° 9

... De Montboudif à l'Élysée, l'Histoire et des histoires. 7,50 F

ne tolérera plus qu'on laisse, dans *Lui* ni ailleurs, les pointes de sein à l'air et les starlettes à quatre pattes.

Filipacchi comprend que sa mission est de réhabiliter le nu dit « artistique » et énonce un certain nombre de dogmes toujours en vigueur.

- Eviter de publier des photos de brunes : trop suggestif.
- Eviter les couples : équivoque.
- Ne pas abuser des dames de couleur : trouble.
- Enfin, comme *Playboy*, laver *Lui* de son péché originel en ouvrant ses colonnes à des écrivains sérieux, voire graves.

directeur artistique, Jean Demachy, directeur du charme, Francis Dumoulin, directeur de la mode, et Jean-Louis Ginibre, directeur tout court.

Cette « Playmate » — comme l'ont baptisée les Américains — est considérée comme l'un des principaux arguments de succès.

La « Playmate » se recrute parmi les mannequins spécialisés, les starlettes en début de carrière ou, au hasard des rencontres, dans la rue, chez des amis, aux feux rouges, partout. Pour passer les tests éliminatoires, la Playmate doit avoir moins de 25 ans — et évidemment plus de 21 — être blonde, raisonnablement dodue, posséder une denture parfaite et une allure générale non-équivoque.



Une couverture aguichante, quelques photos dépouillées, cela suffit pour faire un journal... et de l'argent.

Jacques Lanzmann et après lui Jean-Louis Ginibre parvinrent à convaincre notamment Simenon, Pagnol, Henry Miller, Jean Paulhan, l'abbé Oraison et dernièrement Michel Rocard, qu'ils n'étaient pas honteux d'écrire dans un magazine pour lequel se deshabillaient, sans problèmes de conscience, Brigitte Bardot, Jane Fonda, Mireille Darc et Pascale Petit.

Ebranlée par la sagesse et les ambitions culturelles de *Lui*, la Commission leva l'interdit sur les pointes de sein. Pour les mêmes raisons, les annonceurs, encore mal préparés à la presse érotico-intellectuelle, commencèrent à réviser leur jugement et à rédiger leurs contrats.

Il semble cependant que Jacques Lanzmann ait dosé de façon trop arbitraire le difficile mélange des Lettres et de l'image. Sans pratiquer aucune exclusive, son goût le portait davantage vers les premières que vers la seconde. Il glissa vers l'ésotérisme. Filipacchi se prononçant fermement pour un retour aux réalités dodues et non intellectuelles, Lanzmann décida de se consacrer à la chanson et céda son fauteuil à Jean-Louis Ginibre qui ramena *Lui*, avec une prudente habileté, vers l'orthodoxie filipacchienne.

L'un des emprunts les plus évidents faits à *Playboy* est le dépliant central en couleur, où figure une personne ravissante, nue et généralement en pied, sélectionnée par les quatre membres du brain-trust de *Lui* : Régis Pagniez,

A de rares exceptions près, Filipacchi ne participe pas à la sélection de la Playmate. Hugh Hefner, patron de *Playboy*, ne confie cette tâche à personne, mais Filipacchi ne ressemble pas à Hefner. Quadragénaire silencieux et parfois taciturne, il n'habite pas, comme Hefner, un caravansérail multicolore et fou, mais un appartement bourgeois au Champ de Mars, dans lequel il a constitué l'une des plus belles collections de disques de jazz du monde. Il ne sort pas, fréquente presque exclusivement ses collaborateurs de la première heure, passe ses week-end dans une vieille maison de famille en Seine-et-Marne et ses vacances en bateau. Il n'a jamais possédé de smoking.

Le géant Hefner, lors de son dernier passage à Paris, a déclaré en public qu'il avait à peu près renoncé à publier un *Playboy* français et, en privé, que *Lui* était la raison principale de cette décision.

On ne peut plus considérer *Lui* comme un quelconque magazine érotique, mais comme un fait social. C'est, du moins, ce qu'affirment les analystes les moins polissons de la presse contemporaine. Cette évidence se trouve confirmée par la présence, à son conseil d'administration, de Sylvain Floirat, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de la Santé Publique, patron d'*Europe n° 1*, milliardaire et actionnaire, minoritaire mais éminent, de la Société Presse-Office, editrice de *Lui*.